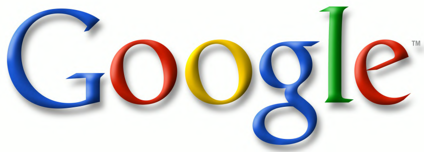
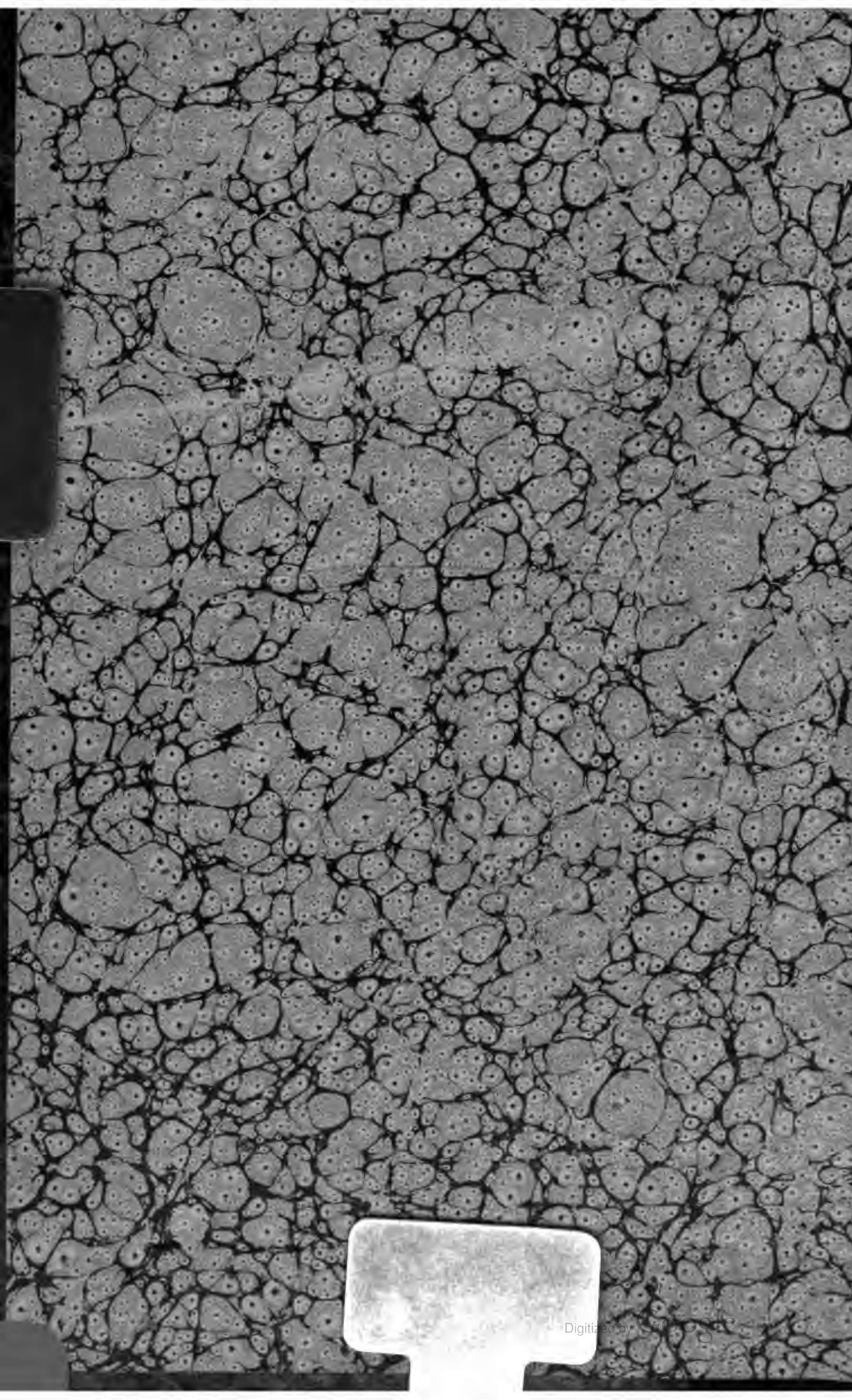
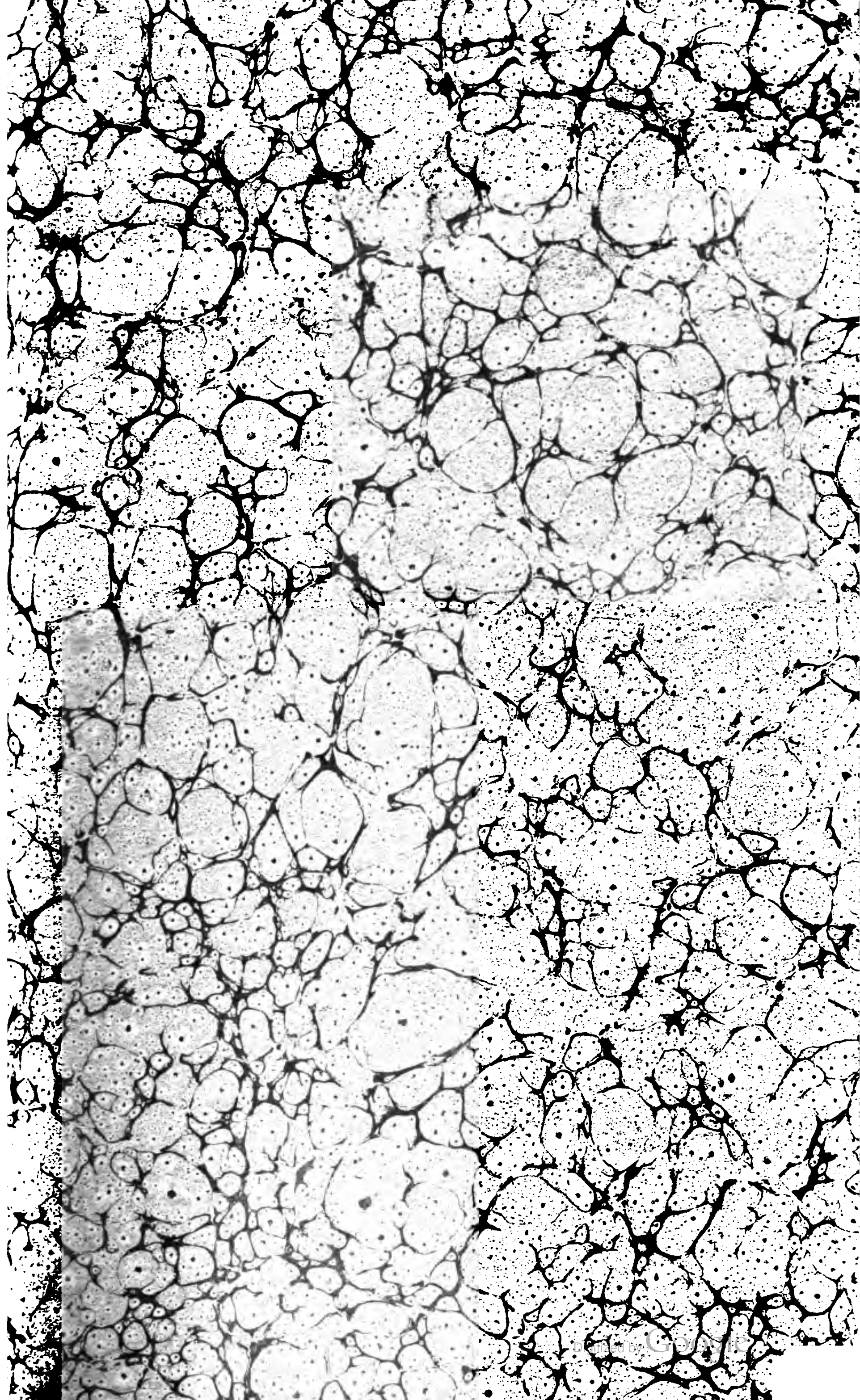






A Monsieur de la Roquette
témoignage d'affection. de l'auteur.

LES

INSCRIPTIONS DES ACHÉMÉNIDES

CONÇUES

DANS L'IDIOME DES ANCIENS PERSES

ÉDITÉES ET COMMENTÉES

PAR M. J. OPPERT

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE, PROFESSEUR AU LYCÉE DE REIMS

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE





PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC LII

LES

INSCRIPTIONS DES ACHÉMÉNIDES

CONÇUES DANS L'IDIOME DES ANCIENS PERSES

EXTRAIT N° 2 DE L'ANNÉE 1851

DU JOURNAL ASIATIQUE

LES

INSCRIPTIONS DES ACHÉMÉNIDES

CONÇUES DANS L'IDIOME DES ANCIENS PERSES

ÉDITÉES ET COMMENTÉES

PAR M. J. OPPERT

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE, PROFESSEUR AU LYCÉE DE REIMS

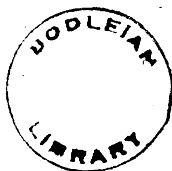
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC LI



MÉMOIRE

SUR

LES INSCRIPTIONS DES ACHÉMÉNIDES,

CONÇUES DANS L'IDIOME DES ANCIENS PERSES,

PAR M. OPPERT.

LETTRE

DE M. OPPERT À M. DE SAULCY, MEMBRE DE L'INSTITUT,

SUR

L'INSCRIPTION PERSANE DE BISOUTOUN.

Monsieur,

Permettez que je vous dédie, comme gage de l'affection la plus sincère, ce mémoire, dans lequel j'ai déposé les faibles résultats de mes études iraniennes.

La connaissance de l'histoire ancienne a énormément gagné par le déchiffrement des inscriptions achéméniennes; mais j'ai cru qu'il y avait par-ci par-là à glaner, à ajouter ce qui n'avait pas été dit, à rectifier ce qui avait été énoncé à tort. Il m'a semblé que la grammaire de la langue persane ancienne n'avait pas encore été assise sur des bases fixes et certaines.

Cette partie de la linguistique ressemble en quelque sorte à une partie de la zoologie comparée. Un savant illustre a re-

construit les créatures animées des époques antédiluviennes, sans qu'il eût eu d'autres indices que quelques débris d'os pétrifiés ou quelques traces empreintes dans les rocs, sans qu'il eût eu d'autres ressources que celles de son génie perçant le voile mystérieux de la nature. Ces squelettes, il les a vivifiés, il les a enduits de chair, et a fait ainsi renaître dans notre imagination les animaux d'une création dès longtemps anéantie.

La science philologique ne brille pas d'un tel éclat, il est vrai, mais elle nous enseigne quelque chose qui pourrait bien se comparer au loin avec les conquêtes scientifiques que nous venons de signaler. Comme des couches de terre nouvelles ont enseveli des créations entières, ainsi des civilisations subséquentes ont anéanti celles qui les précédaient. Tout y a passé : mœurs, sciences, arts, lois, même le premier et le dernier critérium de la nationalité, la langue. La destruction de la nation entraînait la perte de l'idiome; avec celui-ci s'effaçait son représentant visible, l'écriture.

Mais ce que l'esprit humain a créé, l'esprit humain peut le déterrer, le retirer de l'oubli de la tombe, quand même son œuvre aurait été ensevelie pendant des milliers d'années. Il nous est resté quelques caractères illisibles, tracés dans les rocs de Bisoutoun et de Persépolis, représentant une langue inconnue; la science moderne (c'est un de ses plus grands triomphes) a lu les signes, a expliqué l'idiome. Même encore plus, ces faibles débris d'une littérature nous fournissent le moyen de reconstruire presque en entier, par des combinaisons et des conclusions mathématiquement rigoureuses, la grammaire d'une langue perdue depuis deux mille ans, et de compléter le dictionnaire de cet idiome, dont le temps envieux ne nous avait accordé que la valeur de quelques pages. Il restera réservé à un essai spécial sur la grammaire, de préciser les lois immuables qui ont régi l'idiome dans sa fleur, qui ont présidé à sa désorganisation, et qui ont ainsi préparé le développement des langues pehlevie et persane modernes.

Les Hébreux, les Grecs et les Romains nous ont laissé de précieux fragments de la langue achéménienne dans les nombreux noms propres qu'ils ont inscrits dans leurs livres. Nous établirons les lois phonétiques qu'ont appliquées ces peuples pour traduire les sons persans dans leurs langues, et nous en restituerons l'expression indigène. Cette opération peut se faire avec une évidence incontestable dans beaucoup de cas, elle est plus difficile dans d'autres, elle est impossible dans un bon nombre, bien qu'il soit presque toujours facile de former la transcription étrangère pour les noms des Perses.

Je vous adresse aujourd'hui, Monsieur, la première inscription de Bisoutoun; j'ai l'intention de la faire suivre de tous les documents persans. Ce travail est essentiellement grammatical; c'est là le côté qui a été cultivé le moins, et qui est pourtant un des plus essentiels. Vous jugerez si j'ai toujours été juste dans ce que j'avançais, si je n'ai pas commis aussi, comme mes devanciers, la faute de dire moins que je n'aurais pu. Mais quel est celui qui ne se trompe pas, surtout dans une science où le domaine de la conjecture est si étendu? ce n'est certes pas celui qui croit toujours avoir raison. En outre, qui suppose pouvoir expliquer tout, montre par cela même qu'il n'est pas tout à fait à la hauteur de la question.

Sans préface inutile pour cette matière, je vous mène droit *in medias res*, en vous priant d'agréer l'assurance de mon parfait dévouement.

J. Oppert.

Laval, ce 6 mai 1850.

INSCRIPTION PERSANE DE BISOUTOUN.

(DE L'AN 510 AVANT J. C.)

Dans la première table, Darius donne sa généalogie; il parle de la fin du régime de Cambyse, raconte l'histoire du Mage, de son propre avénement à l'empire, d'une révolte vaincue des Susiens, et d'un redoutable soulèvement de Babylone. Il débute dans les termes suivants :

TABLE I.

§ 1. *Adam Dârayavus, khsâyathiya vazarka khsâyathiya khsâyathiyânâm khsâyathiya Pârçaiy khsâyathiya dahyunâm Vistâçpahyâ puthra Arsâmahyâ napâ Hakhâmaniskiya.*

Moi, (je suis) Darius, grand roi, roi des rois, roi en Perse, roi des provinces, fils d'Hystaspe, petit-fils d'Arsame, Achéménide.

Adam. La valeur de ce mot, d'abord méconnue, est maintenant établie jusqu'à l'évidence; c'est le sanscrit *aham*, le zend *azĕm*. Une des particularités de la langue persane ancienne est de changer le *z* du zend, le *h* du sanscrit et les gutturales des langues européennes en *d*. Nous verrons plus tard des exemples; je m'empresse pourtant de déclarer que je crois que ce phénomène n'est pas tout à fait étranger à une influence assyro-chaldéenne. Il est connu que le chaldéen, comme ses sœurs araméennes, fait subir presque régulièrement aux lettres hébraïque et arabe ז et ذ le changement en ד *d* pur. Je crois

en outre que ce *d* persan n'est qu'un adoucissement de la combinaison *zd*, si fréquent en zend; changement auquel les dialectes différents de la langue grecque offrent un pendant bien frappant.

La langue des Persans modernes, en acceptant fidèlement les traditions de la langue des Achéménides, a conservé ce changement. Nous y trouvons maint mot constatant la règle phonétique que nous venons d'énoncer. Celui-ci nous donne en même temps l'occasion de reconstruire les expressions anciennes. Je me contenterai des mots suivants.

Les mots sanscrits *hyas*, *hier*, et le persan ديروز *dîruz*, nous fournissent les mots zend *zyô* et persan *diya*. Les langues ariennes (adoptons ce mot pour tous les idiomes qui se rattachent à la famille persane) s'éloignent en ce point beaucoup des langues européennes. Le sanscrit *hyas* est plus en rapport avec le grec *χθές*, le latin *heri*, *hes-ternus*, le goth *gistra*, l'allemand *gestern*, ou l'anglais *yester-day;* ce dernier représente exactement la composition persane moderne. Le mot zend *zyâ* est une forme équivalente au zend *zima*, sanscrit *hima* « hiver. » Il y avait un ancien mot persan *dima*, ainsi le prouve le pehlevi [illegible], דמסתאן. Quelquefois, à côté de cette forme en *d*, la forme en *z* s'est conservée comme dans ce mot; en persan moderne, le mot se dit زمستان. (Sur ce point, voyez la note sur *Bardiya*.)

Le sanscrit *hrd*, le latin *cor* (génitif *cord-is*), le grec *καρδία*, ont plus de ressemblance entre eux qu'avec le zend *zaredayô*, ou le persan ancien *dardaya*, *dard*,

d'où dérive, par un changement régulier de *rd* en *l*, le persan moderne دل [1].

Personne ne méconnaîtra en دان le sanscrit *ǵân*, racine *ǵnâ* ज्ञा; on trouvera en persan ancien دست *daçta*, le sanscrit *hasta*, le zend *zaçta*, comme le germanique *fist*, *faust*. De même, le zend *zarayô* et le persan *daraya* دريا « mer, » présentent le même changement pour lequel on pourrait facilement trouver encore plus de preuves.

Il n'est certes pas superflu de démontrer par des rapprochements comme ceux que nous venons de donner, la valeur d'un mot, et de montrer que son explication ne rencontre pas d'obstacles dans l'organisme de la langue. Nous devons cette religieuse attention surtout à ceux de nos confrères qui, de bonne confiance en nos explications des textes persans, se hasardent courageusement sur la voie beaucoup plus épineuse du déchiffrement des monuments assyriens.

[1] Quant au changement de *rd* achéménien en ل persan moderne, je me borne à alléguer ici le persan پلنك « léopard, » dérivé du mot perse *pardañku*, et le mot گل « rose, » provenant de l'ancien *vard* ou *vrad*. Les Grecs ont adopté dans leur langue le nom étrange de la plante qui leur venait de la Perse; les Éoliens la nommaient F*ρόδον* et *βρόδον*; les autres peuplades grecques en firent leur *ῥόδον*. Le copte *ourt* vient de la même source. L'arabe ورد a mieux conservé la forme ancienne que l'idiome des petits-fils de Darius. Le nom de Rhodogune exhibe l'ancien mot; il se prononçait *vardagaunâ*, et voulait dire « la belle aux couleurs de rose, Rosalie. » Un autre changement, semblable et bien curieux, est celui de l'ancien nom *Rudrâçpa* « ayant des cheveux rouges », en *Lohrasp*.

Dâryavus, ce nom des rois Perses, provient de la forme causale du verbe *dar*, sanscrit *dhṛ*, à laquelle est ajoutée la syllabe *vus*. Le mot veut dire « celui qui tient, possède, » d'après la version grecque d'Hérodote, *ἑρξείης*. La transcription Δαρεῖος est contractée de Δαρειαῖος, connu de l'Histoire grecque de Xénophon.

Khsâyathiya est le mot moderne شاه, corrompu comme toutes les expressions passées par la bouche populaire. Le mot est le sanscrit क्षैत्य, क्षायत्य *kshaitya;* la transcription est justifiée par les lois phonétiques de la langue persane, exposées ailleurs. L'étrange altération de ce mot s'explique par cette influence impérieuse que l'accent tonique des langues mères exerce toujours dans la formation des langues dérivées. La force avec laquelle l'accent s'appuyait sur la syllabe *khsâ* empêchait la prononciation nette des autres éléments, secondaires du reste. Le mot پادشاه est composé des mots *pâta khsâyathiya;* le génitif pluriel *khsâyathiyânâm* répond exactement au génitif sanscrit, et mieux que le zend.

Anâm. C'est de ce génitif que la langue contemporaine fait venir son pluriel en ان *ân* (forme fort ancienne du reste, qui se lit déjà en pehlevi), si ce n'est pas une trace de plus de l'influence des langues sémitiques.

Pârçaiy (peut-être *Pâraçaiy*) est à lire et non pas *Pârçiya;* c'est le locatif sanscrit पारशे *pâraçê*. Il est superflu de parler encore du nom de ce grand pays

et de ses rapports avec la dénomination du cheval en certaines langues.

Vazarka est le persan moderne بزرك, sens que n'aurait pu établir un rapprochement dans un autre idiome. L'étymologie ne paraît pas certaine : j'adopte celle du verbe *vaz*, sanscrit *vah*, grec Fεχ, avec le suffixe *arka, araka;* je compare le grec *ἐχυρός, ὀχυρός*. Je retrouve ce mot *vazarka* dans le nom du fils[1] de Cyrus, Tanyoxarcès pour Ταννοζάρκης (ξ et ζ changent incessamment dans les noms persans); nous aurions *tanuvazarka* « fort de corps. »

M. Rawlinson lit *Pârçiya* au lieu de *Pârçaiy;* (du moins au commencement de son commentaire, à la fin il lit *Pârsaiya*); mais *dahyaunâm* au lieu de *dahyunâm*, où, pour ma part, je ne vois aucune raison pour justifier la diphthongue. Le génitif vient d'un autre thème que le nominatif; ici c'est *dahyu*, zend *dauhyu* estropié en *daqyu*. M. Lassen a déja publié une note spirituelle sur les changements en sens opposé, que les notions de mots sanscrits subissent dans les idiomes ariens. दस्यु veut dire en sanscrit « destructeur, ennemi, barbare, » et ici « peuple, provinces. »

Vistâçpahya, d'Hystaspe. Le premier élément du nom propre ne m'est pas clair; *vishtha* विष्ठ, en sanscrit, signifie « dissident, séparé. » *Vishta* विष्ट est le

[1] Peut-être, ce qui du reste ne changerait rien dans le fond, c'est un mot *vazas*, sanscrit *vag'as*, avec le suffixe *ka* et le changement connu de *s* en *r*. J'expliquerai de même le nom Σευάλκας d'Eschyle, comme *Çavarka*, de *çavas* « force. »

participe de *viç* et signifie « entré » : *vista* sera encore un participe de *vid* « posséder, » pour *vinna*, ce qui est plus usité. Ce doit être un terme de distinction; je me déciderais alors pour le premier *vista* « différent » dans le sens de « distingué, excellent. » Quoi qu'il en soit, les Persans l'ont changé en گشتاسب *gustâsp*. Les *Vitaxæ* d'Ammien ne semblent pas identiques; c'est plutôt *vitakhsa* « celui qui arrange. »

Puthra « fils », sanscrit *putra*, grec éolien πόϊρ, latin *puer*, se dit en persan moderne پسر ou پور, contracté de پهر, tandis que dans la formation du premier, le son sibilant du *th* a prévalu.

Arsâmahyâ, génitif de *Arsâma*. Ce mot est formé de la racine *ars*, sanscrit *ṛsh* ऋष्, d'où vient *ṛshi*, *ṛshva*, et du suffixe *ma*. Pour la désinence, on peut comparer le zend *çpitama*, Σπιθράμης, *Çpithrama*, et d'autres noms propres. De la racine sanscrite se forment quelques substantifs ariens, *arsas*, *arsan*, probablement « élévation, gloire, force, lumière. » Nous connaissons entre autres les noms propres suivants, formés par cette racine : Ἀρσαμένης (Her. VII, 68; Arr. I, 12), *Arsâmanis;* Ἀρσαῖος (Ktes. 40), *Arsâyus* « voulant la lumière; » *Arsaces*, *Arsaka*, persan moderne اشاك ; *Arsanes* (Curt. III, 4), *Arsâna;* Ἀρσίτης (Diod. XVII, 19), *Arsita* « élevé, » un participe; Ἀρσίμας (Arr. II, 14), *Arsima;* Ἀρσακόμα (Luc. Tok.), *Arsakama*, le nom de peuple des Arsagalites (Pl. VI, 28), *Arsagaritâ*, et ensuite le nom *Arsâ*, Ἄρσης, dont nous nous occuperons à l'occasion du nom de Xerxès, *khsayârsâ*, qui en est un composé compa-

rable au nom propre Ὀάρσης ou Aorses, *Avârsâ* (Tac. *Ann.* XII, 15; Plut. *Artax.*)

Napâ « petit-fils », se forme du sanscrit *napât*, en rejetant à la fin du mot le *t* final insupportable aux oreilles des Perses anciens; les peuples de l'Est, moins susceptibles, changèrent au moins le *t* sanscrit en une dentale marquée *ṭ*, ϴ, dont nous ignorons la prononciation. Le mot ancien a été conservé, bien que détérioré dans le mot نبره; le mot نبير nous rend vraisemblable l'ancienne existence d'une forme *naptâr*, parente du sanscrit *naptṛ*. Inutile ici d'alléguer les expressions connues des langues européennes. Le mot *napâ* a laissé une trace dans le nom Ἀμμινάπης (Arr. III, 22), dont pourtant la première syllabe m'est inexplicable.

Hakhâmanishiya, nom patronymique formé de *Hakhâmanis*, dont nous parlerons plus bas, et du suffixe *shiya*, sanscrit स्य.

§ 2. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya: Manâ pitâ Vistâçpa, Vistaçpahyâ pitâ Arsâma, Arsâmahyâ pitâ Ariyârâmna, Ariyârâmnahyâ pitâ Caispis, Caispâis pitâ Hakhâmanis* [1].

Le roi Darius déclare : Mon père était Hystaspe, le père d'Hystaspe, Arsamès; le père d'Arsamès, Ariaramnès; le père d'Ariaramnès, Teispès; le père de Teispès, Achæmenes.

Il est connu que la même table généalogique se trouve dans Hérodote (VII, 11); seulement, après

[1] Pour le dire une fois pour toutes, je désigne sous *c* le signe 𐎨, le sanscrit च, ayant la prononciation de *tch*. *Z'* est le *j* français.

le mot Τεΐσπεος, se trouvent intercalés les mots τοῦ Κύρου, τοῦ Καμβύσεω, τοῦ Τεΐσπεος. Cette interpolation est trop palpable pour mériter d'être réfutée, puisque Darius ne pourrait pas être en même temps le gendre et le descendant en cinquième génération de Cyrus, mort huit ans avant son avénement à l'empire des Perses. L'explication de cette erreur, qui pourtant augmente encore l'autorité du père de l'histoire, se trouvera d'elle-même plus tard.

La formule *thâtiy Dar° khs°* se trouve au commencement de chaque phrase; sa signification est établie par M. Rawlinson. Seulement, le verbe *thâtiy* dit plus que « dire; » ce qui reste à constater.

La forme *thâtiy*, grammaticalement parlant, a causé beaucoup d'embarras. La racine persane *thah* ne correspond ni au sanscrit *gad*, ni à *caksh*, ni à *kas*, comme on l'a cru; c'est tout bonnement la racine *ças*, *çans*, शस्, शंस्, zend *çağh* « ordonner. ». L'existence du remplacement du *ç* par *th* est établie même dans le persan ancien, où le mot *vitham* se trouve aussi écrit *viçam*, et par le persan moderne, qui exprime les deux sons par س. Conclure de là que les deux signes 𐎰 et 𐏂 sont identiques ou homophones, serait aussi erronné que si on voulait identifier en latin *c* et *t*, *c* et *g*, *œ* et *e*, par cette seule raison qu'on rencontre *condicio* et *conditio*, *Caius* et *Gaius*, *fœnus* et *fenus*.

Thâtiy est contracté de *thahatiy*, non pas de *thahtiy*, forme impossible, et qui devrait devenir *thaç-*

tiy. La combinaison *aha* se contracte en *â*, nous en verrons encore un exemple bien frappant dans le mot *avâzaniyâ*, dont la valeur grammaticale a été ignorée jusqu'ici.

La racine *thah* ne se trouve pas dans cet état dans la langue actuelle, néanmoins elle y a laissé de larges traces. Nous trouvons سان « ordre, loi (différent de l'homonyme signifiant « pierre à aiguiser, » dérivé de l'ancien *thahana*, *thâna*, sanscrit सासन, nominatif, ساسان « ordre, » participe, *thâman* de *thahman*, sanscrit शास्मन् ? سالار « prince; » ensuite le verbe ساختن « arranger, ordonner, » formé par l'adjonction d'une gutturale, comme le zend *mĕrĕnc* de *mĕrĕ*, *hrîcch* de *hrî*. L'ancien infinitif était probablement *thâkhtana*, d'où vient encore ساخ « ordre », présent *thac'âmyy*, persan moderne سازم.

La forme ordinaire du sanscrit est शंस्, *çañs*, prononcée avec l'*anousvâra;* la langue persane a eu aussi cette nuance. Le mot védique उरुशंस « célèbre, glorieux », devait se transformer en langue persane eu ⟨ĩĩ — ⟨⟨ ⟨ĩĩ |⟨| ⟨=⟨ *Uruthañha;* or, cette forme nous est fidèlement conservée dans Ὀρόσαγγαι dont la signification, donnée par les anciens, cadre parfaitement avec l'étymologie. M. Benfey a comparé ce mot avec le zend *hvarĕzaghô;* cependant, il se transcrirait en persan *uvarzaha*, singulier *uvarzâ*, et les Grecs l'auraient rendu par χορζης, χορζαι[1].

[1] Du mot *uruthañha* s'est formé le mot moderne ورسنك, « honneur. » Je me permettrai, du reste, d'ajouter ici l'observation que

Le mot *παρασάγγη*, فرسنك, pourrait se déduire de la même source; *parâthanha* aura peut-être d'abord signifié « indice, limite, borne, » et ensuite pourvu à la détermination de certaines mesures.

La transcription grecque du nom des Orosanges nous fournit ainsi l'occasion de constater l'emploi en persan de l'*anousvâra* non écrit, dans toute l'étendue que nous lui connaissons en sanscrit; chose qui n'entra certainement pas dans l'idée des historiens anciens, lorsqu'ils livrèrent à la postérité la dénomination des amis du roi de Perse.

Le persan *manâ*, en zend *mana*, est le génitif correspondant au goth *meina*, au lithuanien *manens*, à l'esclavon *mene*. Toutes ces formes s'éloignent du sanscrit *mama*. Du génitif *manâ* s'est formé le persan moderne من, *men* « moi, » tandis que l'afghan *ez* a conservé la forme zende *azem*.

Le nom d'*Ariyârâmna* a été fidèlement rendu par le grec Ἀριαράμνης, estropié aussi en Ἀριάμνης, si toutefois c'est le même nom. Le premier élément est connu; *ariya*, sanscrit आर्य *ârya*, qui se lit dans beaucoup de noms propres que nous prendrons en considération à un autre endroit; je ne suis pas sûr de la signification du deuxième *ârâmna*, peut-être

l'idiome des Persans contemporains n'est nullement d'une valeur minime pour l'explication de ces inscriptions; une connaissance rationnelle de la langue moderne aurait préservé ces documents de mainte étymologie au moins contestable. Écrire sur les inscriptions des Achéménides sans connaître l'idiome de leurs descendants, serait aussi déplacé que d'étudier le goth sans connaître le suédois ou l'allemand.

joie. Le mot cité se trouve dans le nom propre des Choramniens, *Χωράμνιοι* de Ctésias, *Uvârâmniyâ*.

Après le mot *Ariyârâmnahyâ pitâ*, la grande inscription oublie le mot *C(a)ispis;* nous avons pourtant ce passage encore dans la tablette détachée *A;* celle-ci exhibe le mot nécessaire pour le sens. Quant au nom de Teïspès, *C(a)ispis* et *C(a)ispisa*, je m'abstiens de donner sa signification; je me borne à citer le double génitif *C(a)ispâis* de *Cispis*, et *C(a)ispisahya* de *C(a)ispisa*.

Hakhâmanis est le nom personnel exprimé par le grec Ἀχαιμένης, auquel le changement de *â* en *αι* a dû donner une apparence hellénique. Ce qu'il a de plus singulier est que le *i* se trouve véritablement justifié par la grammaire orientale.

Le mot *Hakhâmanis* veut dire « amical, » *hakhâ* est le mot zend *hakha*, et le mot sanscrit सखा du thème *sakhi*, pluriel *sakhâyas*, accusatif *sakhâyam*. Nous trouvons ainsi l'explication pourquoi Hérodote (VII, 63), a rendu par Ἀρταχαίης le nom persan *Artahakhâ*, contracté *Artâkhâ*, génitif *Artâkhâis*. Les noms nombreux en *μάνης, μένης*, *manis*, dont celui de l'aïeul des rois des Perses est un exemple, trouveront ailleurs leur explication.

§ 3. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya : Avahyarâdiy vayam Hakhâmanisiyâ thahyâmahy. Hacâ paruviyata amâtâ âmahy, hacâ paruviyata hyâ amâkham taumâ khsâyathiyâ âha.*

Le roi Darius déclare : Pour cela nous nous appelons Achéménides; dès longtemps nous sommes puissants, dès longtemps (les hommes de) notre race furent des rois.

Le mot *avahyarâdiy* est très-intérereressant parce qu'il nous permet de jeter un coup d'œil dans la formation de la langue persane actuelle. *Avahya* est le génitif de *ava*, « ce, » او en persan moderne, le *αυ* grec en *αὖθι*, *αὖθα*, etc. (Voy. Bopp, *Grammaire comparée*, § 378). Le mot *râdiy* est un locatif régulier du thème *râd*, nominatif *râth?* persan moderne راه *chemin*, et nous voyons ici la première trace de la syllabe را destinée à former les cas dans la langue moderne. Elle nous rappelle entièrement l'usage de la préposition allemande *wegen*. Ainsi, *manarâdiy*, *meinetwegen*, s'est transformé en مرا *à cause de moi*, *à moi*. Les conclusions qui résultent forcément de l'état de la langue moderne à l'égard de l'accentuation de l'idiome antique seront examinées plus tard.

Vayam, « nous, » exactement le sanscrit वयम्.

Thahyâmahy est le passif de *thah*, mais conjugué sur la forme active, comme cela se trouve quelquefois en sanscrit. La terminaison *mahy* pour *mahiy*, à cause des circonstances examinées ailleurs, correspond aux formes védique *masi* et zende *mahi*. Nous la retrouvons en *âmahy* pour *âhmahiy*. La forme sanscrite स्मसि, स्मस् *smasi*, *smas* a déjà perdu la voyelle, tandis que le grec *εσμες* l'a conservée; même le persan moderne ايم a cet avantage sur la langue des Brahmanes.

Hacâ est le sanscrit *sacâ* avec la signification « de; » c'est la source du از moderne.

Paruviyata est un ablatif formé à l'aide du suf-

fixe *ta*, sanscrit *tas*, latin *tus*, *paruviya*[1] est le sanscrit पूर्व्य *pûrvya*, le zend *paôurvya*, et signifie « antique, » *paruviyata*, alors, « antiquitus. »

Le mot *amâtâ* n'est guère explicable jusqu'à ce que sa lecture soit certaine; sa signification paraît pourtant claire.

Amâkham est le génitif de *vayam*, sanscrit अस्माकम् *asmâkam;* de cette forme *âmâ* pour *ahma* s'est formé le persan ما « nous, » en retranchant la première syllabe; le mot شما dérive de la même manière de *yusma*, génitif *yusmâkham*, sanscrit युष्माकम् *yushmâkam*.

Taumâ, race, féminin dérivé de *tu*, « croître, être fort. »

Aha « furent, » répond au sanscrit आसन्, *âsan*, et au zend *âoñghĕn*. Il est connu que le persan ne souffre ni de *t* ni de *n* à la fin des mots.

§ 4. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya. VIII manâ taumâyâ tyaiy paruvamma khsâyathi yâ âha, adam navama. IX duvitâtaranam vayam khsâyathiyâ âmahy.*

Le roi Darius déclare : Il y eut huit de ma race qui furent rois avant moi ; je suis le neuvième, neuf de nous sommes rois en deux branches.

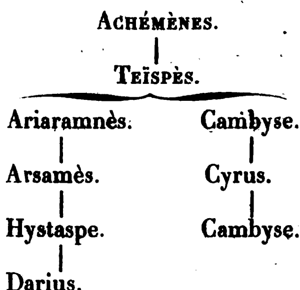
Ma traduction s'éloigne beaucoup de celle de mes

[1] Ne pas confondre avec le persan *parauvaiy*, pour un sanscrit परस्वे (qui n'existe pas) *à l'ouest.* M. Rawlinson a bien complété le mot, qui peut-être est *paraucïy*, conf. sanscrit पूर्वक्ष्.

devanciers, je tâcherai d'en établir la vérité. Le mot principal de la phrase est le mot *duvitâtaranam*. La première partie *duvitâ* est exactement le sanscrit द्विता *dvitâ* (Rigvèda) « double » ; je ne comprends pas comment on l'a pu méconnaître. La deuxième *âtaranam* ou *taranam* peut être très-bien « race », puisqu'il signifie d'abord « trajet, passage, descente. » Je prends alors *duvitâtaranam* pour un accusatif employé adverbialement et traduis « en deux branches. »

Mais voici comment la faute commise par Hérodote ou son copiste me vient en aide. Je reproduirai ici le discours de Xerxès. *Μὴ γὰρ εἴην ἐκ Δαρείου τοῦ Ὑστάσπεος, τοῦ Ἀρσάμεος, τοῦ Ἀριαράμνεω, τοῦ Τεΐσπεος, τοῦ Κύρου, τοῦ Καμβύσεω, τοῦ Τεΐσπεος, τοῦ Ἀχαιμένεος γεγονώς*, etc. Comment les mots *τοῦ Κύρου, τοῦ Καμβύσεω, τοῦ Τεΐσπεος* se sont-ils introduits dans le texte? comment se fait-il que le Teïspès de l'inscription est le fils d'Achémènes, tandis que chez Hérodote il n'est que l'arrière-petit-fils d'un autre Teïspès, également fils d'Achémènes? Comment ce fait s'expliquerait-il, puisque Darius n'avait pas d'intérêt à raccourcir sa généalogie, mais plutôt à la faire remonter le plus haut possible?

La réponse est facile : l'historien a eu devant les yeux deux tables généalogiques qu'il a confondues. La première est : Achémènes, Teïspès, Cambyse, Cyrus; la deuxième, celle de Bisoutoun. Les deux branches sont alors :



Le nombre de ces princes, car c'est ainsi qu'il faut comprendre le mot *khsâyathiya*, est réellement neuf. Ensuite Darius n'est éloigné que de deux générations de Cyrus et d'une de son prédécesseur Cambyse; chose parfaitement claire et explicable.

Nous n'avons pas beaucoup à nous occuper des détails. *Taumâyâ* est le génitif régulier de *taumâ*. Le *pruvam* de M. Rawlinson est à lire *paruvamma* « devant moi; » le tyiya, *tyaiy*, comme je l'ai exposé ailleurs. Le chiffre 9 se rattache à la phrase suivante, non pas à la précédente comme l'ont cru MM. Benfey et Rawlinson; on en conviendra après avoir examiné la phrase. *Navama* (zend *nâuma*), le neuvième, rend exactement la forme sanscrite; le persan moderne est نوم.

§ 5. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya : Vasanâ Auramazdâha adam khsayathiya âmiy; Auramazdâ khsathram manâ frâbara.*

Le roi Darius déclare : Par la puissance d'Ormazd je suis roi; Ormazd m'a conféré l'empire.

Le mot *vasnâ* a été déjà expliqué par M. Lassen*,

sanscrit *vaçanâ;* il est, à ce qu'il paraît, identique au sanscrit *vaça.* Le changement très-rare de *ç* en *s* étonne pourtant un peu. La forme *vasanâ* est l'instrumental persan.

Auramazdâ est la forme persane pour le dieu du culte de Zoroastre représentant le bon principe. Cette expression a été rendue par les Grecs par Ὡρομάσδης, Ὡρομάζης. La forme zende est *Ahura mazdâo*, correspondant à la combinaison lue dans les Védas *asura vêdhas.* La forme pazende est *hormazd* qui se révèle déjà dans les noms des rois sassanides Hormisdas, Hormisdad, Ὁρμισδάτης, هرمزداد. La forme pehlevie est lue par Anquetil du Perron *Anhouma*, mais ce mot écrit en pehlvi [Pahlavi] n'est qu'estropié de l'écriture [Pahlavi] הנמזד *Hunmazd*, avec le changement du *r* en *n*, si commun dans cet idiome mystérieux. [A un passage il y a *Aura* seul, je crois que le nom des peuples arr. Ὧραι se rapporte à cette forme, et qu'il se lirait en persan *Aurâ* ou *Auriyâ;* comparez le zend *Âhuirya.*]

Auramazdâha est le génitif correspondant au zend *Ahurahê mazdâǧho;* nous trouvons en outre le génitif *Aurahya mazdâha.* La prolongation de l'*a* est irrégulière.

Khsathram nominatif « empire », mot suffisamment connu par les nombreux noms propres composés avec ce mot.

Frâbara, sanscrit *prâbharat*, est le mot très-fréquent pour « conférer. »

§ 6. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya : Imâ dahyâva tya manâ patiyâisa vasanâ Auramazdâha adamshâm khsâyathiya âham : Pârça [Mâda], Uva'za, Bâbirus, Athurâ, Arabâya, Mudrâya, [Yaunâ], tyaiy darayahyâ, Çparda, Yaunâ [tyaiy uskahyâ], Armina, Katapatuka [Açagarta] Parthava, Zarañka, Haraiva, Uvârazmiya, Bâkhtris, Çugda, Çaka, Thatagus, Harauvatis, Maka; fraharavam dahyâva XXIII.*

Le roi Darius déclare : Voici les provinces qui me sont échues ; de par la volonté d'Ormazd j'étais leur roi : la Perse, la Médie, la Susiane, Babylone, l'Assyrie, l'Arabie, l'Égypte, les Ioniens maritimes (Nésiotes), Sparda (la Lydie), les Ioniens du continent, l'Arménie, la Cappadoce, la Sagartie, la Parthie, la Drangiane, l'Ariane, la Chorasmie, la Bactriane, la Sogdiane, la Sacie, la Sattagydie, l'Arachosie, la Macie ; en tout vingt-trois provinces.

Empressons-nous d'abord de restaurer, dans ce passage de la plus grande importance, ce que la main négligente du ciseleur y a oublié. Le texte nous parle de vingt-trois provinces, nous n'y en rencontrons que vingt et une, ce qui a porté M. Rawlinson à changer le chiffre. Mais celui-ci doit rester intact, il manque, mais seulement par oubli, des noms de provinces, telles que la Médie et la Sagartie, dont la dernière figure dans l'inscription, comme foyer d'insurrection, et dont la première se lit quelques lignes plus bas à côté de la Perse, de préférence à toutes les autres provinces de la monarchie. En vérité le nom du pays dominant jusqu'à l'avénement de Cyrus ne pouvait pas être passé sous silence.

On est obligé en outre d'intercaler, d'après l'ins-

cription de Persépolis, *Yaunâ* avant *tyaiy darayahyâ*, et après *Yaunâ* les mots distinctifs et opposés aux mots cités ci-dessus : *tyaiy uskahyâ*, « ceux du continent »; le passage sans cela n'aurait pas de sens.

M. Rawlinson croit que le nom de la Gandarie a été oublié; je suppose que ce nom, comme celui de l'Inde (*Hindus*) est étranger à cette inscription, parce que la conquête de ces pays et leur réunion à l'empire des Perses est postérieure à la conception de ces inscriptions, faites apparemment dans les premières années du règne de Darius, et destinées à servir, vis-à-vis des provinces ameutées, à la fois comme moyen d'effrayer les insurgés, et de donner une espèce de programme aux peuples régis par cet esprit organisateur.

Passons aux détails : *Imâ tyâ* sont les pronoms corrélatifs qui trouvent leurs correspondants dans toutes les langues de la grande souche indo-germanique. J'ajouterai seulement ici que la forme sanscrite स्य, स्या, त्यद्, accusatif त्यम्, त्याम्, त्यद्, persan *hya*, *hyâ*, *tya*, accusatif *tyam*, *tyâm*, *tya*, ne s'est conservée que dans la langue allemande, tandis que les autres langues, les dialectes germaniques non exceptés, ont adopté la forme plus simple du sanscrit classique स, सा, तद्, *sa*, *sâ*, *tad;* gothique *sa*, *sâ*, *thata;* (anglais *that*); grec ὁ, ἡ, τό (ὅ).

Patiyâisa est l'aoriste du verbe *i* « aller »; avec la préposition *patiy* « vers » le monde, veut dire appartenir. *Patiy*, zend *paiti*, pehlvi [pehlvi] *pet*, persan mo-

derne بد ou بی, en composition, est exactement le grec *πότι*, auprès duquel nous avons en rapport avec le sanscrit प्रति, *προτί*, *πρός*, le latin *pro* « pour », l'antique *prod;* le mot *prodesse* nous présente encore la forme antique.

L'enclitique *sâm* est le génitif *aisâm*, sanscrit एषाम्, *eshâm*, zend *aêsãm*, tronqué et employé ensuite pour tout autre cas : c'est peut-être la source du persan moderne شان. Nous pouvons, je crois, conclure de cette altération que l'accent tonique se trouvait sur la deuxième syllabe du mot *aisâm*.

Nous laissons de côté l'examen des vingt arrondissements financiers énumérés par Hérodote (III, 80), où très-souvent plusieurs provinces de grande étendue se trouvent réunies. Les satrapies (*khsatrapâvaniya*, *khsathrapâthra*) indiquent une division administrative, tandis que les provinces (*ḍahyâva*) ont une signification purement ethnique. Ce dernier mot est le mot officiel; il se retrouve sous cette forme dans les traductions médiques et dans le décret chaldéen que nous lisons dans le livre d'Esdras, IV, 9, où il se lit דהוא; le Kéri a restitué דהיא.

Uvaźa est la Susiane, sans que pourtant les deux noms eussent entre eux le moindre rapport. Suzes, la capitale de ce pays, se nommait en persan *Susa*, génitif *Susana*, et se trouve exactement conservée dans les noms grec *Σοῦσα* (nominatif pluriel) et hébreu שושן. Encore aujourd'hui la capitale du Khouzistan s'appelle *Chouchter*, شوشتر, nom qui pourrait être dérivé d'un ancien *Susatara*. L'adjectif *susanaka*

est conservé dans le chaldéen de Esra (IV, 9). Le mot veut dire d'après Athénée (XIV, 513) « lis, » et ce qui se confirme par le mot hébreu tiré du persan שׁוֹשַׁנָּה « lis ou rose, » (notre nom Suzanne) et le mot chaldéen שׁוּשַׁן. (Targ. *Ex.* xxv, 33.) Le nom persan conservé par Cornélius Nepos et Plutarque (*Alcibiade*, 19), *Sasamithres* *Σουσαμίθρης*[1], rend exactement le persan *Susamithra*, « ami des lis ». Le mot *Σούσας* d'Eschyle a aussi du rapport avec ce nom; nous y voyons un nom persan *Susâ*.

Uvaźa au contraire est le خوزستان moderne, le pehlevi سوزک חוזין, et le *Κίσσια* des anciens; le nom du peuple *Κίσσιοι* se lit plus loin *Uvaźiyâ*[2]. A côté de خوز, *khouz*, subsiste une autre forme, اهواز, *ahvâz*, dérivée du terme zend *hvaza;* c'est le nom d'une partie du Khouzistân. Khouz est encore aujourd'hui le nom d'une ville en Suziane, appelée aussi Firouzabâd. Les mots commençant en sanscrit et dans les autres langues par *su*, *sv*, en zend par *hu*, *hv*, rejettent en persan ancien toute consonne et commencent par *u*. Il est pourtant probable qu'une aspiration forte, non écrite, a été exprimée de vive voix, puisque les Persans de nos jours, suivant les traditions grammaticales du pehlevi et du pazend, font commencer les mots en question par une aspiration des plus fortes. De même, les Grecs rendent

[1] Les Grecs ont confondu et identifié ce nom avec le nom propre *Συσιμίθρης*, qui en est pourtant différent; le dernier est *Çucimithra*, « ami de la lumière. »

[2] Serait-ce le pays d'Uz, עוּץ, connu du livre de Job?

généralement cette gutturale dans leur transcription. Je ne citerai ici que le persan *uvaida* « sueur », sanscrit *svêda*, persan moderne خوی, *uvar*, خور, « soleil, » *uba* « bien », خوب, *uvata*, (sanscrit *svatas*, zend *qatê*), خوب, *uska* « sec », خوشك, *uvañtana* (*svan*), خوانذن, *uvahar* nominatif, *uvahâ* « sœur », خاهر, etc.

Le mot *Uvaźa* me semble signifier, en sanscrit स्वज *svaǵa*, « issu de lui-même », autochthone. On peut comparer le nom de la tribu médique Βούσαι, dans lequel je reconnais le mot *Baźâ*, « nés de la terre ». Le nom *Buzæ* de Pline est le même mot. Une autre forme grecque du même nom est probablement Οὔξιοι pour Οὔζιοι; rappelons-nous que nous avons également deux formes grecques correspondant au nom persan *Uçravâ*, Ὀσρόης à côté de Χοσρόης et Κοσρόης, persan خسرو. Le guttural d'*Uvaźa* s'est conservé dans les dialectes modernes.

Bâbirus est Babylone, בָּבֶל.

Athurâ, « l'Assyrie », hébreu אשור. L'aspirée persane a été reproduite en hébreu par ש.

Nous croyons pouvoir reconnaître la même altération dans le mot connu biblique, d'origine persane, פתשגן, « exemplaire, diplôme, ordre », persan *patithañhana* ou פרשגן *frathañhana* ou *parithañhana*, dans le mot chaldéen פתשגר « capitaine, lieutenant » משנה (*Targum*, *Esth.* x, 3), *patithañhra*.

Arabâya, l'Arabie est citée ici comme pays sujet au roi des Perses; mais Hérodote nous dit expressément que les Arabes ont été le seul peuple

de l'Asie jusqu'où Darius n'ait jamais étendu son empire; ils n'étaient que des alliés, et bien précieux à cause de la communication avec l'Égypte (Hérodote, III, 88).

Mudrâya est l'Égypte.

Yaunâ tyaiy darayahyâ, les Grecs des îles de l'archipel opposés aux *Yaunâ tyaiy uskahyâ*, les Grecs du continent.

Çparda probablement la Lydie (voyez Lassen, *Persépolis*). C'est la ספרד de la Bible, que les Juifs prirent pour l'Espagne, d'où ספרדים indique encore aujourd'hui les Israélites attachés à la lithurgie portugaise.

Le mot *Parthava* indique la Parthie; les Parthes, Πάρθοι, se nommaient *Parthaviyâ*, ce qui se rattache à la forme grecque Παρθυαῖοι. Le mot dérive du mot sanscrit *pṛthu*, zend *pĕrĕthu*, persan *parthu*, grec πλατύς, « plat, large », allemand *breit*. D'après les lois de la transformation de la langue ancienne, le mot *parthava*, *parthaviya*, s'est régulièrement changé plus tard en پهلوی *pehlevi*, *pehlevân*; *pârthava*, génitif *pârthavânâm*, a regagné sa signification primitive de « fort, héros, prince », en pehlevi même [illegible] [illegible], פאהלום פאחרום, veut dire « le plus grand » (comparez le sanscrit पार्थ, पार्थव et पार्थिव); پهلو, « la forte, la large », a reçu le sens de « poitrine », comme l'allemand *brust* vient de la même source que *breit*. Parmi les noms propres qui appartiennent à cette catégorie, se trouvent en première ligne ceux des princes parthes, Parthamaspates et Partha-

masiris (Dion Cassius, *Spartianus*). La signification du dernier m'est encore inconnue; le premier pourtant est *Parthavaçpatis*, avec le changement de *m* pour *v*. Le mot nous présente encore la forme antique *çpati* pour *pati*.

Zaraka, *Zarañka* est probablement le pays des Sarangiens (Σαράγγιοι).

Plus que tout autre, le nom de l'Ariane, *Haraiva*, aura de l'importance pour nous, puisque à son examen se rattachent quelques observations à l'égard de la langue de Zoroastre. Je lis *Haraiva* et j'explique par « resplendissant ». Le grec Ἀρεῖοι s'est formé de *Haraiviyâ*.

Il est connu que le premier fargard du *Vendidad* nous exhibe l'accusatif du nom zend *Harôyûm*. On en a formé le nominatif *Harôyû*, et pris cela pour l'expression bactrienne. Eh bien! ni le nominatif, ni l'accusatif n'ont jamais été zends[1].

Harôyûm est tout bonnement une de ces corruptions énormes qui se trouvent par centaines dans la langue du Zendavesta.

Estropiée et altérée continuellement pendant des siècles par des prêtres ignorants qui n'avaient pas la moindre connaissance de l'idiome sacré dans lequel ils murmuraient leurs prières, cette langue nous

[1] Il doit pourtant toutefois être remarqué que le mot d'Arachosie admet une autre signification; le mot *hara* veut dire en zend « montagne », de sorte que *harauvatis* pourrait se traduire par « montagneux ». Je suppose que le nom du fleuve Araxe est comparable avec le nom d'Arachosie, quelle que soit du reste sa signification; c'est probablement *Harakhsaya*, « roi des eaux » ou « des montagnes. »

est parvenue dans un tel état de défiguration, que les peuples qui la parlaient jadis ne la reconnaîtraient plus aux lambeaux qui nous en sont transmis.

Pour être bref, *Harôyûm* est estropié de *Haraêvĕm*. Pour *vĕm*, nous lisons très-souvent *ûm*, comme pour *yĕm*, *îm*. Le mot *Harôivem* (car *i* et *y* se trouvent continuellement confondus) se décompose en *Harâoivem*, et *aoi* est un remplaçant bien connu pour *aê*. Le nominatif zend était alors *Haraêvô*.

Ajoutons seulement que le mot zend *Vidaêva*, « ennemi des divs, » a dans le Zendavesta actuel pour accusatif *vidôyûm*.

Le zend ne nous est pas connu dans son écriture primitive. Sa littérature végéta longtemps dans la bouche des prêtres sans être conçue par écrit, ou du moins ses premières conceptions ont été perdués de bonne heure. Plus tard, lorsqu'on sentit le besoin de confier au papier ce qu'on craignait de perdre sans l'écriture, un système de lettres tout à fait différent avait déjà pris place et fait oublier l'antique écriture arienne. Il fallait adopter alors pour le zend le système sémitique comme on l'avait fait pour le pehlevi, et en subir toutes les conséquences. Il paraît qu'on adopta d'abord l'écriture du pehlevi pour le zend, sans se soucier des voyelles, et réellement les consonnes des deux écritures sont en grande partie les mêmes. Mais cet alphabet ne suffisait pas pour le riche vocalisme de la langue indo-germanique, et il fallait inventer des signes propres pour suppléer à ce défaut. Malheureusement la langue était déjà

altérée dans la bouche des prêtres, qui ne faisaient que la murmurer, et l'influence de l'écriture sémitique avait contribué à confondre la valeur des voyelles. On inventa alors trop de signes pour toutes les nuances possibles qu'on n'observait pourtant pas, puisqu'on ne les pouvait plus maintenir; on employait indistinctement les signes différents *a, i, ê, è, ĕ, î*, d'une part, et *u, û, o, ô*, de l'autre, parce que la triade vocalique des Sémites leur avait appris de mettre *a* pour *e*, et *e* pour *i*. Voilà pourquoi l'orthographe zende est tellement désorganisée, que les voyelles s'y emploient presque sans aucune distinction. Pour la déterrer, il faut recourir aux langues congénères, en observant et appliquant toutefois les lois particulières à cet idiome.

Le nom de la Chorasmie, *Uvârazmiya* (dans l'inscription de Nakshirustam *Uvârazmis*), rentre dans la catégorie des noms que nous avons pris en considération en expliquant le mot *Uvaźa*. Le persan moderne le rend par خوارزم. Je crois que le sens du nom est « terre du soleil; » *zmiya, zmis* est le sanscrit védique *ǵmâ*, correspondant au persan moderne زمين. Le deuxième élément se retrouve, entre autres, dans le mot de la capitale de ce pays Zamakhchar, mot d'une physionomie tout arienne, vraisemblablement d'un nom achéménien *Zmakhsara*.

Bâkhtris, la Bactriane, est nommée en zend *Bâkhdhî* et *Bâghdhî*, forme déjà dépravée, si l'on compare la forme persane adoptée par les Grecs. Le zend rappelle la forme moderne بلخ, formée par métathèse

comme le nom pehlevi, et la forme du sanscrit du moyen âge बह्लीक *bahlika*.

Çugda, autre forme *Suguda*, « Sogdiane. » C'est le moderne سغد, qui semble signifier « plaine. » Le nom du successeur d'Artaxerce Ier, Sogdianus, est probablement *Çugdiyâna;* la variante exhibée par Ktésie, Σεκυνδίανος, ne me semble être que la forme *Çugudiyâna*.

Çaka est « la Scythie. » Nous savons par les anciens que les Perses nommaient les Scythes « Jakes. » Le nom s'est conservé dans le nom de la contrée. Segestân, سكستان, *çakaçtâna*.

Thatagus est rendu en grec Σατταγύδαι; je crois que ce mot grec nous révèle le thème du mot *Thatagud*, de sorte que l'accusatif se formerait *Thatagudam*. Le sens ne m'est pas clair.

Harauvatis (Ἀραχωσία) est le sanscrit सरस्वती « riche en lacs; » en zend, la contrée s'appelle *Haraqaitis*. Le pehlevi هرأسنو הראסנר donne le même radical, seulement on a échangé le suffixe *vat* contre son équivalent *mat*. L'aspiration élidée dans l'écriture entre la deuxième et la troisième syllabe semble avoir été très-forte dans la prononciation, car sans cela le grec ne l'aurait pas rendu par le χ. Le suffixe *vat* ajouté au thème terminant en sanscrit *s*, persan *h* élidé, est bien fréquent; nous citons Pharnacotis, nom d'un fleuve (Plin, VI, 25). *Franauvatis*, le nom du peuple *Condochates*, persan *Kunduvata;* Στρούχατες, persan *Çtruvata*, « égalant les astres. »

[1] Le pehlevi هرنم, הרום, se dérive de la forme de cet accusatif.

Maka, « la Macie, » peut être le Mekrân. M. Rawlinson traduit, en ajoutant le signe de doute, « the Mecians? »

Frahărvam pour *fraharuvam*, « en tout. »

§ 7. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya : Imâ dahyâva tyâ manâ patiyâisa vasanâ Auramazdaha; manâ bañdaka ahañtâ, manâ bâźim abarañta. Tyashâm hacama athahya, khsapavâ raucapativâ akunavayatâ.*

« Le roi Darius déclare : voilà les provinces qui me sont échues par la grâce d'Ormazd ; elles étaient mes esclaves, elles me portaient leurs tributs ; ce qui leur était commandé par moi était exécuté nuits et jours. »

Bañdakâ est à lire, non *badakâ*, les langues sœurs et l'idiome moderne militent pour le nasal ; ce dernier a été conservé en بنده, pluriel بندگان. Le mot même vient de la racine *bandh* (pour *bhandh*), qui, dans les langues ariennes, comme dans les idiomes germaniques, se présente sous la forme *band*. L'infinitif persan بستن vient de l'ancien *baçtanaiy*.

Ahañtâ et *abarañtâ* sont deux formes médiales ; *abarantâ* est le sanscrit अभरन्त, *abharanta*, le grec ἐφέροντο.

Bâźim, accusatif de *bâźis*, se trouve en persan moderne dans le mot باژ « tribut. » Le mot de contrée τὰ Βαζιρά (arrien) semble indiquer un persan *Bâźira* ou *Bâzira*.

Hacâma, « de la part de moi ; » *hacâ* avec l'enclitique *ma* pour *mat*.

Khsâpavâ raucapativâ, pour *khsâpapativâ raucapativâ*, sont deux accusatifs du pluriel. Je ne crois pas que

les mots soient employés au singulier, le *m* n'aurait pu être élidé devant *v*, bien qu'il le dût être devant *p*. *Khsap* est le mot zend et sanscrit connu, persan شب. Nous le retrouvons dans le nom de ville parthe *Zapaortenon* (Justin, XLI, 5), *Khsapavartanam*, « gîte de nuit, » comparable au persan شبستان *khsapaçtâna*, avec le sens de gynécée.

Akunavyatâ n'est pas un passif formé de la racine, mais du présent du verbe. Quant au mot *kar* et à ses irrégularités, nous nous en occuperons plus tard.

§ 8. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya: Añtar imâ dahyâva hya agañtâ âha avam ubartam abaram, hya arika aha avam ufraçtam aparçam. Vasanâ Auramazdâha imâ dahyâva tyanâ manâ dâtâ apariyâya yathâsâm hacâma athahya ava akunavayatâ.*

Le roi Darius déclare : Dans ces pays, l'homme qui était étranger (?), je l'ai supporté s'il était bien à supporter; (l'homme) qui était ennemi, je l'ai bien jugé s'il était à juger. Par la volonté d'Ormazd ces provinces étaient assujetties à ma loi; ainsi qu'il leur était commandé par moi, ainsi il était exécuté.

Ce paragraphe présente de grandes difficultés pour l'explication, et bien que le sens en soit parfaitement clair, il reste à conjecturer beaucoup sur les détails grammaticaux et étymologiques.

Le premier mot difficile est *âgatâ*, ou comme je lis *âgañtâ;* je l'identifie avec le mot sanscrit आगन्तु « arrivant, étranger. » Je ne vois pas l'évidence d'une mise en opposition (*contra-distinction*) des deux phrases commençant l'une par *hya agañtâ*, l'autre *hya arika*,

telle que l'annonce le savant anglais. Je ne vois pas non plus comment le mot *bar* aurait le sens de *chérir*. Toutefois, d'accord avec M. Rawlinson, je crois qu'on ne peut que conjecturer.

La plus évidente pour moi c'est la deuxième phrase *hya arika*, etc. M. Rawlinson a bien deviné la signification; l'étymologie qu'il n'a pas donnée n'est guère obscure, c'est un adjectif formé du mot *ari*, sanscrit अरि, grec *ἐρισ* « ennemi. »

Le verbe *parç* est simplement le moderne پرسیدن, zend *pĕrĕç*. On a tort de négliger le persan moderne dans l'explication de l'idiome ancien; surtout dans des cas comme celui-ci, où l'on n'a pas besoin de recourir au sanscrit. Il est certain que le mot *demander, questionner*, se disait dans la langue de Darius *parçitanaiy* ou *fraçtanaiy*, et non pas autrement, selon qu'on insérait ou retranchait le *i* intermédiaire. Nous avons en outre le verbe composé *patiparç*, « examiner, lire [1]. » Le sanscrit *prach*, comme l'allemand *frag* (gothique *frah*), ne vient qu'en deuxième ligne. La racine grecque ΠΕΡ en *πειράω*, « essayer, questionner, » etc. donne la forme simple dont les autres langues ont formé leur verbe à l'aide d'une palatale ajoutée, comme cela se voit très-souvent.

La transition de la notion de *questionner* à celle de *juger* ne me semble pas du tout forcée.

Ces mots *ufraçtam*, *aparçam* ne sont pas sans quelque

[1] Quant au mot *atifrastâdiy parçâ*, je l'expliquerai à sa place; j'y vois, du reste, tout autre chose que M. Rawlinson : c'est un impératif contracté de *atifrastâădiy*, « sois un vengeur. » (Voy. *Inscr.* IV.)

importance pour la grammaire persane. L'idiome persan, ancien et moderne, ne supporte pas l'accumulation des consonnes permise en zend ou en sanscrit; il repousse surtout le *r* devant deux consonnes, comme étant désagréable aux oreilles iraniennes. Dans ce cas, on change la consonne de place ou on la supprime tout à fait. La mutation de *p* en *f* n'est expliquable que par cette loi-là. On ne pouvait pas dire *uparçtam*, comme en zend; on faisait alors une métathèse comportant le changement *ufraçtam* (comparez δέρκ, ἔδρακον, etc.) Si le *r* était supprimé, la voyelle *a* se transformerait en *u*; nous connaissons *kunaumiy* (sanscrit *kṛnômi*) pour *karnaumiy*; autres exemples sont: *tusnâ* pour *tarsnâ*, sanscrit तृष्णा, persan moderne تشنه, «soif;» *pusta* pour *parsta*, zend *parasta*, sanscrit पृष्ठ *pṛshṭha*, persan moderne پشت «dos.»

La phrase *imâ dahyâva tyanâ manâ dâtâ apariyâya* est claire quant au sens; *tyanâ manâ dâtâ*, τῷ ἐμοῦ νομῷ, est l'instrumental en rapport avec *apariyâya*. Je regarde maintenant *apariyâya* comme un verbe dénominatif d'un mot *pariya* ayant le sens d'*obéir*. *Dâtâ* vint de *dâtam*, du sanscrit धा; l'hébreu a conservé le mot persan דָּת.

Je remarque encore que le mot *añtar*, qui se retrouve dans presque toutes les langues de la même souche, a comme son rejeton اندر (ou abrégé par l'influence de l'accent tonique در) la signification de *dans*, non pas de *entre*.

Martiya est le mot vulgaire pour *homme*, comme مرد en persan moderne. C'est le sanscrit मर्त्य *martya*, zend *masya* et *mĕrĕtya*. Une autre forme était *mariya* मर्य, conservée dans les noms propres. Mariaphernes (Julius, v. III, 97), *Mariyafrana*; Mariandus, *Mariyandus* (Q. Curt.) Amariacæ, *Amariyakâ* (Pl. VI, 18).

Le reste du paragraphe est comme le précédent, seulement les corrélatifs *tya*, *ava*, ont été changés en *yathâ*, *avathâ*.

§ 9. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya: Auramazdâ khsathram manâ frâbara. Auramazdâmaiy upaçtâm abara yâtâ ima khsathram [ad]âraya. Vasanâ Auramazdâha ima khsathram dârayâmiy.*

Le roi Darius énonce : Ormazd m'a conféré l'empire. Ormazd me prêta son secours jusqu'à ce qu'il me fît régir cet empire. C'est par la puissance d'Ormazd que je régis cet empire.

En *Auramazdâmaiy*, nous voyons le pronom personnel joint enclitiquement au sujet avec lequel il n'a aucune relation logique : c'est le génitif usité pour le datif. On rencontre de même *taiy* pour la deuxième, *saiy* pour la troisième personne. Le persan moderne emploie de même م, ت, ش, et cela dans plusieurs sens qui se retrouvent tous dans les débris de l'idiome antique. اورمزدم *Ormazdem* peut signifier : Je suis Ormazd, défiguré de *Auramazdâmiy*; ou : Mon Ormazd, de *Auramazdâma*; ou : Ormazd me, etc. de *Auramazdâmaiy*; ou : Ormazd me (accusatif), etc., de

Auramazdâmâm. L'accent fut rejeté sur le premier mot, d'où il faut expliquer l'effacement des syllabes enclitiques qui ne se conservèrent que dans la consonne.

Ima pour *imad* « ce. »

Dârayâmiy « je tiens ; » *adâraya* est la troisième personne du prétérit de la même forme, employée causalement.

Upaçtâm, accusatif de *upaçtâ* « secours. » Le sanscrit उपस्था n'est lu que comme adjectif « là proche, l'inférieur. »

§ 10. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya : Ima tya manâ kartam paruva jâthâ khsâyathiya abavam. Kaṁbuźiya nâma Kuraus puthra amâkham taumâyâ hauva paruvama idâ khsâyathiya âha. Avahyâ Kaṁbuźiyahyâ brâtâ Bardiya nâma âha hamamâtâ hamapitâ Kaṁbuźiyahya. Paçâva Kaṁbuźiya avam Bardiyam avâźa. Yathâ Kaṁbuźiya Bardiyam avâźa kârahya azdâ abavà tya Bardiya avaźata. Paçâva Kaṁbuźiya Mudrâyam ashiyavà. Yathâ Kaṁbuźiya Mudrâyam asiyava paçâva kâra arika abava. Paçâva drauga dahyauvâ vaçiya abava utâ Pârçaiy uta Mâdaiy uta aniyâuvâ dahyushuvâ.*

Le roi Darius déclare : C'est ce que j'ai fait avant que je fusse roi. Le nommé Cambyse, fils de Cyrus, de notre race, fut roi avant moi ici. Ce Cambyse avait un frère nommé Smerdis, de la même mère et du même père que Cambyse. Après cela, Cambyse tua ce Smerdis. Lorsque Cambyse eut tué Smerdis, le peuple ignora que Smerdis était mort. Après cela, Cambyse alla en Égypte. Lorsque Cambyse était en Égypte, le peuple devint rebelle. Le mensonge (l'imposture) était fréquent dans le pays, et en Perse, et en Médie, et dans les autres provinces.

Ce morceau très-intéressant ne donne plus de

difficultés ni pour la lecture, ni pour le sens. Envisageons d'abord les noms propres importants qui s'y lisent.

Le nominatif du mot *kuraus*, *kurus*, se trouve à Murghâb. Nous reconnaissons dans ce nom le sanscrit कुरु, *karu*, comme le grec Κῦρος et l'hébreu כורש. Il est singulier que ce nom, malgré son énorme importance, soit entièrement perdu dans la langue des Persans modernes. Le nom de خسرو *Chosrev*, zend *Huçravâo*, appartient à un personnage tout différent du Cyrus en question; il est probablement plus ancien et se rattache au cycle de mythes bactriens et zends, c'est-à-dire aux traditions exclusivement reçues par les poëtes de la Perse moderne et immortalisées par Firdousi. Quant aux traditions historiques grecques, maintenant confirmées et sanctionnées d'une manière on ne peut plus éclatante par les monuments authentiques des personnes dont ils racontaient l'histoire, l'Iran de nos jours les ignore complétement. On a voulu établir une espèce de fusion entre les listes grecque et persane, mais cet essai n'a abouti qu'à une confusion complète; comparer les données classiques aux orientales, comme l'a voulu faire M. Malcolm, ne serait pas moins déplacé que vouloir identifier les différents rois d'Aragon et de Castille, parce qu'ils portent le même nom. Toutefois, il n'est pas douteux que quelques noms des rois achéméniens n'aient été insérés dans la liste zendo-persane, par exemple celui du dernier Darius vaincu par Alexandre, ensuite que le nom

des rois parthes, arsacides, tels qu'ils sont exhibés dans les sources orientales, rappellent l'histoire et les données antiques, mais confondues ensemble. Il n'y a que depuis l'avénement des rois sassanides qu'on puisse tirer quelque profit des historiens iraniens.

Il restera réservé à un examen spécial de développer cette assertion.

Kam̃bužiya, grec Καμβύσης, égyptien כמבות, le deuxième roi des Persans, est probablement le même nom que le moderne كابوس ou كاوس *Kei Kaous*. Il m'est impossible, à cette heure, de préciser la signification de ce nom propre.

Le nom de son frère Smerdis, *Bardiya*, me semble plus clair. Le nom persan sous cette forme, au moins, est identique au zend *bĕrĕzya*, « élevé, glorieux, » sanscrit védique बर्ह्य *barhya*. Nous avons déjà parlé du changement du zend *z* en persan *d*.

Le nom de Bardesanes a plus de rapport avec le nom présent.

Toutefois, il ne faut pas oublier que quelquefois les formes en *z* et *d* ont simultanément existé en persan; le nom de Barzanès, et des noms semblables très-nombreux, nous prouvent que la forme *barz* était également en usage.

Eschyle (*Pers.* 745), donne le nom Merdis à un personnage qui aurait régné; peut-être est-il question du Mage. La forme exhibée par le tragique grec est presque entièrement celle des inscriptions, si l'on fait abstraction du changement si commun

entre *b*, *m*, et *v*. Je n'ai qu'à rappeler ici que la deuxième écriture nommée médique n'a qu'un signe pour les deux dernières lettres. Jusqu'ici, je n'ai remarqué qu'un autre nom grec comparable, changé de la même manière, celui de *Megabyzos;* probablement aussi les autres mots ayant ce premier élément rentrent dans cette catégorie. Les variantes, bien qu'apparemment estropiées, d'Athénée (XIII, p. 609) Βάγαζος, et de Justin (III, 1), *Bacabasus*, sont précieuses pour la restitution de ce nom dont les inscriptions de Bisoutoun n'exhibent que la dernière partie. La lecture de *Bagamukhsa* semble assurée par la traduction médique.

La forme Σμέρδις est singulière; il reste incertain si à côté de *Bardiya* il a existé une autre forme rendue par ce nom cité, ou si la prothèse est purement hellénique. Le grec nous donne σμάραγνα et μάραγνα, « fouet »; σμάραγδος et μάραγδος, « émeraude, » sanscrit मरकत *marakata* (en hébreu ברקת); σμήριγξ et μήριγξ, « crinière; » σμήρινθος et μήρινθος, « ficelle, » σμικρός et μικρός, « petit; » σμίλαξ et μίλαξ, « if; » σμύρνα et μύῤῥα, « myrrhe, » et d'autres. Je crois pourtant à la vérité de la première supposition, puisque ces phénomènes se laissent plutôt expliquer par une procope que par une prothèse, laquelle se constate très-rarement; quelques-uns de ces mots cités présentent même des différences semblables dans les autres langues; le persan زبرجد[1] et سمرکند

[1] Je suis maintenant tout à fait assuré sur l'opinion que j'avance en haut. Le mot μάραγδος est formé par procope. M. Benfey a fait

en présence de *μάραγδος* et *Μαρδάκανδα*, nous font supposer que ces différentes formes ont une raison plus grave que ne l'est le caprice d'un dialecte.

Peut-être *Σμέρδις* ne serait qu'une forme redoublée à l'instar du जभार् des Vêdas, et prononcée en persan *Zabardiya* ou *Zbardiya;* la forme *Zabarziya* se retrouverait en *Σαβάζιος*.

Quant à la lecture juste de *hamamâtâ* et *hamapitâ* au lieu de *hamâtâ* et *hampitâ* (laquelle forme s'écrirait forcément *hampitâ*), j'en ai déjà parlé ailleurs.

Paçâva, « après cela, » se compose de *paçâ*, persan moderne پس, pour *paçât* (sanscrit पश्चात्), « après », et *ava*. Le *ç* est très-souvent remplaçant du *çc* ou du *cch* sanscrit ; je cite le zend *gaç* pour sanscrit गच्छ, le persan *çâyâ*, persan moderne سایه, pour sanscrit छाया, *châyâ*, « ombre. »

La phrase *yathâ* — *avazata* a été mal comprise jusqu'ici. M. Rawlinson avait déjà déclaré douteuse l'explication donnée par lui ; dans une note postérieure à sa traduction, M. Rawlinson avait dit qu'on s'attendait bien à la phrase suivante : « Lorsque Cambyse tua Smerdis, l'État était en ignorance de ce qui lui était arrivé. » Il s'abstenait toutefois

venir le sanscrit *marakata* de *açmarakta*, ce qu'il interprète par « pierre rouge ; » mais l'émeraude n'est pas rouge. Puis l'accord du latin *zmaragdus*, du chaldéen זמרגד et du persan moderne, nous fait entrevoir que le grec *σ* est remplaçant d'un *ζ* impossible devant *μ*. Le mot persan ancien était *zmarakhta* ou *zmaragda* (comme il y a *Bâkhtri* et *Bâgdi*, *etc.* *çabda* pour *çapsa*), et voulait dire « ayant la couleur de la terre, vert. » L'expression زمرد vient d'un autre composé achéménien, dont le premier élément est clair, mais dont le deuxième m'est encore impossible à expliquer.

de donner le sens des mots *azdâ* et *avaźata*. Longtemps avant de connaître cette note, le mot *azdâ* ne m'était plus un mystère.

Ce mot *azdâ* est tout simplement le mot sanscrit अज्ञा, *aǵnâ*, « ignorance. » J'ai déjà dit que le persan *d* est altéré de *zd*, combinaison inapplicable au commencement d'un mot. Le préfixe privatif *a* levait la difficulté de la prononciation, et le son primitif rentrait dans son droit. De même le chaldéen פרזדון, « sentinelle, garde, » s'explique par le persan *parizdâvan*, littéral. « celui qui regarde autour de lui, » et correspondrait à un mot sanscrit *pariǵñâvan*.

La suppression de l'*n* n'a pas plus de difficultés, puisque le sanscrit l'exhibe déjà dans la conjugaison de ce même verbe, où le présent se forme जानामि, *ǵânâmi*, au lieu de ज्ञानामि, *ǵnânâmi*. Le persan forme *dânâmiy*, persan دانم, de l'infinitif دانستن, *dânaçtana*. C'est ainsi qu'il faut aussi expliquer le mot moderne داستان, « connaissance, histoire; » il provient vraisemblablement d'un mot ancien *dâçtâna*, pour *dnâçtâna*.

La forme *avaźata* n'est autre que le sanscrit अवहत, *avahata*, « tué ». *Avâźa* est l'imparfait अवाहन्, *avâhan*, 1re personne *avâzanam*, sanscrit अवाहनम्, *avâhanam*. L'infinitif est *źa(ñ)tana*, loc. *źa(ñ)tanaiy*, persan moderne زدن. L'imparfait *avâźa* trouve un pendant en *viyaka*, « renversa », non expliqué jusqu'ici, qui répondrait au sanscrit व्याखन्, *vyakhan*, de खन्, *kha*, « creuser. »

Le verbe *siyu*, dont nous lisons ici l'imparfait *asiyava*, est intéressant sous plus d'un rapport. Il signifie « aller. » C'est le sanscrit *cyu*, « tomber », le zend *syu* (*skyu* en *skyaothna*), le persan moderne شدن, « aller, devenir. » Toutes ces formes s'effacent devant l'antiquité empreinte aux racines germanique *skut*, « faire aller, verser, lancer » (allemand *schütten*, *schiessen*), et grecque ΣΚΕΥΑΔ pour ΣΚΕϜΑΔ, *σκεύαζω*. La forme grecque est l'image d'un verbe causal *skyavay* de la langue mère.

Maintenant la langue moderne a conservé ce verbe *siyu*, thème de l'infinitif *siyautana*, pour en faire une espèce de verbe auxiliaire. Il sert pour former le passif, comparable aux verbes या, جانا, dans les langues de l'Hindoustan et du Bengale, et au mot allemand *werden*, qui autrefois avait la même signification.

Le mot *drauga*, « mensonge, » vient du verbe *druź*, *duruź*, « mentir », infinitif thème *draukhtana*, persan *durukhtam*, en langue moderne دروغ, « mensonge. » La forme persane *drauga* correspond au *drôgha* द्रोघ des Vêdas, d'où le mot *drôghavâc*, expliqué par « menteur ». Le mot sanscrit *druh* (pour *dragh*, *dradh*), le germanique *draüen*, *trotzen*, ont d'abord la signification de « pécher. » Les Daroudj de la langue du Zendavesta, *drukhs* en zend, indiquent les esprits malins. La transition de l'idée de péché à celle de mensonge appartient aux Perses en particulier, car d'après Hérodote (I, 138), le mensonge était le

plus grand péché pour les Perses (*αἴσχιστον αὐτοῖσι τὸ ψεύδεσθαι νενόμισται*).

Vaçiya est, je crois, une forme de comparatif de *vahu*, bien que la transformation de *h* en *ç* ait quelque chose de singulier. Toutefois c'est le moderne بسى, « beaucoup. »

Dahyauvâ, dahyusuvâ sont les locatifs du singulier et du pluriel de *dahyu;* ce même thème donne le génitif *dahyunâm*. Le nominatif, l'accusatif sont formés d'un thème *dahyâu*. Il n'y a nulle raison d'écrire *dahyausuvâ*.

Ces formes sont les locatifs auxquels un *â* a été ajouté ; c'est de même avec *aniyâuvâ* pour *aniyâhuvâ*, sanscrit अन्यासु *anyâsu*. L'élision de l'*h* devant *i* et *u* surtout est une chose connue.

Mâdaiy est le locatif de *Mâda*, « la Médie ; » ce cas ressemble à l'hébreu מדי, forme qui a son pendant à cause de l'*i* final, dans le nom moderne ماى, cité souvent dans Firdousi à côté de مرغ, *Margus*, « la Margiane. »

Nous aurons encore à dire un mot sur la signification du mot *kâra*, d'abord « action, faiseur, » ensuite « peuple, armée, état ». La signification primitive seule est restée dans la langue moderne, où كار indique « action. »

§ 11. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya : Paçâva I martiya Magus âha Gaumâta nâma hauva udapatatâ hacâ Pisiyâuvâdâyâ Arkadris nâma kauf hacâ avadasa Viyakhnahya mâhyâ XXIV raucabis thakatâ âha yadiy udapatatâ. Hauvâ kârahyâ avathâ aduruźiya : « Adam Bardiya âmiy hya Kuraus puthra*

Kaṁbuźiyahyâ brâtâ. Paçâva kâra haruva hamithriya abava. Haca Kaṁbuźiya abiy avam asiyava utâ Pârça uta Mâda utâ aniyâ dahyâva khsathram hauva agarbâyatâ. Garmapadahya mâhyâ IX raucabis thakatâ âha avathâ khsathram agarbâyatâ. Paçâva Kaṁbuźiya uvâmarsiyus amariyatâ. »

Le roi Darius déclare : Il y avait alors un homme Mage nommé Gomatès. Celui-ci se leva de Pisiyauvâdâ ; il y a là une montagne nommée Arkadris, ce fut le 24 du mois de Viyakhna qu'il s'insurgea. Il trompa le peuple par ces paroles : « Je suis Smerdis, le fils de Cyrus, frère de Cambyse. » Alors le peuple entier devint rebelle, alla vers lui en abandonnant Cambyse, et la Perse et la Médie et les autres provinces. Celui-là saisit l'empire. Ce fut le 9 du mois de Garmapada qu'il usurpa l'empire. Après cela, Cambyse mourut en se blessant lui-même. »

Le style de ces inscriptions n'est guère soigné, le mot *paçâva*, « après cela », se présentant à chaque période, ne trahit que trop l'enfance de l'art d'écrire. L'hébreu nous exhibe une phrase analogue : אחר הדברים האלה, mais on n'en abuse pas comme dans ces inscriptions.

Magus est le Μάγος des Grecs, le מג de Jérémie. En zend il ne se trouve pas un représentant de ce mot, ce qui est fort surprenant. La langue moderne a conservé pourtant ce nom sous une forme peu reconnaissable dans le mot موبد *mobed*, dans lequel je suppose une altération de l'ancien persan *magupati*, « maître des Mages. Le mot même semble venir de la racine *magh*, *mah*, en sanscrit, « être grand, » en grec, *μεγ*. Le mot persan *magus* serait comparable au mot sanscrit मघवत्, « riche, puissant. »

Gaumâta est le nom de l'homme que Ctésias et Justin nomment *Sphendadates* et qu'Hérodote ne désigne que par le nom de Smerdis le Mage. Le nom *Gaumâta* veut probablement dire « riche en bétail, » et il correspondrait alors au sanscrit गोमत् *gômat*, au zend *gaomat*. Le mot Σφενδαδάτης est plus clair, c'est le persan *Çpiñtadâta* ou *Çfiñtadâta*, « donné par le saint. »

Udapatatâ vient du verbe *pat* et de la préposition *ud*, « se lever, » sanscrit उत्पत्, ayant la même signification. La préposition *ud* se changerait en zend en *uz* ou en *uź;* il est probable qu'elle a subi les mêmes altérations en certains cas, par exemple devant *t;* en d'autres cas, elle se changeait en *us*. L'infinitif de la racine *pat* se disait dans la forme faible *patitanaiy*, dans la forme forte *ftâtanaiy*. De cette dernière forme dérive le persan moderne افتادن. Je m'expliquerai plus bas sur ces doubles racines.

Pisiyâuvâdâyâ est l'ablatif dépendant par la préposition précédente. Le nom même est le nom d'une contrée dont on ne préciserait que très-diffilement la position géographique. Il reparaît plus tard dans le récit de la guerre contre Veisdâtès, d'où il paraît avoir été situé au nord-est du Farsistan. Le mot se décompose sans doute en deux mots : *Pisiyâ* et *uvâdâ*, lequel en grec aurait rendu χαδη. Je suppose qu'il est le dernier élément du nom de Pasargades. Selon Harpocration, d'après Anaximène, le nom signifie : τῶν Περσῶν σΊρατόπεδον. Les écritures différentes de ce nom Πασάργαδαι, Παρσάγαδαι, sans

compter les formes estropiées comme *Falsagadac*, etc. démontrent qu'il n'était guère agréable ni facile aux oreilles grecques. Je crois que la forme persane se disait *Pârçâavâdâ*. Toutefois, je ne veux pas omettre ici qu'Élien (*Hist. Anim.* XVI, 42), cite Ἀργάδη comme nom d'une ville, et que ce nom pourrait admettre l'explication de l'ancienne capitale par *Pârçârgadâ*.

Le premier élément de ce mot se retrouve ailleurs. Le nom Πισσούθνης le contient, si toutefois c'est le nom persan *Pisiyasiyauthna* estropié, lequel se trouve en zend *Pesyasyaothna* (Yesht Farvardin).

Dans le mot de la montagne *Arkadris*, je reconnais le mot sanscrit अद्रि *adri*, « pierre, montagne ; » le premier élément *ark* m'est inconnu. *Arkâdri* serait « montagne du soleil ; » *arkadari* pourrait s'expliquer comme « soutien du soleil. »

Kauf est le moderne كوه, à côté duquel il existe كوب. En rapport avec le mot *kauf* sont les noms *kaufâ*, accusatif *kaufânam*, en grec κωφής, κωφήν, dont l'un est formé du nominatif, l'autre de l'accusatif.

Hacâ avadasa. Je reconnais que le *s* final m'offre quelques difficultés.

Yadiy « lorsque, » zend *yaizi*, *yaêzi*, sanscrit *yadi* यदि.

Viyakhnahya mâhyâ XIV *raucabis thakatâ âha* est une de ces dates qui donnent aux inscriptions de Bisoutoun une physionomie officielle et en même temps authentique. Le chiffre est à prononcer *cathurdaça*. Pour la connaissance de la langue des Perses, il faut

regretter que les nombres des jours aient été donnés en chiffres au lieu de l'avoir été en toutes lettres ; mais en revanche, il nous est accordé de connaître le système arithmétique des anciens Perses, lequel se rapproche quelque peu de celui des Romains et des Grecs, tel qu'il se trouve dans les inscriptions. Il a l'avantage sur ces derniers en ce qu'il est purement décimal. L'unité se marque par un clou vertical, le chiffre *deux* par deux clous perpendiculaires superposés, *trois* par un et deux, *quatre* par deux fois deux et ainsi de suite jusqu'à *neuf*. Les dizaines se marquent par des crochets ; les vingtaines par deux dizaines superposées ; *quatre-vingt-dix-neuf* s'écrirait alors 𒌍𒌍𒌍𒌍𒐎 𒁹𒁹𒁹𒁹 𒁹. Nous ne connaissons pas les signes pour *cent* et *mille ;* c'étaient vraisemblablement des clous horizontaux.

Le sens n'est pas douteux, bien qu'un mot s'y trouve que je ne peux pas expliquer : le mot *thakatâ*. M. Rawlinson le passe sous silence. Il me semble que c'est un nominatif d'un féminin sujet de *âha*, en se rapportant à l'ablatif *raucabis* ou *rauca* « des jours, du jour. » Peut-être c'est une forme de participe de *thak*, sanscrit शक् *çak*, ayant la signification de « pouvoir, » et ensuite de « connaître ; » de sorte que ce mot signifierait « ère. » Il est singulier que *Çaka* soit le nom d'un roi nommé aussi *Çalivâhana*, dont une ère indienne porte le nom.

Quant à *Viyakhnahya mâhyâ*, il est d'abord à remarquer que les génitifs des noms de mois sont presque les seuls qui se terminent en *hya* au lieu de *hyâ*. La

cause est évidente; l'*a*, bref de sa nature, est prolongé au génitif comme dans tous les autres cas, quand il est employé à la fin du mot. Mais *mâhyâ*, « du mois, » forme pour ainsi dire un mot avec le nom précédent; pour cela; l'*a* est écrit comme s'il était au milieu d'un mot. L'inscription C (Lassen) nous donne pour la seule fois *Aurahya Mazdâha*, pour le génitif ordinaire *Auramazdâha*; l'*a* n'est pas prolongé parce qu'on a considéré les deux mots comme n'en faisant qu'un seul.

Le mot *mâhyâ* est une contraction de *mâhahya*, de *mâha* « mois, » sanscrit मास *mâsa*, zend *mâoṅha*, persan moderne *mâh*, grec éolien *μεὶς*. La contraction en question a été déjà traitée. Le mot persan se trouve dans le nom propre *Madates* (Quint. Curt. v, 3); *Mâhadâta* ou *Mâdâta*, Μηνόδοτος. Outre la forme *mâha*, il y avait une autre *mâh*, sanscrit मास्, qui avec le mot *dâta* change son *h* en *z*, et forme *Mâzdâta*, Mazates. (Comparez le zend *mâzdâtôis*.)

Le nom *Viyakhna* se trouve en zend, où on lui donne la signification d'*assemblée*. Il est clair qu'il ne peut pas signifier cela ici.

C'est un participe sûrement; व्यक्त *vyakta*, en sanscrit, veut dire « manifeste, » de *vi-anġ*, mais avec le suffixe *na*, la forme serait *vyagna*, non pas *viyakna*, ce qui ferait supposer un verbe *vi-ak*.

Nous expliquerons le nom du mois *Garmapada*, qui est le plus clair de tous les huit que nous connaissons. Il signifie « époque de la chaleur, » il correspond au sanscrit ग्रीष्म *grishma*, ou juillet-août. Le mot

garma, zend *ghĕrĕma*, sanscrit घर्म, « chaleur, » s'est conservé dans le persan moderne گرم ; nous le reconnaissons dans le grec θερμός (pour χερμός), et l'allemand *warm*.

J'ai essayé de réunir les restes du calendrier persan ; je donne mes essais avec la plus grande réserve possible. Nous n'avons qu'une donnée quelque peu sûre, c'est que le mois de *Bâgayâdis* est huit mois plus tard que le *Garmapada*, puisque Hérodote et les autres anciens estiment la durée du règne du Mage à huit mois. Je crois qu'un arrangement semblable à celui que je vais proposer répondrait de quelque manière aux nécessités historiques. J'y ai tâché de lever quelques difficultés chronologiques. Le chiffre indique l'ordre de nos mois.

1
2
3 Bâgayâdis.
4 Viyakhna.
5 Thuravâhara.
6
7 Garmapada.
8 Thâigarcis.
9
10 Athriyâdis.
11 Askhâna.
12 Anâmaka.

Raucabis est l'ablatif ; la forme *rauca* que nous lisons dans la troisième table le rend incontestable. Il faut croire que l'instrumental avait la même forme que l'ablatif. Le thème est *rauc*, persan moderne روز ;

le mot correspondant au نوروز serait alors *navarauc*, sanscrit रुच् *ruc*, « lumière, jour. » L'ablatif *raucabis* m'aurait porté à supposer un thème *raucan*, si le singulier *rauca* ne s'y opposait pas. Le sanscrit formerait *rugbhis* रुग्भिस्, les lois d'euphonie étant pourtant autres en persan que dans la langue indienne; *raucabis*, même *raucbis* n'offensait pas les oreilles persanes. Le zend dit également *raucèbis*. Du thème *raukhs*, vient *Raukshâ*, *Raukhsanâ*, Ρωξάνης, Ρωξάνη.

Aduruźiya est l'imparfait de la quatrième conjugaison de *duruź*, dont nous avons déja parlé, « il mentit; » le pluriel est *aduruźiyasa*.

Haruva, zend *haurva*, persan moderne هر « tout, » pehlevi [illegible], הרוסף.

Hamithriya veut dire d'abord « allié, » ensuite, en mauvaise part « rebelle; » le sens, bien qu'il ne soit pas retrouvé dans d'autres idiomes, est incontestable.

Kam̃buźiyâ est l'ablatif.

Abiy avam, « vers lui. »

Agarbâyatâ est une forme grammaticale qui rappelle tout à fait le védique *agṛbhâyata*. La prolongation de l'*a* devant l'*y* causal est si vulgaire dans le dialecte védique, qu'elle devient presque la règle.

Le mot *garb*, d'une forme primitive *gharbh*, sanscrit गृभ्, *gṛbh*, plus tard गृह्, *gṛh*, zend *gĕrĕb*, goth *grip*, est le mot persan moderne گرفتن. Dans l'idiome antique, le thème de l'infinitif était *graftana*, locatif *graftanaiy*, participe *grafta*; comparez le zend

uzgĕrĕftô. A côté de cet infinitif, il y avait *garbitanaiy*, participe *garbita*, sanscrit गृहीत, गृभीत.

Paçâva Kam̃buziya uvâmarsiyus amariyatâ, « plus tard Cambyse mourut, s'étant blessé lui-même », ou « par suicide. » Cette explication que j'ai donnée il y a trois ans, en présence de celle de M. Rawlinson : « Cambyse mourut en grande colère; » je la maintiens encore aujourd'hui.

Uvâmarsiyus se décompose en *uvâ-marsiyus*. *Uvâ* d'abord est le sanscrit स्व, la prolongation n'aurait pas dû étonner, puisqu'elle se trouve aussi en zend. *Marsiyus* est une forme analogue à celles qui se trouvent sans nombre dans les Vêdas, telles que *panasyú*, *duvasyú*, *dravinasyú*, *pṛtanasyú*, *makhasyú*, adjectifs indiquant tous un désir et répondant en général aux verbes désidératifs en *sy*. Je crois que la syllabe dérivative dans les cas semblables est *syu*, et non pas *yu* ; avec cette dernière forme, on est très-souvent obligé de présumer l'existence des formes telles que *panas*, *duvas*, qui n'existent pas toujours. Le thème *marsiyu* veut dire : « voulant mourir, voulant tuer; » *uvâmarsiyus*, « tuant soi-même. » Qu'on traduise maintenant par s'étant blessé lui-même, ou par suicide, le sens reste le même; Cambyse est mort par suicide, probablement involontaire.

Cette explication, du reste la seule qui ne répugne pas à la grammaire, confirme le récit du vénérable père de l'histoire à l'égard de la fin tragique de Cambyse, récit empreint du cachet d'une véridique simplicité. L'autre traduction choque le sentiment

philologique : « ne se supportant pas (not enduring himself), » ne serait pas *avâmarsiyus* mais *auvâmarsiyus*. Jamais l'*a* privatif ne peut être employé d'une manière si illogique ; dit-on, en sanscrit *asvatantra* ou *svâtantra*, en grec *ἀσυμπάθεια* ou *συναπάθεια*, en allemand *unselbständig* ou *selbunständig*, en français *indéfini* ou *déinfini* ?

Amariyatâ est l'imparfait de cette racine *mar* qui, comprise depuis le Gange jusqu'au Shannon, est un de ces éternels témoignages de l'antique parenté des peuples indo-germaniques. La forme présente est tout à fait le sanscrit अम्रियत *amriyata*. L'assonance *uvâmarsiyus*, *amariyata*, n'est nullement occasionnée sans dessein ; elle militerait de même en faveur de mon explication, s'il y avait encore besoin d'une preuve.

§ 12. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya : Aita khsathram tya Gaumâta hya Magus adinâ Kam̃buźiyam, aita khsathram hacâ paruviyata amâkham taumâyâ âha. Paçâva Gaumâta hya Magus adinâ Kam̃buźiyam utâ Pârçam utu Mâdam utâ aniyâ dahyâva hauva ayaçta uvâipsiyam akutâ hauva khsâyathiya abava.*

Le roi Darius déclare : Cet empire que Gomatès le Mage ravit à Cambyse, cet empire avait été à notre branche dès longtemps. Après que Gomatès le Mage eut ravi à Cambyse et la Perse, et la Médie, et les autres pays, il fit (dorénavant) à sa volonté ; il était roi.

Ce paragraphe n'offre pas de difficultés sérieuses ; le seul mot un peu difficile est *ayaçta*. Je m'occuperai plus tard des infinitifs persans et je réserve à ce passage les détails ; il suffit de dire ici que c'est pro-

bablement un ablatif d'une forme infinitive en *as* (comme le sanscrit *ǵîvas*, etc.), employé adverbialement. *Ayaçta* ou *ayaçtâ*, que je comparerais au sanscrit *ayastas* ou *ayastât*, s'il existait, signifie d'abord « en sortant de, ensuite désormais. » Je ne crois pas que ce soit une préposition gouvernant l'accusatif, comme le dit M. Rawlinson, car *uvâipsiyam* est employé en adverbe.

Le mot *aita* est tout à fait le sanscrit एतद्, le zend *aêtat*, « ce. » Le mot est resté dans l'adverbe pehlevi [illegible], איטיון, le persan ایدون maintenant.

Quant à ce mot que je viens de citer, il a déjà été expliqué suffisamment par M. Rawlinson; il signifie : « selon son propre bon plaisir. » Hérodote nous dit qu'il avait régné sans crainte (*ἀδεῶς*).

Le mot *adinâ* est un imparfait d'un verbe *di*, « ravir, » fléchi d'après la neuvième conjugaison sanscrite. Je n'ai pas pu trouver son équivalent en persan moderne. Le mot *di*, « prendre, » se construisant avec double accusatif, est probablement parent du mot *dâ*, « tenir. » Le mot *tâyu*, sanscrit, zend et aussi persan qu'on a voulu comparer, appartient à une autre racine.

De *akuñta* pour *akunutâ*, « plus tard. »

§ 13. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya : Naiy âha martiya naiy Pârça naiy Mâda naiy amâkham taumâyâ kasciy hya avam Gaumâtam tyam Magum khsathram ditam cakhriyâ. Kârashim haca darsata? atarça kâram vaçiya avâźaniyâ hya paranam Bardiyam adânâ avahyarâdiy kâram avâźaniyâ mâtyamâm khsanâçâtiy tya adam naiy Bardiya âmiy hya Kuraus puthra kasciy*

naiy adrasnaus. cisciy thastanaiy pariy Gaumâtam tyam Magum yâtâ adam araçam. Paçâva adam Auramazdâm patiyâvahaiy. Auramazdâmaiy upaçtâm abara. Bâgayâdais mâhyâ X raucabis thakatâ âha avathâ adam hadâ kamanaibis martiyaibis avam Gaumâtam tyam Magum avâźanam utâ tyaisaiy fratamâ martiyâ anusiyâ âhatâ Çikthauvatis nâmâ didâ Niçâya nâmâ dakyâus Mâdaiy avadasim avâźanam khsathramsim adinâm. Vasanâ Auramazdâha adam khsâyathiya abavam Auramazdâ khsathram manâ frâbara.

Le roi Darius déclare : Il n'y avait pas un homme ni Perse, ni Mède, ni un homme de notre race quelconque, qui aurait dépouillé de sa couronne ce Gomatès le Mage. Le peuple le craignait à cause de sa cruauté. Il aurait (volontiers) tué beaucoup de monde qui connaissait l'ancien Smerdis, pour cela il aurait tué le peuple. « Afin que l'on ne me reconnaisse que je ne suis pas Smerdis le fils de Cyrus. » Personne n'osait dire quoi que ce fût à l'égard de Gomatès le Mage, jusqu'à ce que je vinsse. Alors je priai Ormazd ; Ormazd m'apporta du secours. C'était le 10 du mois de Bâgayâdis, lorsque je tuai, accompagné d'hommes fidèles, Gomatès le Mage et les hommes qui étaient ses principaux complices. Il y a un fort nommé Sikthauvatis dans le pays de Nisée en Médie, c'est là que je le tuai. Je lui ravis l'empire. Par la volonté d'Ormazd je devins roi, Ormazd me conféra l'empire.

J'écris *naiy* et non pas *niya;* le sanscrit नेद्, le zend *nôid*, ne nous donnent pas de choix ; en outre, il se trouve une forme zende *naêd.* Je n'ai pas besoin de rappeler que cette forme négative est commune à l'hindou comme au breton, au russe comme au français. *Naiy-naiy* est le latin *nec-nec*, le français *ni-ni.*

Kasciy, « quelconque, » sanscrit *kaççit*, zend *kaçcid*, latin *quisquam*, *quisquis.* La syllabe *cid*, *ciy*, en persan, donne à l'interrogatif auquel elle est ajoutée un

sens indéterminé. Le pronom interrogatif, de son côté, se retrouve dans toutes les langues indo-européennes, plus ou moins altéré d'après les règles immuables et particulières à chaque idiome.

Quant au persan, la forme *kaseiy* nous fait voir une loi euphonique de la langue achéménienne. Le *s* en sanscrit, qui est retranché à la fin du mot en persan, ne se change pas devant les palatales en *ç*, comme aussi en zend, mais garde sa forme primitive. Sous ce rapport, le persan représente une époque de formation antérieure à celle qu'exhibe le sanscrit connu. Nous lisons encore *avasciy*, et ces deux formes sont les seules qui nous donnent le nominatif primitif en *as*, altéré ordinairement en zend et sanscrit, et qui n'est conservé comme forme régulière qu'en lithuanien.

Le persan relatif présente la même singularité qu'il a en allemand, où il sert pour exprimer l'article. *Hya*, *hyâ*, *tya*, est *der*, *die*, *das*, *ὁ*, *ἡ*, *τό;* le grec pourtant a introduit de légères différences.

Cakhriyât est un potentiel (optatif) du parfait redoublé, correspondant au parfait de l'optatif des Grecs. Le sanscrit classique a perdu cette multitude de formes; le dialecte des Vêdas pourtant en offre beaucoup d'exemples; la forme grecque *δεδορκοίημεν* se dirait en bon sanscrit दृश्याम *dadṛçyâma*, en persan *dadarçiyâma*, deuxième personne *δεδορκοίης*, sanscrit *dadṛçyâs*, persan *dadarçiyâ*.

L'optatif *cakhriyâ* correspond au sanscrit चक्र्यात् *cakṛyât;* l'aspiration est nécessaire en persan et exigée

par le *r* suivant. Le *r* de la racine *kar* s'est conservé comme à l'infinitif *kartanaiy*, persan moderne كردن, tandis qu'il s'est effacé devant l'*n* de la cinquième conjugaison.

Ditam cakhriyâ est une manière de s'exprimer qui se rapproche déjà de celles des langues modernes où l'analyse a fait céder la synthèse. *Cakhriyâ* est ici une espèce de verbe auxiliaire pour remplacer l'optatif du parfait du verbe *di*, probablement pas usité. La combinaison se traduirait en mauvais latin : « privatum fecerit », pour « privarit ». Je rappelle ici l'usage analogue qu'on fait en sanscrit du verbe *kṛ* dans le même cas, pour former le parfait des verbes causatifs et passifs; par exemple *kâmayâncakâra*. Le bengali et le hindoui forment des partitifs passifs de la même manière. (Voy. *Rudiments de la langue hindouie*, par M. Garcin de Tassy.)

Kârasim hacâ darsata atarsa, « le peuple le craignait à cause de son audace, de sa cruauté ». Le mot *sim* est l'accusatif du pronom de la troisième personne, égal au sanscrit सीम् et rejetant son accent sur la dernière syllabe du mot précédent, *kârasim*, persan moderne كارش; ce qui explique la suppression de la syllabe *îm*.

Les deux mots suivants sont lus par M. Rawlinson *hacha darshama;* il fait suivre un point d'interrogation. Je n'hésite pas un moment à lire *hacâ darsata*, d'abord parce que la préposition citée ne gouverne que l'ablatif, et ensuite parce que le *m*, 𐎶, peut bien être une faute ou de gravure ou

d'écriture pour *t*, 𐎫. *Hacâ darsata* est alors le pendant de *hacâ paruviyata*.

Darsa est le sanscrit धर्ष, *dharsha*, masculin, « audace, arrogance, » le grec *θάρσος*; il vient du verbe *dars*, « oser, » dont nous nous occuperons bientôt.

Atarça, « il craignit, » du verbe *tarç*, sanscrit त्रस्, grec *τρέω* (pour *τρέσω*; *τρέστης*, « trembleur, » a conservé le *σ*; en persan ce serait *thraçtâ*). C'est un des exemples, peu fréquents du reste, que le *s* final d'une racine sanscrite se change en *ç*. Le mot moderne est ترسیدن, d'une forme *tarçitanaiy;* une forme *thraçtanaiy*, peut-être achéménienne, formerait, en persan moderne, سرستن, ce qui n'existe pas.

Quant au passage précédent, Hérodote est en contradiction directe avec le roi Darius, et, en ce cas, on est porté à donner raison au premier. L'historien grec nous dit expressément (III, 67) que le Mage aurait comblé de bénéfices tous ses sujets, de sorte que tous les peuples de l'Asie, excepté les Perses, l'auraient regretté après sa mort : *Ἀπεδέξατο ἐς τοὺς ὑπηκόους πάντας εὐεργεσίας μεγάλας ὥστε ἀποθανόντος αὐτοῦ πόθον ἔχειν πάντας τοὺς ἐν τῇ Ἀσίῃ πάρεξ αὐτῶν Περσέων.* Il les exempta, en outre, pour trois ans, du service militaire, et leur accorda une remise d'impôt. Les théocrates perses savaient bien ce qu'ils faisaient. Mais l'inscription sent un peu le bulletin officiel ici, comme dans quelques autres passages, où le roi parle de ses victoires complètes dans le style d'un général autrichien. Les Perses se vengèrent cruellement des Mages, non pas à cause de leur

cruauté, mais parce qu'ils détestaient cette classe d'hommes dont l'arrogance et l'ambition pesaient sur eux plus que sur les autres nations, qui ne la connaissaient que de loin.

Kâram vaçiya avâżaniyâ, « il aurait tué bien du monde ». Le mot *avâżaniyâ* est de la même forme que *cakhriyâ*. Je le croyais, autrefois, présent de l'optatif, en ne tenant pas compte de l'*a* prolongé, et je l'identifiais avec le sanscrit *avahanyât* अवहन्यात्. Mais c'est, sans aucun doute, le parfait contracté d'après une règle connue de *avahażaniyâ*, identique au sanscrit अवजघन्यात् *avaǵaghanyât*. Du reste, le sens de la phrase réclame le parfait.

Il est vrai que quelques formes, en zend, redoublent *z* par *z*, par exemple *żizâhi*; nous lisons même, dans cette inscription, *zâzâna*. Ces réduplications, pourtant, appartiennent à une époque moins reculée; elles ne se sont faites que sur le sol persan même. La consonne de redoublement pour les racines commençant par *z* persan, ह्, est *h*; et si le cas présent ne le montrait pas, nous aurions une preuve incontestable dans le mot zend *hizva*, persan (*h*)*izuvâ*, *huzuvâ*, persan moderne زبان, correspondant au sanscrit जिह्वा *ǵihvâ*, « langue. » Ce mot sanscrit ne vient pas de लिह् *lih*, « lécher » (le changement de *l* en *ǵ* serait trop peu usité), mais il est formé du redoublement de *hvê*, « crier. » La forme zend *huzvâ*, comme le pehlevi [illegible] *huzva*, en [illegible] *huzvârech*, « langue héroïque, » militent en faveur de cette opinion.

Hya paranam Bardiyam adânâ, « qui connaissait l'ancien Smerdis. » Le mot *parana* est probablement identique au sanscrit पुराण *purâṇa*, formé de *paras* au lieu de *puras*. Mais cela pourrait être encore un adjectif dérivant de *para* et signifiant « autre. » Le sens n'en serait presque pas changé.

Le mot *adânâ* est aussi intéressant qu'il est heureusement clair. La racine *dâ*, de la 4ᵉ conjugaison, est le sanscrit *ǵnâ*, le grec γνω, le latin (*g*)*no*, le celtique *gno*, le germanique *kan*, le lithuanien *žin*. J'ai déjà parlé de la suppression de l'*n*, laquelle se trouve déjà en sanscrit; mais il paraît qu'elle était règle en persan. Quant à la racine primitive, *ǵan*, *dân*, elle ne se montre nulle part dans les langues orientales, il faut la chercher dans les idiomes de l'Europe.

Quant à ces racines dérivées à l'aide d'un *â* final, il paraît que le persan en a eu plus que le sanscrit, bien que cette manière d'altérer les thèmes n'y soit pas encore si fréquente qu'en grec. Nous ne trouvons en sanscrit que *man* et *mnâ*, *bhas* et *psâ*, *pṛ* et *prâ*, *dham* et *dhmâ*, « souffler ; » le grec nous donne en outre TAM et TMH, KAM et KMH, ΔAM et ΔMH, ΠET et ΠTH, TEM et TMH, et tant d'autres. Les racines sanscrites citées ci-dessus se trouvent toutes en persan ou en zend ; quant aux autres, il faut supposer des formes doubles pour *gam*, *ǵam* et *gmâ*, *ǵmâ*, « aller ; » *khsan* (d'où le sanscrit *kshaṇa* क्षण) et *khsnâç*, « remarquer, » *pat* et *ftâ*, « tomber, marcher, voler ; » *dam* et *dmâ*, grec ΔAM et ΔMH, « dompter. » J'ai cru déterrer ce dernier verbe dans le livre d'Esther, où ארדמתא

se trouve parmi les noms des chambellans royaux. Le mot est lu, par les Massorèthes, *admatha*, j'y reconnais le nom persan *admâta*, en grec dorien *ἄδματος*, « indompté. » Si l'on veut lire *adamita*, on aura le même sens sous une autre forme; ce serait le sanscrit अदमित *adamita*, le latin *indomitus*, le gothique *untamida*, l'anglais *untamed*. Le mot धम, ध्मा, « souffler, » se retrouve, en persan moderne, en دم, anciennement *dama*, et دما *dmâ*, « souffle. »

Mâtyamâm khsanâçâtiy, etc. « qu'il ne me remarque pas, etc. » Ce sont les mots prêtés au pseudo-Smerdis. En *mâtyamâm* nous avons deux pronoms enclitiques suivant l'un sur l'autre. *Mâtya* se lit souvent, c'est le grec *μήτι*.

Le mot *khsanâçâtiy* est le mot persan moderne شناسیدن, ce qui fait supposer un infinitif *khsanâçâtanaiy*. Je me suis déjà expliqué sur l'origine de ce verbe par une prolongation par *âç*. Le *ç* se trouve très-souvent dans ces racines; je rappelle *parç* en présence du grec *περ* en *πειράω*, « questionner. » La forme persane شناختن semble fortifier cette hypothèse.

Kasciy naiy adrasnaus cisciy thaçtanaiy pariy Gaumâtam tyam magum, etc. « Personne n'osait dire quoi que ce fût à l'égard de Gomatès le Mage. »

Ce passage si clair a été mal compris jusqu'ici, et cela tenait à une chose, l'ignorance de la forme de l'infinitif en ancien persan. On l'avait supposée identique avec le supin sanscrit et latin en तुम् *tum*, ou avec le participe तम्. Mais d'après les règles de for-

mation de l'idiome moderne, jamais le *m* de l'accusatif, ou d'un autre cas quelconque, ne s'est changé en *n* ن. Le seul cas où l'on pourrait le croire s'explique d'une autre manière.

L'infinitif, en grec, et dans les langues germaniques, dérive de la forme *ana*, le persan en avait une autre, *tana*. Comme suffixe adjectif nous le rencontrons dans les mots formés d'un adverbe temporel, par exemple, sanscrit *hyastana*, latin *hesternus; çvastana*, *crastinus*, etc.

Dans les sources persanes que nous avons, nous ne le lisons qu'au locatif; il est pourtant probable que, dans une époque plus reculée de la langue, on s'est servi d'autres cas; nous voyons un phénomène semblable en sanscrit, où les cas de l'infinitif, autres que l'accusatif, ont été retrouvés dans les Vêdas. Le mot *thaçtanaiy* s'explique alors fort simplement par « dire; » le *h* s'est changé, d'après la règle générale, en *ç*. Toutes les conjectures qu'on a faites sur ce mot sont écartées par cette simple explication.

Nous trouvons entre autres aussi l'infinitif *cartanaiy*, de *car*, « marcher »; *kañtanaiy* de *kan*, « fouiller », et *nipistanaiy*, de *ni-pis*, « écrire »; ces deux derniers, tirés de l'inscription de Van, ont leurs représentants dans l'idiome moderne en كندن et نبشتن.

Cette syllabe *tana* s'attache généralement, mais pas toujours, immédiatement au radical, dont la dernière consonne fut changée d'après les lois phonétiques. Dans ces cas, on peut former l'infinitif en

ajoutant *tanaiy* au radical du verbe changé par le gonna. Par exemple : *çuc*, سوز, infinitif *çaukhtanaiy*, سوختن, « brûler ». *Band*, بند, infinitif *baçtanaiy*, بستن, « lier ». *Kars*, کش, infinitif *kustanaiy*, کشتن, « tuer ». *Dâr*, دار, *dâstanaiy*, داشتن, « tenir ». *Vart*, *vard*, infinitif *varstanaiy*, گشتن, « devenir ». *Rabh*, رف, infinitif *raftanaiy*, رفتن, « venir ». *Kar*, کر, infinitif *kartanaiy*, کردن. *Siyu*, شو, infinitif *siyautanaiy*, شودن, « aller ». *Dâ*, دا, infinitif *dâtanaiy*, دادن, « donner ». Je n'ai pu donner ici qu'un seul exemple de chaque classe.

En outre, l'infinitif se forme comme en sanscrit en insérant la voyelle *i*; l'idiome moderne forme en ce cas l'infinitif en یدن. Dans la grande majorité des cas, la langue de nos contemporains a deux infinitifs, le fort et le faible, pour employer ici le terme de la grammaire germanique, rigoureusement applicable à ce phénomène arien. Nous voyons شوختن et سوزیدن, *caucitanaiy* et *çaukhtanaiy*, شناختن et سناسیدن, *khsanâkhtanaiy* et *khsanâçitânaiy*, داشتن et داریدن, *dâstanaiy* et *dâritanaiy*, گذاشتن et گذاریدن, *vitâstanaiy* et *vitâritanaiy*, etc. « passer. » En d'autres cas, l'idiome actuel n'a conservé que la forme faible.

Troisièmement, l'infinitif persan s'attache, et cela le plus rarement, non pas au radical, mais au thème du présent et à une autre forme infinitive. Nous choisissons pour exemple du premier le verbe « entendre », شنودن, persan ancien *sunautanaiy*. Le radical est *çru*, estropié au présent en persan, comme

en sanscrit शृणोमि, persan *sunaumiy*. Cette irrégularité a ses antécédents dans les Vêdas; en aucun cas la forme infinitive شنودن n'appartient au persan moderne seul. Le même idiome qui a fidèlement conservé l'infinitif کردن en présence de l'impératif کن, aurait aussi accepté la forme سرودن, si un *çrautanaiy* eût été l'expression vulgaire.

Pour parler enfin du dernier cas, je regarde les verbes en ستن comme provenant de l'adjonction de *tana* à une forme infinitive en *as*. Les Vêdas nous donnent des formes comme जीवसे, श्रवसे au datif. Cet infinitif en *as*, datif *asê*, rappelle la forme latine *ere*. Je considère alors زيستن, « vivre », comme correspondant à une forme antique *živaçtanaiy*, دانستن à *dânaçtanaiy*, جستن, « courir », à *ayaçtanaiy*. Il est à remarquer, que cette syllabe *as* ne s'attache pas toujours au radical, mais souvent au thème du présent. J'ai déjà dit que ce même élément forme l'infinitif, se joint avec d'autres suffixes, par exemple à la terminaison de l'ablatif *ta* et *tâ;* j'en ai fait venir le mot *ayaçta*.

La syllabe *tana*, ainsi que sa forme dérivée *açtana*, se retrouve aussi en pehlevi où elle forme des mots semi-ariens des racines sémitiques. Cette terminaison infinitive s'ajoute généralement aux troisièmes personnes du prétérit ou du futur chaldéens, car c'est ainsi que j'explique et la syllabe finale [illegible] נתן et la prothèse د, qui se trouve dans beaucoup de verbes pehlevis, par exemple [illegible] (lu à tort par

Anquetil et M. Muller *dabouten*) יהבונתן, [illegible] מחיתונתן, « frapper », [illegible] נפלונסתן, (Anquetil, *vaflonnastan*), « tomber », avec le futur. [illegible] ימיתונתן, « mourir », [illegible] יזבחונתן, « sacrifier », [illegible] יכתיבונסתן; « écrire ».

Ces remarques suffiront pour fixer d'une manière incontestable l'explication de cette phrase.

Je crois devoir lire, d'après le principe posé en haut, *adrasnaus* au lieu de *adarsnaus*, ce qui se serait changé en *adasnaus*. Le changement du *t* final en *s* est exigé par les lois phonétiques de l'ancien persan, qui ne souffre pas un *t* à la fin d'un mot.

Pariy, « à l'égard », sanscrit परि, grec *περί*.

Yâtâ, « jusqu'à ».

Araçam est l'imparfait de la racine *raç*, que M. Bopp a identifiée avec le sanscrit ऋच्छ्. Le persan moderne a conservé le mot رسیدن *raçitanaiy*.

Le récit de Darius confirme ce qu'Hérodote a rapporté à l'égard de ce mage, qui se tenait caché et ne sortait jamais de son palais pour ne pas se trahir aux Perses qui avaient connu le vrai Smerdis. Mais ce que Darius ne dit pas, c'est que justement cette précaution exagérée le perdit. La tradition des Grecs, qui nous le donne comme trahi par une de ses femmes, fille d'un Perse qui avait le premier conçu des soupçons contre l'identité du mage, est trop connue pour être répétée ici.

Paçâva Auramazdâm patiyâvahaiy, « après cela j'in-

voquerai Ormazd.» *Auramazdâm* est contracté de *Auramazdâham*. *Patiyâvahaiy* a été expliqué déjà par M. Rawlinson et doit avoir le sens fixé par lui. Le verbe est *pati-â-vas*, «adorer». Je n'hésiterais pas à penser à un verbe désidératif formé de *av*, «protéger», et correspondant au sanscrit अवस्य *avasy*, «demander protection», si la forme grammaticale ne s'y opposait pas. Le verbe *â-vas* signifie dans les Vêdas «repousser»; nous connaissons दोषावस्तर् *dôshâvastar*, au vocatif, «ennemi de la nuit», bien que M. Rosen ait établi lui aussi, appuyé par des commentaires indigènes, une explication toute différente.

Quoi qu'il en soit, *patiyâvah*, d'abord «rester debout, demeurer devant», signifie «adorer»; les verbes hébreux עלה, בוא, surtout עמד ne se trouvent pas tout à fait dans ce sens, mais se rapprochent pourtant. La transition est facile. Je crois que le mot grec Μιθρώστης (Arrien, III, 8), Μητρώστης (Ktés. *Pers.* 52), n'est autre chose que *Mithrâvaçtâ*, accusatif *târam*, «adorateur de Mithra», comme peut-être Τιθραύστης, nom assez connu, se disait en persan *Cithrâvaçtâ*, dont je ne sais pas apprécier encore la signification[1].

Bâgayâdis mâhyâ X, etc. C'était le 10 du mois de *Bâgayâdis*; le chiffre est à lire *daça*. Le nom du mois *Bâgayâdis* signifie probablement «sacrifice aux

[1] Les deux éléments *Cithra* et *Mithra* se trouvaient aussi autrefois devant les mêmes mots, par exemple l'hébreu שתרבוזני *cithrabuzania* et Μιθροβουζάνης (Diodore, XVII, 21), *Mithrabuzaniya*.

divins; » nous avons en outre le mot *Athriyâdiya* égal à *Athriyâdis*, « sacrifice au feu ». Ou le mot *Bâgayâdis* contiendrait-il le mot persan باغ, « jardin »? ce qui ferait allusion à la saison, probablement le mois de mars. Dans ce cas, le nom signifierait « sacrifice de jardin », et il aurait son pendant dans le nom du mois de *Thuravâhara*, dans la dernière partie duquel je crois reconnaître le sanscrit वसर, *vasara*, वसन्त, *vas-anta*, le persan بهار, le grec ἔαρ, éol. FEAP, le latin *ver*, le suédois *vår*, « printemps ».

Hada kamanaibis martiyaibis, « avec des hommes fidèles. » Le mot *kamana* a été bien expliqué par M. Rawlinson, c'est la racine *kam*, « aimer », d'où cet adjectif est dérivé. Ces hommes fidèles sont les sept hommes qui tuèrent le mage. Malheureusement l'intéressant passage qui donnait les noms des conjurés a été complétement tronqué dans l'inscription persane, mais ce que nous savons, c'est que, d'après les restes de ces noms, le récit d'Hérodote est confirmé contre celui de Ctésias. Nous en parlerons à l'explication de ce passage.

Quant à *hadâ*, « avec, » c'est le sanscrit सधा, en sanscrit classique सह, zend *hadha*. La préposition veut l'instrumental.

Avâzanam est la première personne de l'imparfait de *avazan*, dont la troisième est *avâza*.

Tyaisaiy fratamâ martiyâ anusiyâ âka(ñ)tâ, « qui lui erant principaux complices ». *Tyaisaiy*, « qui lui », montre le pluriel du pronom relatif dans sa vraie forme; *saiy* est le datif enclitique du pronom de la troisième personne.

Fratamâ est le pluriel de *fratama*, « le premier », et indique « les principaux, les grands »; cette dernière signification nous est conservée dans le mot hébreu פרתמים. Le mot persan correspond au sanscrit प्रथम, et est le superlatif de la préposition *pra*, persan *fra*, grec προ. Le comparatif est *fratara*, sanscrit प्रतर, πρότερος. Un superlatif indiquant la même chose était *parama*, que je crois reconnaître dans le nom du fils d'Aman פרמשתא, *Paramaistâ*, sanscrit परमेष्ठा, *Paraméshṭhâ*, « étant debout au premier, excellent », comparable au persan *rathaistâ*, zend *rathaesthâs*, sanscrit रथेष्ठा *rathéshṭhâ*.

Anusiya vient de la préposition *anu*, « après, » et du suffixe *siya*, que nous avons lu en *Hakhâmanisiya*. Les mots, ainsi formés, sont assez fréquents en sanscrit védique.

Dans cette affaire, Darius se pose comme la personne principale, bien que ce ne fût pas lui qui eût commencé à tramer le complot contre la vie du mage. Hérodote raconte avec beaucoup de détails dramatiques la scène de l'assassinat. Le roi-mage et son frère Patizeithes (peut-être *patizaitâ*, génitif *patizaithra*), l'âme de l'intrigue, résistèrent avec force et blessèrent même quelques-uns des conjurés.

« Les complices » se rapporte plus ou moins à tous les mages, car les Perses, ayant appris la fraude des prêtres, en firent un horrible carnage. Ils observèrent l'anniversaire de cet événement comme une fête et lui donnèrent le nom de Magophonie (*Maguzanana*).

L'inscription nous indique la localité de ce drame, de laquelle Hérodote ne parle pas. C'était à Nisée en Médie, dans un fort nommé *Sikthauvatis*.

Quant à ce dernier, on voit bien sa décomposition, *çiktha (s) vatis*, mais il m'est impossible de l'expliquer.

Niçâya est le zend *Niçâyo* et le *Nisæa* des anciens.

Quant au mot *nâmâ*, il faut remarquer que ce mot prend la terminaison féminine toutes les fois que le substantif auquel il se rapporte est du genre féminin. Il faudrait peut-être conclure de là que *nâma* fût un adjectif ou un mot adjectivement employé. Du reste, le sanscrit a quelque chose d'analogue en ajoutant *nâman* au masculin, et *nâmnî* au féminin. Il paraît aussi que le mot doit être considéré comme annexé immédiatement au mot précédent. L'explication de la longueur de l'*â* en *nâmâ*, donnée par M. Benfey, est erronée. Le mot auquel se rapporte *nâmâ* n'est pas *Niçâya*, mais *dahyâus*. Le mot se dirait en sanscrit : *niçâyanâma déça*, ou *niçâyanâmnî diç*.

Darius garde absolument le silence sur la manière dont il fut élu roi. Nous ne pouvons alors savoir ce qu'il y a de vrai dans l'affaire du cheval de Darius.

§ 14. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya : khsathram tya hacâ amâkham taumâyâ parâbartam âha ava udam patipadam akunavam. Adamsim gâthavâ avâçtâyam. Yathâ paruvamaciy avathâ adam akunavam ayadanâ tyâ Gaumâta hya Magus viyaka adam niyapârayam kârahyâ abicaris gaithâmça mâniyamca vithabiscâ? Tyâdis Gaumâta hya Magus adinâ. Adam kâram gâthavâ avâçtâyam Pârçamcâ Mâdamcâ utâ aniyâ dahyâva. Yathâ*

paruvamaçiy avathâ adam tya parâbartam patiyâbaram. Vasanâ Auramazdâha imu adam akunavam. Adam hamatakhsiy yâtâ vitham tyâm âmâkham gâthavâ avaçtâyam. Yathâ paruvamaçiy avathâ adam hamatakhsiy vasanâ Auramazdâha yathâ Gaumâta hya Magus vitham tyam amâkham naiy parâbara.

Le roi Darius déclare : L'empire qui avait été arraché à notre race je l'ai restauré. Je l'ai remis à sa place. Comme il avait été avant moi, ainsi je l'ai rétabli. Les autels que Gomatès le Mage avait renversés, je les ai restaurés en sauveur du peuple (j'ai rétabli) le monde et le ciel? (les chants et le saint office?) Et (j'ai restitué) aux palais ce que Gomatès le Mage avait enlevé. J'ai rétabli l'ordre dans le peuple, en Perse et en Médie, et dans les autres provinces. Comme c'était avant moi, ainsi j'ai (restauré) ce qui était renversé. Par la volonté d'Ormazd j'ai fait tout cela. J'ai disposé (tout) jusqu'à ce que j'eusse rétabli l'état. Je l'ai arrangé par la volonté d'Ormazd comme ç'avait été avant moi, lorsque Gaumatès le Mage n'avait pas usurpé (notre palais) notre pays.

Ce passage est un des plus difficiles de l'inscription de Bisoutoun tout entière, surtout le passage d'*ayadanâ* jusqu'à *adinâ*. Il est difficile d'autant plus qu'il est bien conservé, car les passages tronqués excusent la faiblesse du commentateur. Ce dernier n'est pas obligé de savoir ce que l'inscription a pu dire, il n'est tenu à lire que ce qui est écrit. Il y a des explicateurs épigraphiques qui comblent toutes leurs lacunes en forgeant des monuments d'après leur fantaisie; il y en a eu, parmi les commentateurs des restes cunéiformes, quelques-uns qui, de deux caractères seuls épargnés par le temps, reconstruisaient une inscription parlant de Cyrus et de Pasargades. Mais il est beaucoup plus facile de faire des conjec-

tures sur le sens d'une inscription qui n'existe plus, que d'en expliquer une qui est conservée en entier. Je donne mon explication sous toutes réserves.

Le sens de la première phrase est clair. *Parâbarta* « détourné, » vient de *parâ-bar,* en sanscrit védique पराभृ, « porter de côté. »

Patipadam akunavam, « je réintégrai, » *patipada,* sanscrit प्रतिपद्, *pratipada,* « veut restaurer, » et est employé adverbialement.

Quant au mot *akunavam,* c'est un de ces termes qui ont été reçus par l'idiome moderne, tout à fait dans la forme antique. La racine *kar,* sanscrit कृ *kr̥,* zend *kĕrĕ,* forme les temps dits spéciaux d'après la cinquième conjugaison sanscrite, toutefois avec cette différence du sanscrit et du zend, que la consonne *r* est supprimée et la voyelle remplacée par *u.* Le verbe se conjugue alors :

PRÉSENT.	POTENTIEL.	IMPARFAIT.
kunaumiy	*kunuyâm*	*akunavam*
kunausiy	*kunuyâ*	*akunauš*
kunautiy	*kunuyâ*	*akunaus*
ku(nu)mahy	*kunuyâmâ*	*aku(nu)mâ*
ku(nu)tâ	*kunuyâtâ.*	*aku(nu)tâ*
kunuvañtiy	*kunuyâ*	*akunuva.*

La forme moyenne se fléchit :

PRÉSENT.	POTENTIEL.	IMPARFAIT.
kunuvaiy	*kunuvîyâ*	*akunuviy*
kunusaiy	*etc.*	*aku(nu)hâ*
kunutaiy		*aku(nu)tâ*
kunumadaiy		*aku(nu)madiy*
kunuduvaiy?		*akunuduviy?*
kunuvantaiy		*akunuvataiy*

De ces formes spéciales dont nous n'avons pas relevé l'impératif *kunu* (d'où le persan moderne کن) et le subjonctif, se forme un passif au thème *kunavay*.

PRÉSENT.	IMPARFAIT.
kunavayâiy	*akunavayaiy*
kuvanayahaiy	*akunavayathâ*
kunavayataiy, etc.	*akunavayatâ, etc.*

Ces formes citées ont donné naissance au verbe persan کردن, dont le présent est کنم.

Adamsim gâthavâ avâçtâyam, « je l'ai replacé à sa place. » Il est d'abord surprenant que le *sim* se rapporte à un substantif neutre, quoique étant masculin, mais il n'y a pas moyen de l'expliquer autrement.

Quant au mot *avâçtâyam*, M. Bopp a déjà remarqué dans sa grammaire comparée, que l'ancien persan formait ses verbes causatifs sans l'intermédiaire *p* sanscrit. Le mot se dirait en indien *sthâpayâmi*. अवस्था a, du reste, la même signification que le mot achéménien.

Le substantif *avasthâ* veut dire en sanscrit « arrangement, état. » Il se trouvait certainement en persan ancien, comme en zend, sous la forme *avaçtâ;* il indiquait apparemment *réforme*. Que dirait-on de cette supposition d'y trouver le nom *avesta* dans Zendavesta, et de l'expliquer par *réforme?* Il résulterait que Zoroastre n'a pas créé sa religion, qu'il l'a seulement réformée. Ce qui milite pour cette application, c'est اوستا وزند, que les Persans disent apportée par Zoroastre. Je traduis ces deux mots :

« la réforme et la foi. » Comme Zoroastre réforma la religion, Darius rétablit la royauté.

La racine persane, zende *çtâ*, est identique aux radicaux sanscrits स्था, latin *sta*, allemand, teutonique *sta*, grec *στη*, *στα*, lithuanien *sto*, celtique *sta*, et se retrouve ainsi dans tous les dialectes de la grande branche indo-européenne. Le *th* sanscrit n'est que d'une origine postérieure à la séparation de ces races diverses. Mais le sanscrit a un phénomène commun au zend et au persan; c'est celui de changer la consonne *ç* d'après la voyelle qui précède; en persan, le *ç* se conserve après *a*, mais se change en *s* après *i* et *u*. Cette loi euphonique est également applicable au zend, et d'après elle, il faut statuer sur les cas où un mot s'écrit ou avec un *s* ou avec un *ç*. Il va sans dire que cette confusion se présente dans tous les mots, vu l'état dans lequel le zend nous est connu.

La conjugaison de ce verbe intéressant est trop importante, offre en outre trop de rapprochements avec le grec, pour ne pas être reconstruit ici. Le redoublement est identique à la réduplication grecque, c'est *h* formé de *s*, *hi-stâ*, tandis que le sanscrit prend la deuxième lettre *t* en *ti-shṭh*. Il n'y a que le le latin qui a conservé le redoublement primitif en *sisto*.

PRÉSENT		IMPARFAIT	
Actif.	Medium.	Actif.	Medium.
(h)istâmiy	*(h)istâiy*	*aïstâm*	*aïstiy*
(h)istâhy	*(h)istahaiy*	*aïstâ*	*aïstathâ*

PRÉSENT.		IMPARFAIT.	
(h)istâtiy	*(h)istataiy*	*aïstâ*	*aïstatâ*
(h)istamahy	*(h)istamadaiy*	*aïstamâ*	*aïstamadiy*
(h)istatâ	*(h)istaduvaiy?*	*aïstatâ*	*aïstaduvaiy*
(h)ista(ñ)tiy	*(h)istataiy*	*aïstasa*	*aïsta(n)ta*

Qu'on compare avec ces formes la conjugaison grecque en dialecte dorien.

PRÉSENT.	IMPARFAIT.
ἵστᾱμι	ἵσταν
ἵστᾱς	ἵστας
ἵστᾱτι	ἵστα
ἵσταμες	ἵσταμες
ἵστατε	ἵστατε
ἵσταντι	ἵστασαν.

La forme persane *aïstatâ*, que M. Rawlinson n'a pu reconnaître, n'est autre que la troisième personne de l'imparfait médial; grec ἵστατο.

Le verbe s'est conservé dans l'idiome actuel en ستادن, anciennement *çtâtanaiy*. Quant au verbe, هستم, « je suis, » je ne crois pas qu'il vienne de cette source. Il est vrai que la notion *être debout* acquiert souvent, surtout dans des langues de formation secondaire, la force d'un verbe auxiliaire; nous n'avons qu'à citer les langues romanes, le français *être*, *été*, l'italien *stato*. Mais pourtant je suppose que le persan هست n'est qu'une forme dérivée de است, du verbe *ah*, « être. »

La forme *(h)istâmiy* se transcrirait هشتم. La prothèse d'un *h* en persan moderne se trouve quelquefois là où la langue mère ne l'avait probablement pas; je

cite ici le nombre هشت, sanscrit अष्टौ *ashṭau*, en persan probablement *astauv* ou *astâ;* ensuite هرمزد à côté de اورمزد, « Ormazd. » Il est connu en outre que le pehlevi n'a qu'un signe pour le *h* et le *a*.

Quant au mot *gâthavâ*, que je suppose être le locatif de *gâthu*, non pas l'instrumental, je consulte l'idiome persan moderne. *Gâthu* est le mot گاه, « place, » ensuite « trône. » *Gâthavâ* (pour *gathauvâ*) est « à sa place, » et adverbialement employé, « de nouveau. » La suppression de la deuxième voyelle d'une diphthongue devant sa semi-voyelle respective se trouve ailleurs aussi; elle s'explique par le fait que le mot avait perdu sa signification primitive.

Ayadanâ est probablement « temple, autel. » Le mot *viyaka* me semble très-clair, je l'ai déja expliqué en haut. Il vient de la racine *kan*, sanscrit *khan*, « fouiller, creuser ». L'autorité du dialecte moderne est inattaquable dans cette occasion-ci; il substitue également la *tenuis* à l'aspirée sanscrite. Le mot کندن exige un infinitif *kantanaiy;* nous trouvons en outre le mot کنند, « bêche, » ce qui fait supposer un ancien *kan-anta*, en outre کان, « mine, » probablement *kâna*, *kâni*, sanscrit खानि. *Viyaka* veut dire alors « renversait, » et correspond tout à fait avec le zend *vikañti*, que la sagacité de l'interprète français a rendu par « renverse. »

Niyathrârayam est inexplicable; *niyapârayam* est sans doute la vraie lecture; le *p* 𐎱 et le *thr* 𐏂 sont faciles à confondre.

La phrase suivante est difficile. Connaissons-nous l'expression *abicaris?* cela veut-il dire *sauveur* ou *magicien?* Mais *gaithâmca mâniyamca* est encore plus difficile. On a traduit cela par « chants et services religieux; » mais à quel titre? Pour *gaithâm* (que M. Rawlinson devrait alors lire, non pas *gaitham*, mais *githâm*), il y a le sanscrit गीता, mais ce mot n'a laissé aucune trace dans le dialecte moderne. Quant à *mânya*, on n'a pas l'ombre d'une certitude pour l'explication par « services religieux. »

Mais envisageons la chose d'un autre côté. Comment le mot persan گیتی, گیهان, pehlevi גיהאן, le zend *gaêtha*, féminin, a-t-il dû être écrit dans la langue des Achéménides? On ne pourrait admettre une forme autre que *gaithâ*. Or cette forme se trouve dans ce passage.

Le mot *mâniya* ne trouve pas non plus en sanscrit un représentant qui nous pourrait venir en aide. मान्य, *mânya*, veut dire « honorable, respectable, » répondant à une forme persane *mâniya*, peut-être le nom du célèbre Manès, persan moderne مانی. Mais en persan moderne مینو, pehlevi מינונד, (lu par Anquetil *Madounad*), veut dire « ciel. » Le mot مینو se retrouve dans le nom de مینوچهر, zend *Manascithra*, en persan *Manacithra* ou *Maniyacithra*. Il est connu que *maniya*, zend *mainya*, veut dire esprit céleste. » *Mâniya* nominatif, pourrait être une forme dérivée (vriddhique pour la comparer au sanscrit) ayant la même signification, comme le cas en est excessivement fréquent en sanscrit.

Quant à *vithabisca*, M. Rawlinson doute de sa restauration du *c;* il avoue ne pas pouvoir en trouver une autre. S'il était reconnu que la lettre présumée fût fausse, je ne serais nullement embarrassé pour la remplacer; j'y substituerais un *z* et je lirais *vith(a)-baisazâ* « remèdes salutaires pour le pays, salut du pays, peut-être « les dieux. » On connaît la valeur métaphorique du zénd *baêsaza*, en pehlevi [illegible] בִישאזינִיתאר, sanscrit *bhêshaġa*, « médecine ». Ce mot a été persan ancien; c'est d'une forme *baisazaka*, que dérive le mot cruellement estropié پزشکی « médecine. »

Mais comment nouer cette signification avec les autres mots qui précèdent? La difficulté de répondre à cette objection m'a décidé à retourner à la lecture plus simple et plus modeste de mes devanciers.

Tyâdis est composé de *tya* et de l'enclitique *dis* : « ce que Gomatès le Mage ravit ». Mais à qui, car le mot *adinâ* n'est pas employé sans double objet. Serait-ce *vithabais-â?*

En somme, le passage n'est pas du tout clair, et après tant de travail, il nous est permis de dire que nous ne le comprenons guère. Je crois pourtant que l'explication donnée ci-dessous des mots *ayadanâ hyâ Gaumâta hya Magus viyaka adam niyapârayam* est juste. M. Rawlinson avait traduit : « The rites that Gomatès « the Magian had introduced, I prohibited. » Mais ce qui suit est d'autant plus obscur. J'ai suivi dans la traduction la version de mon devancier; je proposerais, mais sous l'extrême réserve, la suivante :

« Et j'ai restauré en sauveur du peuple la terre et le ciel que Gomatès le Mage avait arrachés aux dieux. »

Quant au mot *vith*, que j'identifie avec le sanscrit विश *viç*, attendu que le *ç* et le *th* changent, et il se trouve même *viçam*, je crois que sa première signification est « maison, palais, demeure ; » mais puisque l'état oriental n'est que la personne du roi, le palais se dit du gouvernement, du pays. Ainsi j'explique le nom persan Ἰθαμίθρης (Hér. VIII, 130), par *Vithamithra*, que je traduis « ami du pays. »

Nous connaissons plusieurs cas de ce mot, l'accusatif *vitham*, et ensuite *vithiyâ*, le locatif. Ce dernier se trouve dans une brève inscription sur laquelle nous reviendrons plus tard [1].

De ce mot *vith* dérive un adjectif *vithin*, « national, relatif au pays ; » c'est de là que vient la phrase *hadâ Bagâibis vithibis*, « avec les dieux du pays. »

Peut-être les traductions de l'inscription feront-elles quelque chose pour éclaircir ce mystérieux passage ; peut-être feront-elles découvrir une erreur commise dans l'original persan.

Quant au reste de l'article, il n'est guère obscur. Il y a à expliquer, mais non pas à supposer et à deviner.

[1] L'inscription en question, appliquée sur les fenêtres : *Ardaçtâna athañgina Dârayavahus narthakahyâ vithiyâ karta* a été totalement mal comprise par M. Rawlinson, qui y voit un nom propre *Ardaçtâna*, nom de l'architecte et parent de Darius. Le sens, comme nous le prouverons plus tard, est simplement : « Ces chambranles de pierres ont été exécutés dans le palais du roi Darius. »

Le mot *hamatakhshiy* est la première personne du médium de *ham-taksh*, « arranger. » *Takhs* est le sanscrit तक्ष्, *taksh*, « façonner, former, » zend *takhs*, formé de *tvaksh*, zend *thvakhs*, pour lequel on trouve aussi *thvars*, persan moderne سرشتن, « créer » (*thurastanaiy* en langue ancienne). Le nom d'agent, sanscrit त्वष्टृ *tvashtr*, s'est changé en *thustra*. Le mot *takhs* se trouve encore conservé dans le Vîtaxae des Romains, empereur, peut-être Βίσταξ d'Hesychius, persan *Vitakhsa*. (Voy. plus haut.)

Comme le verbe arien *rukhs* est formé de *ruc*, *ukhs* de *vah*, *vakhs* de *vac*, *jakhs* de *jag* ou de *jac* (conf. Ἰάξαρτης, le nom du fleuve persan *Yakhsârta*, Ἰαξαμάται, « nation scythe, » *Yakhsamata* de *Yakhsamat*), le mot *takhs* dérive d'une racine plus simple *tac*, *tag*. Cette racine, je la reconnais dans le grec ΤΑΓ, τάσσω, « arranger », et TEK, « engendrer. » La simple racine *tac*, « arranger », s'est conservée dans le mot, jusqu'ici inexpliqué, *tacara*, « édifice. »

La dernière phrase, je crois, a été mal comprise par M. Rawlinson ; mais elle est toute simple : *Yathâ paruvamaciy*, « comme c'était avant moi, » c'est-à-dire *yathâ Gaumâta*, etc. : « Lorsque le mage Gaumatès n'avait pas encore usurpé notre état ; » *avatha*, etc. : « ainsi je l'ai rétabli. » *Yathâ* s'emploie très-souvent dans les trois sens, *afin que*, *lorsque* et *comme*. M. Rawlinson a traduit : « Like my ancestor (Cyrus)? thus I « laboured by the grace of Ormuzd (in order) that « Gaumatès the Magian might not (or did not) super-

« sede our family. » Mais Gomatès le Mage ne pouvait plus « supplanter la famille, » car il était mort.

§ 15. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya : Ima tya adam akunavam paçâva khsâyathiya abavam.*

« Le roi Darius déclare : Je fis cela après que je fus devenu roi. »

M. Rawlinson a raison de rapporter cela au précédent.

§ 16. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya : Yathâ adam Gaumâtam tyam Magam avâźanam paçâva I martiya Ashrina nâma Upadarmahyâ puthra hauva udapatatâ Uvaźaiy. Karahyâ avathâ athaha : Adam Uvaźaiy khsâyathiya âmiy paçâva Uvaźiyâ hamithriyâ abava abiy avam Athrinâm asiyava hauva khsâyathiya abava Uvaźaiy. Uta I martiya Bâbiruviya Naditabira nâma Aina..... hya puthra huva udapatata Bâbirauv kâram avatha aduruźiya Adam Nabukudracara amiy hya Nabunitahyâ puthra. Paçâva kâra hya Bâbiruviya haruva abiy avam Naditabiram asiyava. Bâbirus hamithriya abava. Khsathram tya Bâbirus hauva agarbayatâ.*

Le roi Darius déclare : Lorsque j'eus tué le mage Gomatès, un homme nommé Athrina, fils d'Upadarma, se révolta en Susiane. Il parlait ainsi au peuple : Je suis roi en Susiane. Alors les Susiens devinrent rebelles et firent défection vers cet Athrina, lui était roi en Susiane. Et un homme babylonien, nommé Naditabira, fils d'Aina....., se révolta, lui aussi, en Babylone. Ainsi il dit, en mentant, au peuple : Je suis Nabuchodonosor, le fils de Nabonide. Alors le peuple babylonien, tout entier, passa à ce Naditabira. Babylone devint rebelle, il usurpa l'empire en Babylone.

Après avoir exposé son principe de restauration

de l'ancien ordre des choses, le monarque perse entre en matière. Il débute par le récit d'une révolte peu importante en Susiane, laquelle fut bientôt comprimée. Mais, simultanément, les Babyloniens, déjà soumis par Cyrus, s'étaient soulevés de nouveau. Si à un passage de l'inscription on peut reconnaître la main officielle qui l'a conçue, c'est certainement à celui-ci. Certes, ce que le roi Darius avance, est historique, est vrai, mais il ne dit pas tout ce qui s'est passé, et si nous n'étions pas à même de combiner avec l'exposition persane le récit des auteurs grecs, nous ne pourrions guère apprécier toute l'importance de l'insurrection babylonienne.

Le passage, du reste, présente très-peu de difficultés. Le nom du chef des insurgés susiens nous atteste que la langue persane était la langue parlée de ce pays. Il se nomme Athrina, fils d'Upadarma.

Athrina est, sans contredit, un nom formé du mot « feu », *atar*, génitif zend *âtars*, d'où dérive le persan *âtus? atara*, mot moderne اتش. Le suffixe *ina* ou *aina* sert à former d'autres noms propres. Nous nous contentons de citer ici *Mithrina*, Μιθρίνης (Arr. I, 17), *Mithrenes* (Curt. V, 11), *Patina*, Πετίνης (Arr. I, 12), *Varkhsina*, Ὀρξίνης (Arr. III, 9), de *varksha*, « ours [1]. »

[1] *Açpathina*, Ἀσπαθίνης (Her. 3, 70 sqq.) de *açpathiya*, سپاه « soldat. » La vraie forme de ce mot persan, passée même dans la langue militaire des Français, se trouve dans le nom des Aspasii, *açpathiya*, Ἀσπασίατρες (Strabo).

Quant au nom *Athri*, sanscrit अत्रि *atri*, nous le retrouvons dans le grec Ἀτροπάτης, *atarapatis*, et dans le nom de province Atropatène; peut-être en Atossa, *Atuszâ*, « fille du feu (?) ».

Upadarma, *upadrama* est un nom d'une physionomie tout arienne, dont je ne pourrais pourtant donner d'étymologie sûre, peut-être « coureur. »

Le mot *Uvażaiy*, comme *Bâbirauv*, se rapporte au précédent, non pas à ce qui suit, comme l'a construit M. Rawlinson.

Uvaziyâ, *Kissii*, Κισσίοι.

Abiy kamciy siyautana, « passer à quelqu'un, » est un idiotisme achéménien.

Le récit de la révolte de Babylone est intéressant à cause des noms propres babyloniens qui s'y trouvent. Naditabira est un nom qui ne se lit pas dans les livres grecs, aussi c'est le nom d'un homme du peuple, et que le prétendant avait soin d'échanger contre un nom illustre. *Nabunita*, au contraire, et surtout le nom si connu de *Nabukudracara*, Nabouchodonosor, se trouvent dans les anciens, le dernier aussi dans la Bible.

Le mot de *Nabukudracara* se voit écrit de deux manières en hébreu, נבוכדנצר et נבוכדרצר; ce dernier nom, conservé par Jérémie, est confirmé par l'écriture persane. Les inscriptions assyriennes nous feront voir jusqu'à quel point la langue des rois de la race de Nabonassar était sémitique.

On pourrait toujours décomposer ce nom en *nebo*, *cadr*, *zar*; *cadr* a, sans contredit, un air sémi-

tique, à moins que cela ne soit tout à fait le mot *cadr*, « puissance. » Pour la transcription des mots persans en hébreu, nous en recueillons le fait que le *c* persan était remplacé par צ dans l'écriture judaïque.

Le nom *Nabunita* est le nom Ναβόννιδος, et celui de Λαβύνητος d'Hérodote; c'était le dernier roi de la race de Nabuchodonosor, lorsque le redoutable fondateur de l'empire persan lui arracha la couronne. D'après Hérodote, il fut fils d'un père nommé comme lui, et de la reine Nitocris.

Le reste de l'inscription ne présente plus de difficultés; ajoutons seulement que nous trouvons deux noms de peuples, *Uvaźiyâ* et *Bâbiruviyâ*, ce qui nous éclaire suffisamment sur la manière dont la langue des Achéménides forme ces espèces de noms propres. La forme *iya* ressemble tout à fait au grec *ιος*, au latin *ius*.

§ 17. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya: Paçâva adam* [*kâram*] *frâisayam Uvaźam hauva Athrina baçta ânayatâ abiy mâm adamsim avâźanam.*

Le roi Darius déclare : Alors j'envoyai une armée en Susiane, lui, Athrina, fut amené enchaîné devant moi. Je le tuai.

Ce paragraphe raconte brièvement la fin de la première révolte de Susiane; l'insurgé fut battu par les troupes royales, fait prisonnier et exécuté.

Le verbe *frâishayam*, de *frâish*, sanscrit प्रेष्, « envoyer, » doit être construit avec un accusatif, qui manque ici par méprise; ce mot oublié est *kâram*,

que je n'ai pas hésité à remettre; il se trouve partout où le mot « envoyer » est employé de cette manière.

Nous voyons par ces omissions, assez nombreuses, que si c'est le premier devoir des commentateurs de se tenir strictement au texte étalé devant eux, celui-ci n'est pas du tout infaillible. Je suis convaincu que les traductions, et médique et assyrienne, nous aideront beaucoup à reconnaître ces passages faussés par une main trop oublieuse, comme elles nous guideront dans la reconstruction des lignes outragées par le temps et par le mauvais vouloir des hommes. Il est doublement à désirer que nous soyons le plus tôt possible mis en mesure de réparer les passages tronqués, et de combler les lacunes.

Baçta est bien reconstitué par M. Rawlinson, d'après d'autres passages; mais c'est une erreur s'il croit que le mot *baçta* pourrait s'unir à *ânayatâ*, dont, du reste, il a bien fait ressortir l'anomalie. S'il allègue *pâtâhatiy*, auquel je pourrais encore ajouter *atifrastâdiy*, qu'il n'oublie pas que le mot ainsi uni au précédent est le verbe substantif, et que cet usage de joindre les formes du verbe susdit était tellement répandu dans la langue des Achéménides, que le même langage a passé dans l'idiome moderne. Il serait plus difficile de prouver la même jonction aussi pour d'autres verbes. Quant à *ânayatâ*, c'est pour *anîyata*, si toutefois il ne faut pas lire *anaiyatâ*.

§ 18. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya : Paçâva adam Bâbirum asiyavam abiy avam Naditabiram hya Nabukudracara*

agaubatâ. Kâra hya Naditabirahyâ Tigrâm adâraya avadâ aïstatâ utâ abis nâviyâ âha. Paçâva adam kâram m..... kâuvâ ava... kanam. Aniyam dasbârim akunavam, aniyahyâ açm... ânayâm. Auramazdâmaiy upaçtâm abara. Vasanâ Auramazdâha Tigrâm viya... vaya... paçâva avam kâram tyam Naditabirahyâ adam azanam vaçiya. Athriyâdiyahya mâhyâ XXVI (XXVII) raucabis thakatâ âha avathâ hamaranam akumma.

Le roi Darius déclare : Alors je marchai vers Babylone contre ce Naditabira, qui se nommait Nabouchodonosor. L'armée de Naditabira défendait le Tigre; elle se tenait là et était sur des bateaux. Après celà, je..... l'armée sur des..... Je fis une autre manœuvre; je me tournai contre l'ennemi? Ormazd m'accorda son secours; par la volonté d'Ormazd je franchis le Tigre. Ensuite, je tuai beaucoup de monde de Naditabira. Ce fut le 27 (26) du mois d'Athriyâdis, que nous livrâmes cette bataille.

La partie inférieure des inscriptions persanes a été mutilée d'une manière cruelle; il paraît qu'une malveillance superstitieuse n'est pas étrangère à ces actes de vandalisme. Une partie de ce paragraphe a beaucoup souffert; toutes les conjectures du monde ne pourront la restaurer; il n'y a que les traductions qui puissent la compléter.

Darius marche vers Babylone en sortant de Suzes, il arrive au Tigre. Mais Naditabira, loin de rester tranquille, était allé à sa rencontre. Nous savons, par Hérodote, que les Babyloniens avaient travaillé à fortifier leur capitale dès que la mort de Cambyse leur avait été annoncée. Pendant les huit mois du règne sacerdotal, leurs efforts avaient été ignorés à cause de la secousse générale. A l'avénement de Darius, enfin, ils se déclarèrent indépendants et dé-

cidés à secouer le joug perse. Naditabira attendait l'armée royale au Tigre, il avait une flotille. Darius l'attaqua, franchit le fleuve et le repoussa dans une bataille qui, du reste, était loin d'anéantir l'ennemi.

Passons aux détails.

Agaubatâ vient du verbe *gauftanaiy*, persan moderne گفتن, « parler ; » le mot گوا, « témoin », me semble n'être que le participe *gaubâ*, génitif *gaubata*. Le nom Gobares, *Gaubara*, dérive de cette racine, à moins qu'il ne vienne de *gau* et *bar*. *Agaubatâ* est la forme moyenne et signifie « s'appelait ».

Adâraya est employé ici comme le grec εἴργειν « défendre ; » on se rappelle que le nom de Darius a été expliqué, par Hérodote, par ἑρξείης.

Tigrâ est le nom persan ancien pour le Tigre, Τίγρης, Τίγρις, des Grecs. Le nom était féminin, comme le nom du fleuve sacré des Hindous, le Gange, en sanscrit गङ्गा, que les Grecs nommaient Γάγγης. Pour le genre féminin du fleuve, milite aussi la dénomination chaldéenne תגלת, l'arabe et le persan moderne دجلت ; c'est le ת sémitique, indice du genre féminin. Le chaldéen תגלת est retrouvé, selon moi, dans le nom du roi תגלתפלסר, dont le dernier élément se fait reconnaître en Nabopalassar, hébreu נבופלסר, qui cependant ne se lit pas dans la Bible. Si *palasar* pouvait s'expliquer aussi sûrement que *tiglath*, je présumerais qu'il eût eu la signification de « seigneur du Phrat, » ensuite le titre des rois de Babylone, de sorte que תגלתפלסר dirait : « roi du Tigre et de l'Euphrate. »

Le mot persan même, *Tigrâ*, indique, d'après l'assertion des anciens mêmes, « flèches, » (Plin. VI, 31). Cette explication est parfaitement confirmée par les données provenant des langues orientales. La racine *tig* veut dire « aiguiser »; le participe védique est तिगित *tigita*, « aiguiser, » grec θηκτός. Ici se rapporte l'adjectif तिग्म *tigma*, « aiguiser, poignant, » तीक्ष्ण *tîkshna*, तीव्र *tîvra*, le zend *tiźya* en *tiźyarstôis* (Jest. Fav. 25), de la même signification, ensuite « chaud, passionné. » Le mot *tîvra* s'est déformé de *tigra*. Le mot persan a aussi signifié tigre (l'animal), et chose étonnante, le mot qui vint aux Européens par l'intermédiaire des Perses (comme presque tous les noms des produits indiens, et celui de l'Inde même), ne se retrouve plus dans la langue de leurs descendants. En faveur de l'étymologie donnée par le nom sanscrit pour tigre: तीक्ष्णदंष्ट्र *tîkshṇadañshṭra*, en persan *tigradañta*, « ayant des dents tranchantes. »

Ce mot *tigra*, « flèche, » s'est conserved en تيغ, « glaive »; nous trouvons en outre le verbe تيزيدن *tizitanaiy*, à côté duquel il y a eu probablement *taikhtanaiy*, تيخ, « javelot », تيز, « vert, chaloupe (la rapide) », تيزه, « rayon ». Le mot تير, « flèche » provient d'une forme *tira*, sanscrit तीर, n. *tîra*, estropié de *tîvra*, *tivara*. C'est en même temps le nom d'un mois (du neuvième?) du calendrier zend auquel un génie *tîra* préside, comme au treizième jour de chaque mois.

Le nom *Tigra* se trouve dans ces inscriptions

comme ville d'Arménie. Nous trouvons entre autres *Çakâ tigrakhudâ*, dont nous parlerons plus tard; il suffit de dire ici que cela ne signifie pas « buveurs du Tigre ». Entre autres, nous lisons cet élément dans les noms de *Tigranes*, *Tigrâna*, de *Tigranocerta*, *Tigrânakarta*, de Τιγραπάτης (Luc. Tox. 44), *Tigrapatis*, « maître du glaive ». Le mot تیر se voit en Τιριδάτης, Τηριδάτης (Plutarque, Dion Cass.). *Tiradâta*, Τιρίβαζος (Plutarque, *Artax.*), *Tirabâzus*, probablement aussi en Τυριδάτης (Car. V. s.), *Tivuradâta?* Τυριώτης (Cupt. V, 10), *Tivuravata? sagittatus;* Τεριτούχμης (Ctesias), *Tiratakhma*, « germe de Tir ». Je crois aussi que le nom de Tissaphernès se rattache à cette classe de mots, que c'est le persan *Tiźiyafranâ;* qu'on compare le nom zend *Tiźiyârstis*, « à la lance aiguisée. »

A l'égard d'*aïstatâ*, méconnu par M. Rawlinson, la rectification a déjà été donnée; c'est la troisième personne de l'imparfait médial de *çtâ*. M. Benfey a eu tort de vouloir rayer l'un des deux *t*.

Le mot *abis* est tout simplement la préposition *abiy*, munie de l'*s* qu'on trouve très-souvent sans que le sens en soit changé.

Le mot *nâviyâ*, « vaisseaux, » dérive du thème *nâv* qui se retrouve dans presque toutes les langues indo-germaniques. *Nâviyâ* pourrait être le locatif sanscrit नावि *nâvi*, latin *nâvi*, grec ναϜι; mais le sens semble exiger de le faire venir d'un thème *nâviya*, « vaisseau ».

Paçâva jusqu'à *kanam* indique une manœuvre de Darius que l'état tronqué de l'inscription ne nous

permet plus de préciser. Le mot *avarkanam* est inventé par M. Benfey et ne présente aucune chance de probabilité; mieux vaudrait déjà *avâkanam* de *ava-kan*, mais je ne prétends pas donner cette reconstruction pour sûre. Il est inutile de se casser la tête; il faut déplorer notre ignorance, dont nous ne sommes pas la cause, mais nous ne pouvons lire que ce qui est écrit, et nous avons assez à faire pour le comprendre.

Quant à *dasbârim*, on ne sait pas encore ce que ce mot veut dire; du reste, beaucoup dépend de l'explication du mot *aniyam*, qui peut signifier ou « autre », ou « ennemi ». Dans le premier cas, *dasbârim* est un substantif, dans le deuxième, un adjectif. M. Rawlinson se décide pour la deuxième alternative, et identifie *dasbârim* au persan moderne دشوار. Je n'hésiterais pas à adopter cette conjecture ingénieuse, si le mot se lisait *dusbârim*, ou s'il commençait par un 𐎯, *d* devant *u*. Du reste M. Rawlinson s'est fait à lui-même cette objection. Mais la fin du mot *bârim* nous rappelle immédiatement le verbe *bar*, « porter », et la forme *das* ou *dasa* peut correspondre à tant de mots sanscrits qu'il est impossible encore de préciser sa signification. Comment, par exemple, ce que je suis loin de défendre à outrance, si *dasabâri* représentait un sanscrit *dakshabhâri* ou *ģaģabhâri*, « chose portant des guerriers », ayant la signification de « pont ». Ce mot ne serait nullement déplacé ici. Darius a franchi le Tigre, il faut alors qu'il ait eu un pont ou des vaisseaux; ces derniers n'étaient apparemment pas à sa disposition.

Aniyahyâ . . . . *anayâm*, phrase incompréhensible.

Vasanâ Auramazdâha Tigrâm viya . . . *raya*. Il n'y a presque pas de doute que le complément de M. Rawlinson ne soit le juste; il lit *viyatârayam*, « je franchis »; le sens l'exige.

Aźanam, imparfait du verbe simple *źan*, sanscrit *ahanam*.

Athriyâdiyahya mâhyâ. Le *t* de l'inscription est une erreur; 𐎫 *t* a été confondu avec 𐎮 (*d* devant *i*); la vraie lecture se trouve à d'autres endroits de l'inscription. L'élément *yâdiya* est identique à *yâdis*, qui se trouve en *Bâqayâdis;* les terminaisons *is* et *iya* changent assez souvent, par exemple *Uvârazmiya* et *Uvârazmis*. Le mot *yâdiya*, du reste, est le sanscrit याद्य *yâdya*, se transformant en zend en *yâizya;* le nom du mois indique « sacrifice au feu »; peut-être ce mois fut consacré à *Âtar*, le feu sacré personnifié. Dans le calendrier de Zoroastre, le quatrième mois, et le huitième et le neuvième jour de chaque mois sont consacrés à l'Atesh. Je crois que ce mois équivalait à peu près à notre octobre.

Le nombre sera à lire probablement *viçati khs(v)as* ou *viçati s(uv)as* pour XXVI, pourvu que le nombre ne se décline pas, *viçati hafta* pour XXVII, ou *viçati haftabis*.

Hamarana, neutre, « bataille, » est le sanscrit समरण *samarana*.

Âkamâ est contracté de *akanumâ*.

§ 19. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya : Paçâva adam Bâbirum asiyavam. Athiy Bâbirum yathâ* . . . . *âyam Zâzâna nâma*

vardanam anuv Ufrâtauvâ avadâ hauva Naditabira hya Nabukudracara agaubatâ aisha hadâ kârâ patiş mâm hamaranam cartanaiy. Paçâva hamaranam akumamâ. Auramazdâmaiy upaçtâm abara. Vasanâ Auramazdâha kâram tyâm Naditabirahyâ aiiâm ażanam vaçiya aniya âp(â)iyâ-h-â ap(a)isim parâbara. Anâmaka hya mâhyâ II raucabis thakatâ âha avathâ hamaranam akumamâ.

Alors je marchai contre Babylone. Lorsque je vins près de Babylone à une ville nommée Zazâna sur l'Euphrate, ce fut là que Naditabira, qui se nommait Nabouchodonosor, s'approcha avec son armée vers moi pour livrer une bataille. Nous livrâmes la bataille. Ormazd me prêta son secours; par la volonté d'Ormazd je tuai beaucoup de monde de l'armée de Naditabira; l'ennemi. . . . . . dans l'eau (de près) . . . l'entraînèrent dans l'eau (de près). Ce fut le deux du mois d'Anâmaka que nous livrâmes la bataille.

Darius poursuit l'ennemi en Mésopotamie, le repousse vers Babylone; il livre à Zazâne une bataille qui lui ouvre le chemin de Babylone.

Pour *athiy*, dont le *th* n'est pas sûr, on pourrait écrire *abiy*.

Le mot . . . *âyam* est suppléé par M. Rawlinson à *niżâyam*, « je sortis », je voudrais lire plutôt *parâyam*, de *parâi*, dont nous lirons plus tard l'impératif.

Vardanam est probablement ville; on peut aussi croire à l'existence d'un mot *vartanam*, « demeure »; ce dernier se trouve dans le Zapaortenon, *khsapavartanam* de Justin. La racine persane est identique au mot allemand *warten*, « demeurer ».

Anuv, « le long de », gouverne ici le locatif.

Dans le mot *Ufrâtauvâ* nous avons la forme per-

sane de l'Euphrate, *Ufrâtus* au nominatif. Le mot veut dire «très-large»; ce serait le sanscrit सुप्रथु *suprathu*, en grec alors εὐ πλατύς. Les Hébreux en ont fait פרת *ferat*, *fruth* en retranchant la première voyelle. Le même mot *frâta*, «grand, élevé», se trouve en Φραταγούνη (Hérodote, VII, 224), *frâtagaunâ*, «de forme élevée». Phrataphernes, *frâtafranâ*.

Patis, est exactement le même que *patiy*. Il était pourtant aussi employé adverbialement, «avant, près», persan moderne پیش.

Cartanaiy, qu'on a voulu rapporter au sanscrit कृत् *crt*, ce qui ne donne aucun sens, est tout simplement infinitif de *car*, «marcher»; *hamaranam cartanaiy* est «pour marcher au combat».

La phrase *Aniya* jusqu'à *parâbara* n'est pas tout à fait claire à cause de la mutilation; *âpiyâ* veut dire «dans l'eau»; mais on peut lire aussi *âpaiyâ* et alors ce serait : «dans le voisinage». *Âpisim* ou *âpaisim* s'explique de la même manière; la conjecture de M. Rawlinson de prendre *âpi* pour le génitif sanscrit अपस् (non आपस्) n'est justifiée par aucune règle de la grammaire.

La date est intéressante pour nous, parce que des remarques grammaticales assez importantes se rattachent à elle. Nous voyons que le duel n'était plus en usage commun dans la langue des Achéménides : il est connu que les langues, à mesure qu'elles vieillissent, regardent ces formes comme un luxe et les remplacent par le pluriel. Ainsi l'hébreu

même, une des plus anciennes langues dont nous ayons connaissance, a déjà presque entièrement perdu son duel, à l'exception de quelques formes substantives. Le latin, qui nous montre des formes si antiques, l'a entièrement perdu, excepté quelques cas des mots *duo* et *ambo;* le goth ne l'a conservé que dans la conjugaison et les pronoms personnels; l'ancien allemand n'a sauvé que ces dernières formes que les autres dialectes germaniques modernes ont laissées périr. Comme en latin il n'y a que le chiffre deux qui représente, encore aujourd'hui en allemand seul, la forme du duel.

Raucabis est l'ablatif du pluriel; en sanscrit on dirait रुग्भ्याम् *rugbhyâm.* Je crois que la forme du duel est applicable au chiffre II qui précède à cause du phénomène dont nous venons de parler; je propose de le lire *duvâbiyâm, duvâbiya* ou *duvâbis.* Le zend avait encore une forme particulière pour l'instrumental, le datif et l'ablatif du duel, en *bya,* et qui, peut-être, remplaçait aussi en persan la terminaison sanscrite *bhyâm.*

Le nom du mois *Anâmaka* veut dire « sans nom; » il se justifie par ce qu'il n'y avait probablement pas dans ce mois de fêtes consacrées à des dieux qui pussent lui donner un nom. Je présume que ce mois équivaut à peu près à notre décembre.

Naditabira avait soutenu l'attaque des Perses le 27 Athriyâdis, sur les bords du Tigre; il s'était retiré en ordre et pouvait livrer bataille déjà le 2 Anâmaka. Les deux époques ne sont pas éloignées l'une

de l'autre. Il n'est pourtant guère permis de faire suivre immédiatement ces deux mois l'un sur l'autre, attendu que l'intervalle de cinq jours ne suffisait pas pour traverser la Mésopotamie à la tête d'une armée. Naditabira devait encore avoir besoin de quelque temps pour réorganiser son corps en retraite. De l'autre côté, il faut supposer que le monarque perse n'ait pas cessé de le poursuivre. Si nous supposions qu'un mois était entre les deux en question, nous aurions trente-cinq jours, temps suffisant pour les exigences militaires que je viens de signaler. J'ai mis entre eux le mois Açkhâna; les raisons qui m'y ont porté seront exposées plus tard.

La fin de la table est tronquée; le dernier mot néanmoins est conservé, et nous voyons clairement qu'il n'est pas suivi du clou transversal indiquant la séparation des mots. Qu'on me permette d'ajouter, à l'occasion de ce dernier mot conservé dans un obscur recoin, quelques lignes qui paraîtront peut-être subtiles, mais qui, j'espère, serviront à constater l'antiquité d'une relique vénérable sauvée du naufrage qui a englouti la littérature des Perses.

On sait que les écritures, et assyrienne et scythique, n'interposent pas un clou transversal entre les mots différents; c'est là une des grandes difficultés qui mettront toujours quelque obstacle à leur interprétation sûre. D'un autre côté, l'épigraphie perse a, par le moyen de ce simple signe, une supériorité sur presque toutes les autres écritures de l'antiquité qui nous sont parvenues.

On sait également que les autres écritures cunéiformes nous exhibent le clou indicateur dans un cas, devant les noms propres et les mots désignant la dignité royale; l'intention en est évidente : c'était pour mieux fixer l'attention du lecteur sur les mots signalés. Ce signe, destiné à exciter la curiosité, reçut dans l'écriture achéménienne une application plus étendue, il fut préposé à chaque mot, quelles que fussent sa signification et sa valeur, et réellement nous voyons dans l'inscription de Bisoutoun le clou transversal commençant l'inscription et se mettant *devant* chaque mot. Plus tard, on oublia la valeur principale de ce signe, on le plaça après le mot, et insensiblement le symbole de l'indication devint celui de la séparation, succédant au mot et comparable à notre point. Les dernières inscriptions achéméniennes nous montrent déjà ce phénomène qui se rapproche beaucoup plus de notre manière de ponctuer.

Nous avons jusqu'ici surpris ce phénomène dans le milieu de son application, nous l'avons poursuivi jusqu'à son développement final; mais nous ne sommes pas encore remontés jusqu'à sa source. Il est clair que cette ponctuation s'est développée de l'emploi du clou indicateur dans l'assyrien, et il est presque sûr que l'écriture achéménienne, à une époque plus reculée, n'a affecté que les mots propres et les noms royaux de cette marque.

Ceci posé, nous l'appliquerons plus tard sur une des plus précieuses reliques de l'ancienne Asie, sur

l'inscription de Cyrus le Grand à Pasargades. Là, le clou transversal ne se trouve pas au commencement de l'inscription et ne se lit que devant les noms *roi* et *Cyrus*. Nous en conclurons, conformément avec les archéologues qui ont établi l'antiquité par le style antique des sculptures, que ce monument n'appartient pas à Cyrus le jeune, mais au grand fondateur de l'empire persan, et nous avons ainsi la satisfaction de revendiquer, appuyés sur une particularité paléographique, pour ce précieux monument, la vénérable antiquité qu'une critique mal appliquée lui avait voulu enlever.

DEUXIÈME TABLE.

La deuxième table raconte la fin de la guerre de Babylone, la prise de la ville, et rend compte des révoltes vaincues en Susiane, en Médie et en Hyrcanie. Malheureusement, l'inscription a été mutilée, dans le milieu et tout du long, par de l'eau qui ruisselait du haut du rocher. Les passages tronqués sont pourtant faciles à reconstruire; c'est ce qu'a fait M. Rawlinson avec beaucoup de sagacité.

La table commence ainsi :

§ 1. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya : Paçâva Naditabira hadâ kamanaibis açbâraibis abiy Bâbirum asiyava paçâva adam Bâbirum asiyavam.... âha utâ Bâbirum agarbâyam uta avam Naditabairam agarbâyam paçâva avam Naditabairam adam Bâbirum avâźanum.*

Le roi Darius déclare : Ensuite Naditabel[1] marcha avec des cavaliers amis contre Babylone. Je marchai contre Babylone.... et je pris Babylone comme ce Naditabel, et je tuai ce Naditabel à Babylone.

Le passage est facile à compléter et ne présente pas de sérieuses difficultés pour la grammaire. Le mot *açbâra* est peut-être le mot persan آسوار, سوار, bien que je sois loin de vouloir péremptoirement soutenir l'identité de ces deux termes. Il n'y a pas, dans tout ce que nous connaissons de la langue achéménienne, un mot qui présente cette phrase de décadence telle que nous devrons la constater, si nous faisons dériver le mot *açbâra* de *açpa*, « cheval. » Un autre terme de la même signification dont nous avons déjà parlé est *açpâ-thiya*, qui s'est transformé en persan en سپاه ; le mot est conservé dans l'Ἀσπαθίνης d'Hérodote, pers. *Açpâthina*.

La lacune avant *âha* est difficile à combler : est-ce *vasâna Auramazdâha?* ou peut-être *xix mâha*, durée du siége de Babylone ? Les détails intéressants relatés par Hérodote ne sont pas exposés dans ce résumé officiel.

§ 2. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya : yâtâ adam Bâbirum âham ima dahyâva tyâ hacâma hamithriyâ abava : Pârça Uvaźa Mâda Athurâ Armina Parthava Margus Thatagus Çaka.*

Le roi Darius déclare : Pendant que j'étais à Babylone, les provinces suivantes devinrent rebelles contre moi : la Perse, la Susiane, la Médie, l'Assyrie, l'Arménie, la Parthie, la Margiane, la Sattagydie, la Scythie.

[1] C'est ainsi qu'il faut lire.

§ 3. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya : I martiya Martiya nâma Cicikhrâis puthra Kuganakâ nâma vardanam Pârçaiy avadâ adâraya hauva udapatatâ Uvaźaiy kârahyâ avathâ athaha adam Umanis âmiy Uvaźaiy khsâyathiya.*

Le roi Darius déclare ; Il fut un homme nommé Martiya, fils de Sisikres ; il est une ville en Perse nommée Kuganaka, là il se tenait. Il se souleva en Susiane et parla ainsi au peuple : « Je suis Umanis, roi en Susiane. »

Il faut en convenir, l'appellatif « homme, » employé comme nom propre, est un fait assez rare à constater. Quant aux autres noms propres que ce passage exhibe, celui d'Umanis ne souffre pas de difficulté pour l'explication. C'est le sanscrit सुमनास्, *sumanâs*, le zend *humanâo;* les Grecs en formèrent Ὀμάνης, ignorant tout à fait que ce mot ne fût autre chose que leur nom Εὐμένης. La leçon de ce mot semble soulever quelques difficultés, à cause de la traduction scythique, qui paraît plutôt commencer par un *a;* mais je ne crois pas que cette forme du texte médique puisse influer sur la leçon *umanis*, garantie aussi par les inscriptions détachées.

Quant au nom *Cicikhrâis*, c'est le génitif de *Cicikhris*. Le dernier élément est dérivé du verbe *kar* et signifie « facteur ; » le premier, *cici*, nous est encore inconnu, puisque nous ne voulons pas nous résigner à l'expliquer par le persan moderne چیز, « quelque chose. » Je crois pourtant que ce même élément se retrouve dans les noms propres Sisicottus, Sisines et d'autres.

Le nom *Kuganakâ* est de même une formation de physiognomie très-ancienne, et dont nous nous abstenons toutefois de donner la signification.

§ 4. *Thâtiy Dârayavus, khsâyathiya : Adakaiy adam asanaiy âham abiy Uvażam paçâva hacâma tarçitâ Uvażiyâ avam Martiyam agarbâya hyasâm mathista âha utâsim avâżana.*

Le roi Darius déclare : Ensuite je me mis en marche vers la Susiane; puis les Susiens, tremblant devant moi, prirent ce Martiya, qui était leur chef, et le tuèrent.

Les mots *tarçitâ* et *utâsim avâżana* sont, je crois, les vrais compléments.

Le mot *adakaiy* a été restauré ainsi, faute d'un meilleur complément; il cadre parfaitement avec la phrase.

Le mot *asaniy* est obscur; mais il semble résulter du sens de la phrase qu'il est question ici d'un mouvement. La racine *as*, formée de *akhs*, sanscrit अक्ष्, se trouve en persan moderne dans des acceptions toutes différentes; آخش signifie « prix », et آشكنى, autrefois probablement *asakanya* (formé à l'aide du suffixe persan *kaniya*), signifie « coude, main. »

Le mot *mathista* est intéressant sous beaucoup de rapports. Il correspond exactement au sanscrit मंहिष्ठ, *mahishtha*, au zend *mazista*, au grec *μέγιστος*; le changement du *h* sanscrit en *th* persan n'est nullement usité et est d'autant plus surprenant, que le zend montre l'altération usuelle de *h* en *z*. Le *th* persan s'est changé plus tard en ه, *h*, témoin l'idiome moderne qui exhibe مه, مهستان. Le Megis-

tanes de Sénèque se rattache déjà à la forme pehlevie qui, depuis les Arsacides, commençait à évincer le caractère achéménien; c'est ainsi que nous lisons dans Tacite, à côté de Mithridates, Meherdates, forme très-intéressante et qui nous fait inférer qu'aux temps des premiers Césars le langage populaire des Perses se rapprochait déjà plus de l'idiome moderne que de la langue des Achéménides.

§ 5. *Thâtiy Dârayavus khshâyathiya : I martiya Fravartis nâma Mâda hauva udapatatâ Mâdaiy kârahyâ avathâ athaha adam Khsathrita âmiy Uvaksatarahya taumâyâ paçâva kâra Mâda hya vithâpatiy âha hacâma hamithriya abava abiy avam Fravartim asiyava hauva-kshâyathiya abava Mâdaiy.*

Le roi Darius déclare : Un homme nommé Phraortès, un Mède, se révolta en Médie; il parla au peuple ainsi : « Je suis Xathritès, de la race de Cyaxarès. » Puis le peuple mède qui était au pays devint rebelle contre moi, fit défection vers ce Phraortès; il était roi en Médie.

Ce passage attirera notre attention sous plus d'un rapport. Il est question d'une révolte en Médie dont nous n'avions pas connaissance jusqu'ici. Il est connu qu'Hérodote (I, 130) parle d'une révolte des Mèdes, et que ce passage a été toujours allégué en faveur de l'opinion qui prolongeait les jours du père de l'histoire jusqu'à l'an 408 avant Jésus-Christ, année d'une insurrection des Mèdes, dont l'histoire grecque de Xénophon nous a transmis la mémoire. La découverte de l'inscription de Bisoutoun a donné tout

de suite un coup mortel à cette opinion. Un savant allemand, M. Ullrich, professeur au lycée de Hambourg, et dont l'opinion en matière de Thucydide ou d'Hérodote fait autorité, n'a pas tardé à alléguer le passage en question de l'inscription achéménienne contre l'opinion dont nous parlions tout à l'heure, et, il me semble, avec autant de droit que de sagacité.

Les noms très-curieux qu'exhibe ici, pour la première fois, l'inscription de Bisoutoun, nous pourraient peut-être prouver que la désignation de *médique*, pour la deuxième espèce d'inscriptions n'est pas exacte; en effet, nous lisons ici trois noms propres mèdes, et tous les trois portent un cachet arien incontestable. Faudrait-il conclure de cette circonstance que la langue des anciens Mèdes eût été un idiome iranien, sinon la langue achéménienne elle-même? Je crois qu'il faut répondre à cette question par une affirmation péremptoire.

D'abord il est presque sans exemple qu'un peuple de l'antiquité se soit servi d'une langue étrangère pour former ses noms propres. Les peu d'exceptions à cette règle ne dérogent en rien à cette dernière, et, s'il y en a, elles sont toujours motivées. Nous savons pourquoi Moyse a pu porter un nom égyptien, pourquoi le fils de Périandre se nommait Psammétichus, pourquoi tant de Juifs de la dernière époque de leur existence politique s'appelaient Alexandre. Mais nous ne connaissons pas un seul nom propre de Mède qui ne soit arien; outre

les trois susdits, on peut alléguer ceux de Déjocès et d'Egbatane qui sont du perse le plus pur.

Il y aurait encore d'autres raisons militant en faveur de mon assertion, par exemple la place que les Mèdes occupent toujours dans les inscriptions après les Perses, ce qui ne fait guère supposer une race tout étrangère, ensuite l'identification que font entre les deux peuples les monuments sacrés et profanes parvenus jusqu'à nous. Si la Perse et la Médie n'avaient pas été qu'un peuple qui changeât simplement de dynastie, et qui, sous la dernière, reçût seulement une importance bien autrement considérable, comment expliquer les termes de « guerres médiques, » et tant d'autres ?

En outre, Strabon dit expressément que les Perses et les Mèdes eurent la même langue, et vraiment, ce que nous en savons jusqu'aujourd'hui ne fait que confirmer jusque dans ses derniers détails l'expression ὁμόγλωσσοι de l'illustre géographe. Par ces raisons, et parce que les derniers déchiffrements de l'écriture cunéiforme de la deuxième espèce ont clairement démontré que la langue de ces textes est un idiome parfaitement disparate des langues indo-européennes, n'ayant aucun rapport ni avec le sanscrit, ni avec le zend, nous n'hésitons pas un moment à formuler notre thèse ainsi :

La langue des inscriptions de la deuxième espèce n'a pas été l'idiome des Mèdes.

Reste à savoir à quel peuple appartient ce dialecte mystérieux dont M. de Saulcy vient de donner

une analyse si ingénieuse. Je crois qu'il est l'idiome de ces Scythes qui, avant d'être chassés par Cyaxarès, ont régné sur la Médie pendant vingt-huit ans, et qui certainement n'ont pas manqué de laisser quelques traces de leur terrible domination. Je suppose, en outre, que l'usage d'écrire en plusieurs langues est plus ancien qu'on ne l'a cru, et qu'il date, non pas du grand Cyrus, mais réellement de Cyaxarès.

Je remplace pour cela dorénavant le nom de texte ou traduction *médique* par celui de *scythique*.

Le nom de *Fravartis*, dans lequel M. Rawlinson a reconnu avec pleine raison le Phraortès des Grecs, a pour nous une signification beaucoup plus grande à cause du zend. Il est connu que la divinité féminine des Fervers se nomme en zend *Fravasî*. Or, il est connu que l'*s* zend est très-souvent l'altération d'un *rt* persan; nous avons déjà rencontré les exemples de *aso*, en persan *arta;* de *masya*, en persan *martiya*. Puisque le pehlevi [illegible], פרורט, le pazend *farvar*, au pluriel *farvardîn*, le persan فرور, appuient la vraisemblance de l'application de la règle susdite, je n'hésite pas à conclure que nous avons en *Fravartis* la vraie et ancienne forme pour désigner cette divinité. Le nom d'homme et celui de la déesse veulent dire « protecteur, protectrice, » et nous trouvons dans la langue allemande la même composition très-curieuse à rapprocher de la persane : *verwahren* (prononcez *fervâren*), « défendre. » Le pluriel pazend *farvardin* est formé du génitif achéménien *fravartînâm* par le retranchement de

l'*âm*, et ce phénomène, isolé peut-être, vient à l'aide de ce que j'avançais sur le pluriel persan ان, que je soupçonnais d'être estropié de *ânâm*. Plus tard, la forme ان, d'abord propriété de la première déclinaison seulement, a fini par expulser les pluriels pazends *în* et *ûn*.

Le fils de Phraortès, Cyaxarès, sans doute le plus puissant monarque de cette première dynastie, figure dans les inscriptions sous le nom d'*Uvakhsatara.* Une particularité pour laquelle je demande pardon de la relever, mais qui m'est encore inexplicable, est que le génitif, seul cas dans lequel ce nom se trouve, n'a généralement pas à la fin un *â* long.

Quant à la signification de ce nom, il me paraît fort peu probable, que ce soit le zend *Qâkhsathrô*, le sanscrit स्वक्षत्र, *svakshatra.* Rien n'aurait empêché le lapicide de substituer un 𐏂 au 𐎫 𐎼 qui se lit partout et dont l'authenticité est inattaquable. Je crois plutôt que nous ayons un comparatif de *avakhsa*, sur la signification duquel je ne suis pas encore fixé (peut-être « ayant de beaux chars »). L'emploi du comparatif dans les noms propres n'est pas étranger au persan, je compare le nom ششتر, probablement un ancien *susatara*, celui de *vahyas* et tant d'autres. Bien que l'identification de *khsatara* avec *khsathra* ait beaucoup de séduisant, la leçon persane s'y oppose formellement, attendu que le mot *khsathra* se trouve écrit ou avec 𐎰 𐎼, ou avec 𐏂.

Le mot *khsathrita* est le substantif *khsathra* « règne, » avec la syllabe *ita*. Ce n'est que dans ce mot et dans

le nom de *Mithra*, que le signe [cuneiform] a été décomposé en [cuneiform] [cuneiform]. Le nom de *khsathrita*, du reste, doit avoir été illustre dans les annales de la Médie, car, sans cela, il ne serait guère probable que le rebelle s'en fût servi de préférence à celui de Fravartis qui n'était pas non plus inconnu au peuple mède.

M. Rawlinson a restauré après *Mâda hya vithâ patiy âha;* nous expliquerons ces mots plus tard.

§ 6. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya: kâra Pârça utâ Mâda hya upâmâm âha hauva kamanama âha paçâva adam kâram frâisayam. Vidarna nâma Pârça manâ bandaka avamsâm mathistam akunavam avathâsâm athaham paraitâ avam kâram tyam Mâdam źatâ hya mâna naiy ganbataiy paçâva hauva Vidarna hadâ kârâ asiyava yathâ Mâdam parâraça Ma.....nâma vardanam Mâdaiy avathâ hamaranam akunaus hadâ Mâdaibis hya Mâdaisuvâ mathista âha hauva adakaiy naiy ... adâraya ... Auramazdâmaiy upaçtâm abara vasanâ Auramazdâha kâra hya Vidarnahyâ avam kâram tyam hamithriyam aźa vaçiy Anâmakahya mâhyâ VI raucabis thakatâ aha avathâsam hamaranam kartam paçâva hauva kâra hya manâ Kampada nâmâ dahyâus Mâdaiy avadâ kâmamâm hâma amânaya yâtâ adam araçam Mâdam.*

Le roi déclare: L'armée perse et mède, qui était auprès de moi, m'était fidèle; ensuite j'envoyai cette armée. Un Perse nommé Hydarnès, mon serviteur, je le fis son chef; je parlai ainsi aux guerriers: « Allez, battez cette armée mède qui ne m'obéit point. » Puis ce Vidarna marcha pour attaquer la Médie. Il y a en Médie une ville nommée Ma...., là il livra la bataille aux Mèdes. Celui qui était le chef des Mèdes ne tint pas longtemps. Ormazd m'accorda son secours; par la volonté d'Ormazd l'armée d'Hydarnès battit l'armée rebelle. Ce fut le 6 du mois d'Anâmaka lorsqu'ils livrèrent la bataille.

Ensuite mon armée m'attendit dans le pays de Médie nommé Campada jusqu'à ce que j'arrivai en Médie.

Le général Hydarnès, en persan *Vidarna*, qui battit les Mèdes, est probablement le même qui assista au meurtre du mage et que l'inscription IV a dû nommer. Le mot signifie probablement « dompteur. »

La signification de la préposition *upâ* avec l'accusatif est « auprès de ; » nous voyons cette même particule, cent cinquante ans plus tard, prendre tout à fait le sens de la préposition grecque ὑπό dans son usage après le passif.

Quant à *mathistam* que nous avons considéré déjà, il est bon à noter ici que le nom Μασίστης (Hér. VII, 82) le rend aussi fidèlement que possible ; le nom Μασίστιος (Hér. IX, 20) vient d'une forme *mathistiya*. Il est curieux que les Grecs, comme s'ils avaient eu le sentiment de la parenté de la langue des Perses avec la leur, l'aient transformé en Μακίστιος, forme réprouvée par Hérodote.

Le sens des mots *par(a)itâ* — *zatâ* a été établi par l'auteur de cet article, il y a trois ans. Depuis lors, M. Bopp, mon illustre maître, a adopté mon explication dans un mémoire lu à l'Académie de Berlin, mais qui m'est encore inconnu. Seulement je sais par ouï-dire que l'éminent fondateur de la grammaire comparée a pleinement approuvé l'explication « marche », par laquelle je remplaçai celle de M. Rawlinson : « aime-moi, » proscrite par une des

premières lois phonétiques de la langue achéménienne. La question, si l'on doit lire *paraidiy*, sanscrit परेहि, *paréhi* ou *paridiy*, sanscrit परीहि, *parîhi*, n'est pas décidée; je me déclarerais maintenant plutôt pour la première.

Paraitâ, comme *źatâ*, est, du reste, un impératif au pluriel; généralement, c'est le singulier *paraidiy* et *źadiy* qui se lit dans l'inscription de Bisoutoun.

Quant au mot *parâraça*, il se compose de *parâ* et de *raç;* je lui donne pourtant une autre signification que mes devanciers. On est, en effet, étonné de lire dans leurs traductions les tautologies insupportables que voici: marche, ensuite il marcha dans cette province, ou, afin qu'il arrivât...... Mais ces répétitions n'existent que dans les explications données jusqu'ici; le mot *parâ-raç* veut dire *aggredi*, « s'approcher, » mais de plus, « attaquer, vaincre, subjuguer. » Je n'ai pas besoin d'alléguer quelques-uns de ces verbes analoguement composés qui se trouvent par centaines dans le sanscrit, le grec, le latin, l'allemand, et qui présentent également la transition de la signification d'aller à celle d'attaquer.

Gaubataiy est la voix moyenne : « qui ne se nomme pas le mien, qui ne m'obéit pas. »

Le complément *hadâ Mâdaibis* est vraisemblable; seulement *Mâdayibis* n'est pas une forme perse, le datif se prononcerait *Madaibis*.

J'ai complété le *dâ* du texte à *adâraya*.

Le nom de *Kam̃pada* a été rapproché de l'ancien Cambadène.

Le reste du paragraphe ne présente pas de difficultés sérieuses ; ce sont les formules sacramentelles de l'inscription qui s'y retrouvent ; M. Rawlinson n'a eu qu'à copier les passages correspondants pour compléter les lacunes dont le temps destructeur a affligé ce monument.

§ 7. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya : Paçâva Dâdarsis nâma Arminiya manâ bañdaka avam adam fraisayam Arminam avathâsaiy athaham paraidiy kâra hya hamithriya manâ naiy gaubataiy avam źâdiy paçâva Dâdarsis asiyava yathâ Arminam parâraça paçâva hamithriyâ hagmatâ paraitâ pâtis Dâdarsim hamaranam cartanaiy . . . nâma avahanam Armaniyaiy avadâ hamaranam âkunava Auramazdâmaiy upaçtâm abara vasanâ Auramazdâha kâra hya manâ avam kâram tyam hamithriyam aźa vaçiy Thuravâharahya mâhyâ VI raucabis thakatâ âha avathâsâm hamaranam kartam.*

Le roi Darius déclare : Ensuite j'envoyai mon serviteur, Dâdârsis, un Arménien, en Arménie. Je lui parlai ainsi : « Marche et bats ce peuple rebelle qui ne m'obéit pas. » Puis Dâdarsis marcha pour subjuguer l'Arménie. Les rebelles avaient marché contre Dâdarsis. Il y a un bourg, en Arménie, nommé . . . . ., là ils livrèrent la bataille. Ormazd m'accorda son secours ; par la grâce d'Ormazd mon armée tua beaucoup de monde de l'armée ennemie ; ce fut le 6 du mois de Thuravâhara que leur bataille fut livrée.

Je ne veux pas décider ici si le nom du général perse était arménien ou iranien ; en tout cas, il a une physionomie tout arienne, et, au surplus, le nom de Dâdarsis est réellement porté par un autre général qui était Perse d'origine. On peut l'expliquer par

une forme intensive du verbe *dars* que nous connaissons déjà ; et il aurait la signification de « téméraire. » Les formes de l'intensif ont laissé des traces remarquables dans les noms propres, même des langues privées de ce luxe de formes qui rend le langage plus vif et plus animé. Le latin et le grec offrent beaucoup d'exemples ; je me contente de citer Μέρμερος, *Perperna*, *Tertullianus*.

L'adjectif ethnographique *Arminiya* rappelle les formes semblables *Bâbiruviya*, *Uvaźiya*, *Parthaviya*. Plus bas nous lisons, au lieu du nom d'Arménie connu, *Armina*, celui d'*Armaniya*, qui correspond admirablement avec la dénomination classique Ἀρμενία, *Armenia*. Il n'y a pas lieu de croire que le mot *Armaniya* désigne autre chose qu'*Armina*.

Par(a)idiy et *źadiy* sont des impératifs au singulier qui ont bien conservé leurs formes antiques en *diy*, correspondant au sanscrit धि, *dhi*, qui plus tard s'est détérioré en हि, *hi*.

Les mots [cuneiform] présentent des difficultés grammaticales assez embarrassantes. Il nous est impossible de les traiter aussi cavalièrement que le font nos devanciers.

Il nous semblait d'abord que le *ha* correspondait à la préposition sanscrite *sam*, grec σύν, « avec ; » mais quoique cette opinion soit très-plausible en apparence, nous nous sommes décidé à admettre une explication toute différente.

Il est d'abord clair et facile à prouver, par la comparaison de tous les autres passages, que la

phrase demande un verbe défini et non pas deux participes. Ce temps défini ne peut être que le premier mot écrit *hgmtâ* puisque *paraitâ* ne peut être qu'un participe. On n'a pas besoin de posséder beaucoup de sagacité pour trouver que le mot *gam* composé avec *ham* devrait être écrit à l'imparfait *hamagamañtâ*, comme nous lisons *hamatakhsiy* et d'autres mots. Dans de tels cas, la suppression de l'augment est sans précédent et sans exemple.

Deuxièmement, l'anousvâra devrait avoir été prononcé, si nous avions réellement dans la lettre *h* le reste de la préposition *ha*. Or, le nom d'Ecbatana, qui est presque identique au mot dont nous nous occupons maintenant, n'exhibe pas le son nasal, témoin les transcriptions grecques et hébraïques de ce nom, ainsi que la dénomination moderne همدان, « Hamadân. » Le manque de l'anousvâra dans notre mot n'exclut pas, du reste, l'existence en persan ancien de la composition du verbe *gam* avec la préposition *ham;* nous avons encore le mot moderne هنگامه, « assemblée, convention », qui nous conduit au persan ancien *hañgâma*, correspondant au sanscrit सङ्गाम, *sangâma*.

Nous savons qu'à côté de *gam* existait la racine *źam* que nous lisons ailleurs, comme le *gam* du sanscrit se trouve altéré en *pariǵman* et tant d'autres mots. Nous avons en outre reconnu que l'augment réduplicatif des racines commençant par *ǵ*, *z*, etc. est en ancien persan un *h*. Il est connu, en outre, que l'ancien sanscrit conjugue ce verbe *gam* sur la

troisième forme, qui est la redoublée. Tous ces points considérés, nous n'hésitons plus un moment à voir dans le mot *hagmatâ* un prétérit correspondant exactement au sancrit जग्मत *ģagmata*, ou avec l'augment, très-souvent retranché dans les formes redoublées, अजग्मत, *aģagmata*. La suppression de l'augment en ancien persan nous étonnera encore moins dans ce cas spécial, puisque la forme *ahagmatâ* aurait été presque insupportable à l'oreille de Perses.

Il y a, en persan moderne, un verbe d'une formation toute particulière et dont je cherchais jusqu'ici en vain l'étymologie, c'est le verbe آمدن, « venir. » Je crois avoir trouvé l'origine de ce mot tout irrégulier; elle est dans le verbe perse *hagmatanaiy*. A côté de cet infinitif, il y avait celui de *âģmâtanaiy*, dont nous parlerons plus tard. L'infinitif est formé du thème du présent, comme en plusieurs autres cas; l'élision du *g* cadre parfaitement avec la transfiguration du mot *Hagmatâna* en همدان, *Hamadân*.

Mais, objecteront les partisans de la préposition *ham*, cette explication n'est-elle pas en contradiction avec le texte d'Hérodote, qui dit expressément que Déjocès avait bâti Ecbatane pour réunir les différentes peuplades qui habitaient alentour? Je répondrai qu'Ecbatane ne signifie que « l'endroit où il faut aller. » Lorsque Thésée réunit les villes d'Attique en une, nomma-t-il cette cité nouvelle Ἔλευσις ou Συνέλευσις?

Le mot *avahanam* est assez intéressant parce qu'il a passé dans l'idiome contemporain sous une forme

assez peu reconnaissable. Le mot *avahanam* est le sanscrit आवसन, *âvasana*, «demeure;» il dérive du verbe *vah*, en sanscrit *vas*, «demeurer,» lequel, comme on sait, a acquis dans les langues germaniques la qualité d'un verbe auxiliaire. Le mot *wesen* signifie encore aujourd'hui, dans le bas allemand, «rester», et s'emploie comme substantif pour signaler un établissement d'agriculture.

Le mot persan a subi d'abord la contraction de *avahanam* en *avânam;* mais ensuite le *av* ou plutôt le *uv* en *uvahanam*, «bonne demeure,» a été prononcé avec ce son guttural que nous connaissons; c'est ainsi que s'est développé le mot moderne خانه, «maison.»

A côté de ce mot *âvahanam*, autrefois «bourg,» maintenant «maison,» subsistait un autre substantif de la même signification à peu près, et qui, plus heureux, a conservé son acception originaire. Comparable au sanscrit आवसथ, *âvasatha*, existait en persan *âvahati;* ce mot se contractait en *âvâti*, et de cette forme est venu le moderne آباد, «ville, demeure.»

Le nom du mois *Thuravâhara*, me semble correspondre à peu près à notre mois de mai; j'ai déjà dit que je reconnais le sanscrit *vasara*, le zend *vaghara*, le persan moderne بهار, dans la dernière partie du nom. Quant au premier élément, je ne suis pas encore à même de le savoir : c'est peut-être le zend *çûra*, «fort, vaillant.»

§ 8. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya : Patiy duvitiyam hamithriyâ hagmatâ paraitâ patis Dâdarsim hamanaram cartanaiy. Tigra nâmâ didâ Armaniyaiy avadâ hamaranam akunava Auramazdâmaiy upaçtâm abara vasanâ Auramazdâha kâra hya manâ kâram tyam hamithriyam aźa vaçiya Thuravaharahya mâhya XVIII raucabis thakatâ âha avathâsâm hamaranam kurtam.*

Le roi Darius déclare : Pour la deuxième fois, les rebelles, se mettant en marche, attaquèrent Dâdarsès pour lui livrer une bataille. Il y a un fort en Arménie nommé Tigra ; c'est là qu'ils firent le combat. Ormazd me porta du secours ; par la volonté d'Ormazd, mon armée battit fortement l'armée des rebelles : c'est le 18 du mois de Thuravahara qu'ils livrèrent la bataille.

Il paraît alors que la première bataille ne fut pas du tout décisive, puisque, déjà douze jours plus tard, l'armée insurrectionnelle put de nouveau attaquer l'armée du roi de Perse. L'inscription ne manque pas de passages qui laissent entrevoir que les rapports officiels sur d'éclatantes victoires ne doivent pas toujours être pris au pied de la lettre. On voit que déjà sous Darius, à une époque bien éloignée de la nôtre, le caractère officiel n'était pas toujours celui de la vérité.

Quant au nom *Tigra*, place d'Arménie, nous avons en lui encore un nom arménien qui porte un cachet tout à fait persan. La langue iranienne aurait-elle été réellement plus répandue dans ce temps qu'elle ne l'est actuellement? On pourrait toujours alléguer quelques raisons en faveur de cette assertion.

L'idiotisme *patiy duvitiyam* est très-remarquable

à raison de l'emploi singulier de la préposition *patiy*. Le nom de nombre ordinal *duvitiya* est en accord complet avec le sanscrit द्वितीय, *dvitiya*, et l'allemand *zweite*, auquel correspondrait un mot goth *tvidya*, qui ne se lit pas dans Ulphilas. Le grec a adopté une forme comparative *δεύτερος*, à côté d'un *διττός*, *δισσός*; le zend enfin a changé le *duv* antique en *b*; le deuxième s'y dit *bitya*. Quant aux idiomes modernes, le pehlevi [illegible], דטיגר, et le persan دیگر, se rattachent à l'expression achéménienne, en faisant toutefois provenir leurs ordinaux d'une ancienne forme advérbiale *duvitikar*, *duvitikarta*, qui se rapproche à son tour du sanscrit द्विकृत्, *dvikṛt*, « deux fois ».

Le chiffre du jour du mois est à lire *astadaça*.

§ 9. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya : Patiy thritiyam hamithriyâ hagmatâ paraitâ patis Dâdarsim hamaranam cartanaiy .....nâmâ didâ Armaniyaiy avadâ hamaranam akunava Auramazdâmaiy upaçtâm abara vasanâ Auramazdâha kâra hya manâ kâram tyam hamithriyam aźa vaçiy Thâigarcais mâhyâ IX raucabis thakatâ âha avathasâm hamaranam kartam pasâva Dâdarsis citâ mâm amânaya Armaniyaiy yâtâ adam araçam Mâdam.*

Le roi Darius déclare : Pour la troisième fois les rebelles se mirent en marche pour attaquer Dâdarsès, et pour livrer une bataille..... Il y a un fort en Arménie nommé.....; c'est là qu'ils combattirent. Ormazd m'accorda son secours; par la grâce d'Ormazd mon armée tua beaucoup de monde de l'armée rebelle. Ce fut le 9 du mois de Thâigarcis qu'ils livrèrent la bataille. Ensuite Dâdarsès m'attendit en Arménie aussi longtemps, jusqu'à ce que j'arrivasse en Médie.

Une troisième fois ces rebelles rassemblent leurs armées; mais probablement parce que leurs forces avaient été affaiblies par les affaires précédentes, cette attaque n'eut lieu que trois mois après la seconde, dans le mois de Thâigarcis, lequel, je crois, équivaut à notre août.

Le mot *thritiya* correspond exactement au sanscrit तृतीय *tṛtîya*, au zend *thritya*, au latin *tertius*, au goth *thridya*, au grec *τρίτος*. Le pehlevi en a formé son [illegible], סטינר, à cause duquel il faut supposer l'existence d'un *thritikar;* le moderne سیوم est une formation toute récente.

Je m'étonne que M. Rawlinson n'ait pas complété la lacune par *Armaniyaiy;* la lettre initiale *a* et le *arminaiy* dans le paragraphe 11 auraient pu lui suggérer cette restauration.

Quant à *citâ*, les explicateurs des inscriptions l'ont méconnu, et pourtant l'interprétation est, il me semble, très-simple. Ce n'est ni le zend *citha*, «punition,» ni le sanscrit *ci*, «cueillir;» c'est tout bonnement le corrélatif de *yâtâ*, et signifie «autant.» Le mot vient de cette racine pronominale *ci*, qui n'est autre chose que l'élément *ki* détérioré. Chacun se souviendra de quelle importance est cette racine dans l'idiome des Persans de nos jours, où elle a triomphé presque totalement sur le thème pronominal *ki*, dont elle n'était que le développement.

Ce même mot *citâ* se lisait autrefois plus haut au paragraphe 6, où nous l'avons restauré. Je ne

conçois pas comment M. Rawlinson, et après lui M. Benfey, ont pu mettre à sa place *kâma*, ce qui ne donne aucun sens. Je ne sais pas non plus comment on a pu alléguer un passage de l'inscription de Nakchi Rustam, lequel est tronqué, et en outre n'a pas l'ombre de ressemblance avec celui que nous interprétons.

La signification du mot *amânaya* est vérifiée par le persan moderne, où ماندن veut dire « rester, attendre. » L'infinitif était *mâñtanaiy* et *mânitanaiy*; de ce dernier est venu le terme moderne مانيدن.

§ 10. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya : Paçâva Vaumiça nâma Pârça manâ bañdaka avam adam frâisayam Arminam avathâsaiy athaham par(a)idiy kâra hya hamithriya manâ naiy gaubataiy avam źadiy paçâva Vaumiça asiyava yathâ Arminam parâraça paçâva hamithriyâ hagmatâ paraitâ patis Vaumiçam hamaranam cartanaiy . . . i. .'. nâmâ dahyâus Athurâyâ avadâ hamaranam akunava Auramazdâmaiy upaçtâm abara vasana Auramazdâha kâra hya manâ kâram tyam hamithriyam aźa vaçiya Anâmakahya mâhyâ XV? raucabis thakatâ âha avathâsâm hamaranam kartam.*

Le roi Darius déclare : Le nommé Vaumiça (Omisès) est mon serviteur; je l'envoyai en Arménie et lui parlai ainsi : « Marche, anéantis cette armée rebelle qui ne m'obéit point. » Puis Omisès marcha afin qu'il se rendît maître de l'Arménie. Ensuite les rebelles marchèrent contre Omisès, pour livrer une bataille. Il y a en Assyrie une contrée nommée . . . . .; c'est là qu'ils firent le combat. Ormazd m'accorda son secours; par la grâce d'Ormazd, mon armée tua beaucoup de monde de l'armée des rebelles; ce fut le 15 du mois d'Anâmaka qu'ils livrèrent la bataille.

Les Arméniens insurgés n'étaient pas vaincus par l'armée de Dadarsès; ce dernier pouvait bien se maintenir dans sa position sans disposer d'assez de forces pour rétablir l'autorité du roi de Perse dans ces contrées. Darius envoya pour cela du renfort à l'armée d'Arménie sous le commandement d'Omisès; mais la révolte avait déjà gagné du terrain, et avant que le général perse arrivât en Arménie, il trouva les insurgés en Assyrie, prêts à lui barrer le passage. Il fut pourtant assez heureux de les repousser jusqu'en Arménie.

Il faut, du reste, remarquer que cette insurrection de l'Arménie est contemporaine de celle de Médie; la victoire d'Hydarnès fut remportée sept jours avant celle d'Omisès. Si mon calcul (que je donne sous toutes réserves possibles) est juste, Darius força les Babyloniens à se retirer derrière les murs de leur capitale en décembre 520; il commença en janvier 519 le siége, qui dura vingt mois, jusqu'en août 518. En attendant, les Mèdes s'étaient révoltés; la première affaire ne s'engagea qu'en décembre 519; ils ne furent battus que par Darius même, en novembre 518. Les Arméniens, confiants en leurs positions fortifiées par la nature, livrèrent aux généraux perses des batailles en mai, août et décembre 519, et en mai 518.

Le nom du chiffre est à prononcer *pancadaça.*

M. Benfey a déjà remarqué dans son Glossaire que le nom d'*Ὠμίσης* (Plut. *Art.*) correspond à la forme persane *vaumiça.* Je lis, à cause de la trans-

cription grecque, *Vaumiça*, non *Vumiça*. Le premier élément n'est autre chose que le zend *vauhu*, maintenant lu *vôhu*, le sanscrit वसु *vasu;* le *h* est élidé, comme nous le voyons en *aura* pour *ahura*. Le deuxième élément *miça* appartient peut-être à la même racine dont se dérivent *mathista*, *maça*, « grandeur, » etc. La syllabe *vau*, *vahu*, se retrouve, selon moi, dans le nom appellatif de plusieurs rois de Perse, Ὦχος, sur la signification duquel varient les données des anciens. C'est peut-être *vaukhus*, signifiant « le riche, le puissant. » Plus clair est le nom du Perse Ὤμανος ; qui représente exactement le perse *Vaumanus*.

Je crois que ce passage justifie la signification que j'ai attribuée à *yathâ*, ce qui ne signifie pas seulement « jusque, lorsque, » mais aussi « afin; » car c'est pendant sa marche que les Arméniens s'opposèrent au général de Darius; il n'était pas encore arrivé jusqu'en Arménie.

Athurâyâ est locatif du féminin de *Athurâ*, forme assyrienne de ce nom, ainsi que le démontre le chaldéen אתור.

§ 11. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya patiy duvitiyam hamithriyâ hagmatâ paraitâ patis Vaumiçam hamaranam cartanaiy Autiyârâ nâmâ dahyâus Arminaiy avadâ hamaranam akunava Auramazdâmaiy upaçtâm abara vasanâ Auramazdâha kâra hya manâ avam kâram tyam hamithriyam aźa vaçiya Thuravâharahya mâhyâ khsiyâmanam patiy avathâsâm hamaranam kartum paçâva Vaumiça citâ mâm amânaya Arminaiy yâtâ adam araçam Mâdam.*

Le roi Darius déclare : Pour la deuxième fois, les ennemis se mirent en marche contre Omisès pour tenter le combat. Il y a une contrée en Arménie nommée Autiyârâ; c'est là qu'ils combattirent. Ormazd m'accorda son secours, par la grâce d'Ormazd, mon armée tua beaucoup de monde de l'ennemi; ce fut vers la fin du mois de Thuravâhara qu'ils livrèrent la bataille. Ensuite Omisès m'attendit en Arménie jusqu'à ce que j'arrivasse en Médie.

Il n'y a presque pas de difficultés dans ce paragraphe, si ce n'est le mot tronqué que M. Benfey a spirituellement complété par *khsiyamanam*. Il a comparé le sanscrit *kshiyamana* et le grec *φθίνω*. Je me plais d'autant plus à alléguer l'autorité de mon savant compatriote, que généralement je suis en désaccord avec lui. Seulement je ne vois pas de raison pour ne pas lire *khsiyamanam* au lieu du *siyamanam*, proposé par M. Benfey.

Il faut lire *Arminaiy* et non pas, avec M. Rawlinson, *Arminiyaiy*.

§ 12. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya : Paçâva adam nizâyam hacâ Bâbiraus asiyavam Mâdam yathâ Mâdam parâraçam Gudurus nâma vardanam Mâdaiy avadâ hauva Fravartis hya Mâdaiy khsâyathiya agaubatâ aisha hadâ kârâ patis mâm hamaranam cartanaiy paçâva hamaranam akumâ Auramazdâmaiy upaçtâm abara vasanâ Auramazdâha kâram tyam Fravartâis adam azanam vaçiy ..... hya mâhyâ XXVI raucabis thakatâ âha avathâ hamaranam akumâ.*

Le roi Darius déclare : Ensuite je partis de Babylone. Je marchai contre la Médie pour la pacifier. Il y a une ville en Médie nommée Gudurus, c'est là que Phraortès, qui se nommait roi en Médie, me rencontra avec son armée pour me livrer une bataille. Nous fîmes la bataille. Ormazd m'ac-

corda son secours, par la grâce d'Ormazd, je tuai beaucoup de monde de cette armée de Phraortès. Ce fut le 26 du mois de . . . . . que nous livrâmes la bataille.

Enfin Darius a pris Babylone; il accourt de cette ville pour finir la guerre en Médie, pour y rétablir son autorité. Le passage est très-curieux. Le monarque perse ne nous dit pas ce qu'il a fait si longtemps à Babylone, pourquoi sa présence y était indispensable. La bataille de Goudrous fut livrée quatre mois après la première, dont il est question plus haut; on voit que Darius ne pouvait guère se fier à ses capitaines. Mais pourquoi pas un mot de Darius, de ses occupations, ou du siége de Babylone, où un de ses serviteurs venait de se dévouer d'une manière si servilement héroïque?

Le *niźâyam* a été complétement mal compris par M. Benfey, le sanscrit निज, *niģa,* n'y est pour rien. C'est tout simplement le prétérit de *niź-i*, « sortir. »

Il ne sera pas superflu de parler ici d'une règle phonétique de l'ancien perse qui, que je sache, n'a encore été développée nulle part. Il est connu que la sibilante du sanscrit se change quelquefois en *r*, et que, dans d'autres cas, elle s'élide ou forme une diphthongue avec la voyelle précédente. Par exemple, le *as* (*ah*) se change, devant les lettres molles (moyennes et semi-voyelles), en *ô*, le *is* et *us* en *ir* et en *ur;* le *as* (*ah*) se transforme en esprit rude (*visarga*) devant les *tenues*, ou se maintient devant eux; le *is* et *us* devient *ish* et *ush*. Pour remplacer le *as* devant les moyennes et semi-voyelles, le perse et

le zend emploient *az;* pour exprimer *is* et *us* devant les mêmes sons, ils se servent de *iź* et *uź*, plus rarement de *iz* et *uz*, comme on trouve aussi en sanscrit *apratiskuta* à côté de *apratishkuta.* D'après cette règle, le sanscrit निरायम्, *nirâyam*, est changé en *niźâyam*. Le *as*, devant les *tenues*, se transforme en *aç* ou s'élide; le *is* et le *us* restent *is* et *us*. Les changements sont donc, en zend et perse :

as (*ah*) avec *b, d, g,* fait *azb, azd, azg;*
as (*ah*) avec *p, t, k,* fait *açp, açt, açk;*
is, us, avec *b, d, g,* font *iźb, iźd, uźd;*
(rarement *izb, izd, uzd.*)
is, us, avec *p, t, k,* font *isp, ist, isk et usp, ust, usk;*
(rarement *içt* et *uçt.*)

Il faut lire *Bâbiraus* au lieu de *Bâbirus*, qui se trouve dans le texte.

Agaubatâ est une forme moyenne.

M. Rawlinson veut lire *Fravartisahya*, comme on lit, mais à tort, *Caipisahya*. La vraie forme est *Fravartais* ou *Fravartâis;* le dernier mot comble entièrement la lacune. Le génitif en *âis* correspond au même cas, en sanscrit ेस्, *ês.*

La traduction scythique donne la première lettre du nom de la ville médique; ce doit être ou un *k* ou un *g*. Ce qu'il y a de surprenant, c'est le signe ⟨𒁕, *d*, employé sans l'*u* subséquent. Cette lettre est mise à cause de l'influence de l'*u* précédent, ou bien elle indique réellement la syllabe *du*.

Le nom du mois est, dans la traduction scythique, *Açkhâna;* il serait difficile, d'après les données que nous avons aujourd'hui, de restituer l'orthographe achéménienne.

§ 13. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya : paçâva hauva Fravartis hadâ kamanaibis açbâraibis amutha Ragâ nâmâ dahyâus Mâdaiy avadâ asiyava paçâva adam kâram frâisayam avampatiy Fravartis agarbâyatâ utâ anayatâ abiy mâm adamsaiy utâ nâham utâ gausâ utâ izuvâm frâźanam atasaiy . . . . . m avaźam dùvarayâmaiy baçta adâriy haruvasim kâra avainą paçâva adam Hagmatâna avadâsim uzatayâpatiy akunavam utâ martiyâ tyaisaiy fratamâ anusiyâ ahañtâ avaiy Hagmatânaiy añtar didâm frâha. . . . .*

Le roi Darius déclare : Ensuite ce Phraortès alla avec des cavaliers fidèles à Ragâ, contrée en Médie de ce nom. Puis j'envoyai une armée contre lui. Phraortès fut pris et amené vers moi. Je lui coupai le nez, les oreilles, la langue, et conduisis son . . . . . Il fut tenu enchaîné à ma cour; tout le peuple le voyait. Ensuite je le fis crucifier à Ecbatane, lui et les hommes qui avaient été ses complices; je les . . . . . à Ecbatane, dans le fort.

Enfin Darius parvient à prendre vif le grand insurgé Phraortès, et se venge de lui d'une manière digne d'un monarque de Perse.

Par un accident malheureux, nous ne connaissons pas le mot qui suivait *utâsaiy*, parce que, dans le passage suivant, ce même mot est tronqué. Par un même caprice du temps, il ne nous est resté deux fois du nom d'Ecbatane que les premières lettres; la dernière ne nous est pas fournie par les

inscriptions, mais tout porte à croire que la restitution de M. Rawlinson est la seule vraie. Le persan moderne همدان, comme le grec Ἐκϐάτανα et Ἀγϐάτανα, ne nous laisse pas le choix. La forme Ἀγϐάτανα est employée par Hérodote, et elle rend plus fidèlement la dénomination médique. Le changement de *m* en *b* n'a rien qui étonne. L'hébreu a rendu ce nom אחמתא, en changeant le *g* en la dure gutturale sémitique.

La contrée de Ragâ est exactement le grec Ῥάγαι et le zend *Raghâ*. Nous lisons ce même nom au commencement de la troisième table. La ville de Ragâ devenait plus tard la résidence des rois Arsacides; elle prit de leur nom celui d'*Arsacia*, probablement *Arsakiyâ;* elle s'intitulait aussi *Europus*.

L'adverbe *amutha*, «par là,» est intéressant parce qu'il démontre l'existence en ancien persan de la racine pronominale *amu*, si commune en sanscrit; on ne sait pourtant si elle a existé en d'autres formes que celle qui est maintenant devant nous. Elle a toutefois entièrement disparu en persan moderne.

Au lieu de la reconstruction de M. Rawlinson, que je ne sais expliquer, pas plus que le savant Anglais lui-même, je propose *avam patiy*, «contre lui.»

Nâha, «le nez,» est exactement le même mot que le sanscrit नास, le latin *nasus*, l'allemand *Nase*. Le zend donne *nâogha*, l'idiome moderne بينى, terme entièrement différent de celui dont nous ve-



nons de parler. Ce dernier mot vient probablement de la racine *vain*, « voir, » dont nous parlerons tout à l'heure. Le persan بینی semble être dérivé d'un ancien *vainika*.

Le terme ancien pour « oreille, » *gausa*, retrouve pourtant son correspondant en گوش, de la langue contemporaine, et en *gaôsa* du zend. Le mot suivant, dont il ne reste qu'une lettre, indique probablement « langue, » comme M. Benfey a bien supposé; seulement je me permettrai de dire au savant professeur de Göttingue, que le zend *hizvam* s'est transformé en *izavâm* perse, ou peut-être en *uzavâm*. Je crois cette dernière forme la meilleure, d'abord parce qu'elle reproduit plus exactement le redoublement de *zavai*, sanscrit ह्वे *hvê*, « crier », et ensuite parce qu'elle se trouve confirmée par le pehlevi [pehlevi], הוזואן. Ce dernier terme est connu par le mot qui, en pehlevi, est le nom de cette langue, *huzvaresh;* c'est [pehlevi], הוזוארש, et correspondrait à un *uzavârsa* achéménien.

Le mot *frâźanam* est composé de *fra* et de *aźanam*. On remarque l'analogie qui existe entre l'usage de ce mot et celui du latin *præcidere*.

Le mot *avaźam* est le sanscrit *avaham*, le zend *avaźam;* la racine s'est conservée en latin *veh*, en allemand *wag* et *wiegen*. Les langues germaniques montrent en ce cas plus fidèlement la racine originaire, que ne le fait le sanscrit dans son époque la plus reculée. J'ai déjà dit qu'il est impossible de savoir ce qu'a amené Darius; peut-être le fils du captif : *puthram?*

Il est connu, par Xénophon et d'autres anciens, que « la porte » avait déjà, du temps de Cyrus le Jeune, le sens de « cour royale, » comme encore aujourd'hui در همايون signifie « la porte ottomane. » Ce passage vient confirmer l'exactitude des traditions des Hellènes et justifier l'expression *ἐν θύραις τοῦ βασιλέως*. Le sanscrit द्वार्, द्वार *dvâr, dvâra*, se retrouve presque dans toutes les langues de la grande souche indo-européenne. Le grec *θύρα*, en conservant l'aspirée, a pourtant mieux conservé le cachet de langue mère que le sanscrit. Le goth *daur*, l'allemand *thür*, le russe *dverj*, le scythe *durrys*, sont les frères très-reconnaissables du persan *duvara*. L'idiome moderne a formé son در d'une forme contractée *dura*. Le mot *duvarayâ* est le locatif pour *duvaraiyâ*.

Nous avons lu dans la première table *fraharavam;* ici se présente la forme régulière *harava*, le prototype du هر moderne.

Le mot moderne ديدن a, au présent, بينم ; c'est la forme dérivée de l'ancien *vain*, qui se lit assez souvent dans les inscriptions. Le présent بينم se disait *vainâmiy*. Dans l'infinitif ديدن, se retrouve la racine iranienne *dai*, qui se voit aussi dans le mot zend *dôithra*, « œil, » en persan *daithra;* l'infinitif se disait *daitanaiy*.

Le pronom *avaiy* est intéressant pour nous, parce que nous voyons la langue persane déjà en décadence et en désavantage, eu égard au sanscrit; l'accusatif est remplacé par la forme du nominatif.

Quant au mot *uzzatayâmpatiy*, nous l'expliquerons plus tard.

Le dernier terme est tronqué : le *frahâ*. . . a été complété par M. Benfey, *frâhârayam*, « je fis aller, j'emprisonnai, » peut-être?

§ 14. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya. I martiya Cithratakhma nâma Açagartiya hauvamaiy hamithriya abava kârahyâ avathâ athaha adam khsâyathiya âmiy Açagartaiy Uvakhsatarahyâ taumâyâ paçâva adam kâram Pârçam utâ Mâdam frâisayam Khmaçpâda nâma Mâda manâ bañdaka avamsâm mathistam akunavam avathâsâm athaham paraitâ kâram tyam hamithriyam hya manâ naiy gaubataiy avam źatâ paçâva Khmaçpâda hadâ kârâ asiyava hamaranam akunaus hadâ Cithratakhmâ Auramazdâ maiy upaçtâm abara vasanâ Auramazdâha kâra hya manâ kâram tyam hamithriyam aźa utâ Cithratakhmam ugarbâya utâ anaya abiy mâm paçâvasaiy adam utâ nâham utâ gausâ frâźauam utâsaiy ..... avaźam duvarayâmaiy baçta adâriy haruvasim kâra avaina paçâvasim Arbairâyâ uzzat ayâpatiy akunavam.*

Le roi Darius déclare : Un homme nommé Cithratakhma, un Sagartien, était rebelle contre moi. Il parla ainsi au peuple : « Je suis roi en Sagartie, étant de la race de Cyaxarès. » Ensuite je déléguai une armée perse et médique. Un Mède nommé Khmaçpâda, mon serviteur, je le fis chef de cette armée. Je leur parlai ainsi : « Marchez et battez cette armée rebelle qui ne m'obéit point. » Khmaçpâda alla avec son armée; il livra une bataille avec Cithratakhma. Ormazd m'accorda son secours; par la grâce d'Ormazd mon armée anéantit l'armée insurrectionnelle et prit Cithratakhma, et il fut amené devant moi. Ensuite je lui coupai le nez et les oreilles et conduisis son ..... Il fut tenu enchaîné à ma cour, tout le peuple le voyait. Plus tard je le fis crucifier à Arbèles.

La révolte en Sagartie, où les souvenirs de la dynastie médique furent encore vivants, fut comprimée par une armée perse, et le vainqueur cruel se vengea de la même manière atroce dont il avait procédé envers le malheureux insurgé Phraortès.

Encore deux autres noms propres mèdes qui accusent leur origine iranienne. Je lis *Khmaçpâda*, au lieu de *Khamaçpâda*, pour motiver l'aspiration gutturale. Le mot *cithratakhma* est facile à expliquer; il signifie probablement « fort de corps ». Le mot perse *cithra* est le zend *cithra* et se retrouve dans l'expression moderne چهر, « forme, figure ». Le terme چهره est probablement dérivé d'un ancien *cithraka*. Le mot sanscrit चित्र, *citra*, veut dire tout autre chose, et nous montre de nouveau qu'il ne faut jamais accepter une signification du sanscrit sans voir si elle est vérifiée par l'idiome moderne. Le mot *cithra*, du reste, signifiait en zend aussi « semence, germe. » Je crois que le nom de Μεγασίδρης (Hér. VII, 72) n'est autre chose que l'achéménien *bagacithra*, « semence ou figure de Dieu. »

L'acception du mot *takhma*, « fort », est de même confirmée par le zend; le persan moderne a affaibli la gutturale forte en une aspiration moins rude, en تهم, ce qui se trouve surtout dans l'appellatif du héros Rostem en Firdousi, تهمتن, anciennement, *takhmatanu*. Nous trouvons ensuite le nom de femme تهمینه, qui correspond à un ancien *takhmimâ*.

Le nom persan Τριτανταίχμης (Hér. VII, 121)

correspondrait peut-être à ce nom persan, qui, alors, devrait être lu *Cithrañtakhma.*

Le passif *adâriy* se rattache exactement au sanscrit अधारि, *adhâri.*

Nous trouvons, à la fin, le nom perse d'Arbèles, *Arbairâ.* C'est l'hébreu Arbel dans le prophète Osée, « ville de Bel. »

§ 15. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya ima tya manâ kartam Mâdaiy.*

Le roi Darius déclare : Voilà ce qui a été fait par moi en Médie.

Le mot *Mâdaiy* est restitué; si sa restauration est exacte, comme tout porte à le croire, nous pourrions être autorisé à regarder la Sagartie comme une partie de la Médie.

§ 16. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya Parthava utâ Varkâna .... Vistâçpa hya manâ pitâ hauva ..... Viçpavushtisâ nâma.*

Le passage tronqué est conservé dans la version scythique que communique M. Rawlinson. D'après elle nous sommes tenté de restaurer le texte perse dans ces termes :

Thâtiy Dârayavus khsâyathiya Parthava utâ Varkâniya hamithriyâ abava hacâma abiy Fravartim asiyava. Vistâçpa hya manâ pitâ hauva hamithriyâ hagmatâ paraitâ patis avam hamaranam cartanaiy paçâva Vistâçpa hadâ asiyava ayaçtâ avam kâram hya hamanama âha Viçpavustisa nâma vardanam Partha-

vaiy avadâ hamaranam akunaus hadâ hamithriyaibis Auramazdâmaiy upaçtâm abara vasanâ Auramazdâha kâra hya Vistâçpahyâ kâram tyam hamithriyam aźa vaçiya Viyakhnahya mâhyâ XXII raucabis thakatâ âha avathâsâm hamaranam kartam.

Le roi Dârius déclare : La Parthie et l'Hyrcanie étaient rebelles contre moi; elles se déclarèrent pour Phraortès. Hystaspe est mon père, les rebelles se mirent en marche pour l'attaquer. Ensuite Hystaspe marcha, avec l'armée qui m'était fidèle contre eux, tout de suite, pour livrer une bataille. Il y a, en Parthie, une ville nommée Vispavustisa; c'est là qu'il livra la bataille avec les insurgés. Ormazd me porta secours; par la volonté d'Ormazd l'armée d'Hystaspe tua beaucoup de monde de l'armée insurrectionnelle. C'est le 22 du mois de Viyakhna qu'ils livrèrent la bataille.

La première défaite des Parthes révoltés tombe à peu près en avril 515; mais Hystaspe n'en devint pas maître. Le passage nous donne le nom de l'Hyrcanie, connu déjà du zend, *Varkâna* et *Varkâniya* (de *varka*, « loup, » persan گرك). Le nom est conservé dans la géographie de nos jours sous le Gourdjan, Gourdjistân, dans lequel quelques savants ont voulu voir le persan *karkâ*, mais dont l'explication ne peut être douteuse, puisque cette contrée est la même que les anciens désignaient sous le nom d'Hyrcanie. J'ai choisi la dernière forme à cause de la correspondance scythique *Vehk'aniya* selon M. Rawlinson. Le commencement du nom *Viçpavustisa* a été tout de même restauré sur la foi de la même autorité.

Le chiffre est à lire *vicati dvaibis*.

TROISIÈME TABLE.

Cette table, la mieux conservée de toutes, continue le récit de la pacification de la Parthie. Elle parle ensuite d'une insurrection en Margiane et raconte la deuxième révolte de la Perse, soulevée par un nouveau pseudo-Smerdis, dont nous n'avions pas connaissance jusqu'ici. Une deuxième révolution à Babylone est également apaisée.

§ 1. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya. Paçâva adam kâram Pârçam frâisayam abiy Vistâçpam hacâ Râgâyâ yathâ hauva kâra parâraça abiy Vistâçpam. Paçâva Vistâçpa ayaçtâ avam kâram asiyava Patigapanâ nâma vardanam Parthavaiy avadâ hamaranam akunaus hadâ hamithriyaibis Auramazdâmaiy apaçtâm abara vasanâ Auramazdâha Vistâçpa avam kâram tyam hamithriyam aźa vaçiya Garmapadahya mâhyâ I rauca thakatâ âha avathâsâm hamaranam kartam.*

Le roi Darius déclare: Ensuite je déléguai de Ragæ l'armée perse à Hystaspe afin que cette armée se réunît à Hystaspe. Hystaspe aussi marcha vers cette armée. Il y a une ville, en Parthie, nommée Patigapanâ; c'est là qu'il livra la bataille aux insurgés. Ormazd m'accorda son secours; par la volonté d'Ormazd, Hystaspe anéantit entièrement l'armée des rebelles; c'est le 1er du mois de Garmapada qu'ils livrèrent la bataille.

Le nom de la ville parthe *Patigapanâ* porte aussi une physionomie tout arienne; seulement le dernier élement n'est pas clair.

Nous avons déjà dit notre manière de penser sur

le mot *ayaçtâ*, que nous considérons comme un adverbe et non pas comme une préposition.

Le mot *parâraça* suivi d'*abiy* n'a pas sa signification ordinaire; il a repris l'acception primitive « aller vers. »

Le père du monarque vivait encore; en effet, Hérodote (I, 209) nous dit que Darius était encore assez jeune lors de son avénement.

Le chiffre 1 est intéressant pour nous, parce qu'il démontre que le *raucabis*, qui se trouve ailleurs, est l'ablatif comme *rauca*, qui, en effet, ne pourrait être un autre cas.

Le chiffre est à lire *aivâ*. L'époque est, selon moi, juillet 517.

§ 2. *Thâtiy Dârayavus ksâyathiya paçâva dahyâus manâ abavà ima tya manâ kartâm Parthavaiy.*

Le roi Darius déclare : Désormais le pays était à moi. Voilà ce que j'ai fait en Parthie.

§ 3. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya. Margus nâmâ dahyâus hauvamaiy hasaitiya abava 1 martiya Frâda nâma Mârgava avam mathistam akunavatâ paçâva adam fraisayam Dâdarsis nâma Pârça manâ bañdaka Bâkhtraiyâ khsathrapâvâ abiy avam avathasay athaham paraidiy avam kâram żadiy hya manâ naiy gaubataiy paçâva Dâdarsis hadâ kârâ asiyava hamaranam akunaus hadâ Mârgayaibis Auramazdâmaiy upaçtâm abara vasanâ Auramazdâha kâra hya manâ avam kâram tyam hamithriyam aźa vaçiya Athriyâdiyahya mâhyâ XXIII raucabis thakatâ âha avathâsâm hamaranam kartam.*

Le roi Darius déclare : Il y a une contrée nommé la Margiane; celle-là se révolta contre moi. Un homme nommé

Frâda, ils le prirent pour chef. Ensuite je déléguai le nommé Dâdarsès, un Perse, mon serviteur, satrape en Bactriane; je lui parlai ainsi: «Marche et détruis cette armée de rebelles qui ne m'obéit pas.» Puis Dâdarsès marcha avec son armée, livra une bataille aux insurgés margiens. Ormazd m'accorda son secours; par la grâce d'Ormazd, mon armée tua beaucoup de monde de l'armée ennemie; c'était le 23 du mois de Athriyâdiya qu'ils livrèrent la bataille.

Le pays nommé Margus n'est autre que la Margiane, partie occidentale de la Bactriane, et arrosée par le Margus et l'Acès.

Ce pays est mentionné par Firdousi sous le nom de مرغ. La signification de ce nom est probablement «pays des oiseaux.» Le nom d'habitant est formé comme en sanscrit, par le *vṛddhi* de la voyelle radicale et par le *gouna* de la deuxième dérivative : *Mârgava*. Nous attendrions aussi *Mârgavaibis* au lieu de *Mârgayaibis*, probablement une forme incorrecte, à moins qu'elle ne provienne d'un ancien nominatif *Margis*. M. Rawlinson se trompe évidemment quand il dit qu'en prenant *Mârgava* pour un pluriel, «les Margiens», il serait mieux en accord avec la grammaire sanscrite. Il faudrait alors *Mârgâ* ou *Mârgavâ*.

On pourrait croire que ce pays *Margus* est identique avec la contrée dénommée aujourd'hui *Merv*. En zend, on lit l'accusatif *Môurûm*, mais il vient d'un nominatif *Maurva*, ce qui se prononçait en perse *Marava*.

La phrase *hauvamaiy has(a)itiyâ abava* démontre l'emploi, comme féminin, du pronom *hauvá*, fait

dont nous n'avions pas encore eu d'exemples, qui se multiplieront de manière à ce que nous ne puissions pas voir ici une forme régulière.

Hasaitiya est, sans contredit, synonyme de *hamitkriyâ;* quant à l'explication étymologique, il faut dire que celle qui met le mot en rapport avec le sanscrit छिद्, *chid*, est loin de la vérité. Ce serait, au moins, *hasaidiya*, et non pas *hasaitiya*. En outre, il faut, pour deuxième élément, un mot qui indique comme le mot *mithra* le contraire de l'idée de scission. Je proposerais plutôt de l'assimiler au mot *khsaita, saita*, « roi, gouverneur, » de sorte que *hasaitiya* veuille dire « ayant un gouverneur, un roi à part, rebelle. »

Je ne suis pas non plus sûr de la vérité en adoptant le rapprochement de M. Rawlinson, qui trouve, dans le nom Frâda, le Phraates des anciens. Il n'est guère probable que ce mot Phraates ou Phrahates eût eu un prototype oriental *Frahâda* ou *Frahâta;* il est vrai que cette forme pouvait se contracter en *Frâda* ou *Frâta*. Le mot فرهاد, du reste, est persan et veut dire « tailleur de pierres; » il se voit aussi comme nom propre dans Firdousi. Quant à *Frâda*, ce nom pourrait être aussi le mot zend *frâdad*, « donnant, libéral. »

Voici, pour une seconde fois, le nom de *Dâdarsès*, et ici l'individu qui le porte est réellement Perse. C'est, comme j'ai dit plus haut, un nom formé de l'intensif de *dars;* le général perse s'appelait « très-courageux; » en ceci son nom est identique, étymo-

logiquement et pour la signification, au nom de Thraséas.

Le chiffre doit être lu *viçati thribis*. Le nom d'*Athriyâdiya*, correspondant à notre octobre, est ici écrit, par erreur, *Athriyâdiyahya;* on a sculpté, par mégarde, un =|ıı pour un ≡||.

Le mot satrape nous est ici montré dans sa forme originaire, et il faut convenir que cette fois les Grecs ont eu plus d'égards pour leurs oreilles qu'à l'ordinaire. Le mot *khsathrapâvâ*, d'un thème *khsathrapâvan*, accusatif *pâvânam*, génitif *pâuṇa* ou *pâvana*, veut dire : « protecteur, gouverneur du royaume. » La forme hébraïque אחשדרפנים se rattache plus strictement à l'expression iranienne que le terme *σατράπης*; on trouve pourtant la forme perse dans le *ἐξαιθραπεύοντες* des inscriptions grecques. Le suffixe *van* forme en persan et zend, à l'instar du sanscrit védique, des noms d'agents. Les Grecs nous ont laissé quelques autres exemples de ces formations dans les nombreux noms propres qui se trouvent dans leurs livres; nous citons Ταύων (Ctésias), en perse, probablement, *Taunâ*, *Tavanâ*, génitif *Tavauna*, « le puissant. » Parmi les noms de la Bible nous citons celui de חרבונה (Esther), *Uvarbâvâ*, génitif *Uvarbauna*, « resplendissant comme le soleil. » La syllabe sert encore à former un grand nombre d'adjectifs dérivés de substantifs, et il y a même beaucoup plus d'exemples de cet usage dans les noms anciens.

Bâkhtraiyâ n'est pas le génitif, c'est le locatif, comme le démontre le paragraphe suivant.

§ 4. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya paçâva dahyâus imâ manâ abava ima tya manâ kartam Bâkhtraiyâ.*

Le roi Darius déclare : Après cela le pays restait à moi. C'est ce que j'ai fait en Bactriane.

Bâkhtraiyâ, non *Margauv*, parce que la Margiane faisait partie de la Bactriane.

§ 5. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya I martiya Vahyazdâta nâma Târavâ nâma vardanam Yutiyâ nâmâ dahyâus Pârçaiy avadâ adâraya hauva duvitiyam udapatatâ Pârçaiy kârahyâ avathâ athaha adam Bardiya âmiy hya Kuraus puthra paçâva kâra Pârça hya vithâmpatiy hacâ yadâyâ fratartam hauva hacâma hamithriya abava abiy avam Vahyazdâtam asiyava hauva khsâyathiya abava Pârçaiy.*

Le roi Darius déclare : Il y avait un homme, nommé Vahyazdâtes, dans une ville nommée Tarava, dans une province de Perse nommée Yutia. C'est là qu'il séjournait. Il se révolta pour la deuxième fois ; il parla ainsi au peuple de Perse : « Je suis Smerdis, le fils de Cyrus. » Ensuite le peuple perse, qui dans son pays était détourné de la piété, me devint rebelle ; il se déclara pour ce Vahyazdâtes, et celui-ci fut roi en Perse.

Hérodote nous a raconté (III, 66) que le peuple perse ne croyait réellement pas à la mort de Smerdis, et soupçonnait que le roi Cambyse n'eût fait répandre ce bruit que pour rendre impossible l'avénement de son frère. C'est en vain qu'il fit sur son lit de mort les aveux de son fratricide, les cruautés qu'il avait commises ne pouvaient, dans les yeux de ses sujets, contribuer à ajouter à ses paroles la foi qu'il requérait pour elles. Le peuple croyait que Smerdis était vivant : cette conviction

rendait possible un soulèvement nouveau, dont le roc de Bisoutoun seul a gardé le souvenir.

L'insurrection de Perse est, après celle de Babylone, la plus considérable de toutes celles dont parle l'inscription. Pendant que Darius eut à pacifier les Mèdes, le domaine héréditaire des Achéménides faillit leur être enlevé par un imposteur. Cet homme ne manquait certainement pas d'énergie; non content de soulever la Perse, il envoya des armées dans les provinces de l'Est, pour les ameuter, pendant que Darius serait occupé dans les contrées occidentales de son empire. Il succomba en Perse, mais l'insurrection, dans les provinces, lui survécut.

Vahyazdâta est le nom de cet imposteur. Il se compose de *vahyah* (*vahyas*) et de *dâta*, le changement du *s* en *z* est motivé plus haut. *Vahya*, le sanscrit वस्यस्, comparatif de वसु *vasou*, veut dire « meilleur. » Ce mot est-il devenu le nom d'une divinité? Nous ne le savons pas au juste, mais l'emploi du positif sanscrit *vasu* le rend très-probable. Le Zendavesta ne nous informe pas sur ce sujet dans les faibles débris que le temps et le fanatisme des hommes nous en a laissés. Si cette supposition n'est pas vraie, le nom du second pseudo-Smerdis s'explique facilement par « bien-donné, » c'est-à-dire, « bien-né », ou « mieux-né. » Comme cela se voit quelquefois, le comparatif pourrait avoir reçu l'acception du positif. Cette dernière idée, pour ce cas spécial, me semble confirmée par le به de l'idiome actuel, qui ne peut

guère se dériver du positif *vau*. Le mot, comparatif d'origine, n'en a pas moins reçu une autre désinence semblable, de sorte que « meilleur » se dit maintenant بهتر, ce qui, quoi qu'en aient dit des étymologistes faciles à contenter, n'a aucun rapport avec l'allemand *besser*, ou l'anglais *better*. Le *h* dans le mot *vahyah* est conservé, grâce à la combinaison exceptionnelle *hy*. Nous n'avons pas besoin d'annoncer que si ce nom avait une analogie en sanscrit, cette dernière s'écrirait वस्योदत्त *vasyôdatta*.

Me tromperais-je si je croyais reconnaître le premier élément *vahya* dans les noms commençant par *Οἰό*, tels que *Οἰόβαζος*? Je présumerais alors que le nom de ce martyr de Darius se prononçait *Vahyabâzus*, ce qui signifie « doué de bras vaillants. » Le *ah* ne se forme pas toujours devant *b* en *azb*, très-souvent la spirante s'élide.

Quant au nom du fils de Haman (*Esth.* VIII), ויזתא, il faut avouer, quant à moi, que l'identification proposée par M. Benfey ne me suffit pas entièrement. Le *h* persan ne se trouve presque jamais supprimé par les juifs, ensuite le ז n'aurait pas suffi pour rendre le son de *zd*, que nous trouvons partout ailleurs parfaitement rendu par זד. Je suis plutôt disposé à voir dans l'hébreu זתא, le persan *zâta*, « né. »

Les noms de la ville *Taravâ* et de la contrée Yutiyâ ne sont pas sûrs; dans le premier, M. Benfey a supposé le *Tabæ* des anciens, je crois à tort, puisque les cartes mettent cette ville ailleurs qu'en Perse. Quant au Yutiyâ, je crois que le nom est

clair, ce sont les *Οὔτιοι* d'Hérodote (III, 93), dont le nom se voit réellement dans la circonscription du Farsistan.

Nous lisons ici le verbe *dâr* (inf. *dâritanaiy* et *dâstanaiy*) dans une acception nouvelle, celle de « demeurer, rester. »

La phrase *hya vithâmpatiy hacâ yadâyâ fratarta* fait quelques difficultés; le sens semble être « étant chez lui détourné de l'obéissance. » C'est un cri de détresse de Darius à l'endroit de ses compatriotes peu fidèles; il ne se trouve qu'ici parce que les autres peuples, en se soulevant, ne violaient pas, comme la nation perse, la piété contre leur royal compatriote. *Yadâ* serait le sanscrit यज्ञा *yaǵâ*, s'il existait, et indique « adoration, sacrifice. » Je ne doute pas que ce mot *yadâ* ne soit le mot achéménien que les Grecs traduisaient par *προσκύνησις*.

Fratarta est le participe de *fratar*, « passer, » au passif, « détourner. » Le mot, dans cette composition, n'a pas été reçu dans la langue actuelle; on trouve cependant le verbe simple تریدن, « extraire », ainsi que le composé گذاشتن et گذاریدن, « passer, » anciennement dans la forme causale *vitâstanaiy* et *vitâritanaiy*.

Les derniers mots « il était roi en Perse » sont un naïf aveu de l'importance de l'insurrection nouvelle. Il va sans dire que la phrase « il se révolta pour la deuxième fois » ne se rapporte pas à l'imposteur même, mais à la révolution, fomentée pour une seconde fois par un nouveau pseudo-Smerdis.

§ 6. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya. Paçâva adam kâram Pârçam utâ Mâdam frâisayam hya upâ mâm âha Artavardiya nâma Pârça manâ bañdaka avamsâm mathistam akunavam hya aniya kâra Pârça paçâ manâ asiyava Mâdam paçâva Artavardiya hadâ kârâ asiyava Pârçam yathâ Pârçam parâraça Rakhâ nâma vardanam Pârçaiy avadâ hauva Vahyazdâta hya Bardiya agaubatâ aisha hadâ kârâ pates Artavardiyam hamaranam cartanaiy paçâva hamaranam akunava Auramazdâmaiy upaçtâm abara vasanâ Auramazdâha kâra hya manâ kâram tyam Vahyazdâtahya aźa varçiya Thuravâharahya mâhyâ XII raucabis thakatâ âha avathâsâm hamaranam kartam.*

Le roi Darius déclare : Ensuite j'envoyai l'armée perse et mède qui était auprès de moi. Il y a un Perse nommé Artavardès, mon serviteur, je le nommai leur chef ; l'autre armée alla en Médie sous mes ordres. Artavardès marcha avec son armée vers la Perse pour la soumettre. Il y a une ville nommée Rakha, en Perse ; c'est là que ce Vahyazdâtes, qui s'appelait Smerdis, marcha vers Artavardès avec son armée pour livrer une bataille. Ils engagèrent le combat. Ormazd m'accorda son secours ; par la grâce d'Ormazd mon armée tua beaucoup de monde de l'armée de Vahyazdâtes ; c'est le 12 du mois Thuravâhara que la bataille fut livrée.

Pendant que Darius pacifiait la Médie, son général Artavardès fut envoyé pour soumettre la Perse. La première bataille fut livrée au printemps de l'année 517 avant J. C. et est antérieure à la bataille de *Patigapanâ*, qui eut pour suite la soumission de la Parthie.

Le nom du Perse *Artavardiya* est de la classe très-nombreuse des noms propres commençant par *Arta*. Je n'ai pas l'intention de les énumérer, je me bornerai à expliquer le nom que nous lisons ici ; il si-

gnifie probablement « puissant. » Le mot *arta*, du reste, est tout à fait le sanscrit ऋत *ṛta*, le zend *asa;* le mot *asava* se dit en sanscrit *ṛtâvan*, en perse *artâvâ*, génitif *artâuna;* le féminin zend *asaoni* correspond au perse *artâunis* ou *artaunis*, qui se trouve conservé dans le nom Ἀρτωνις (Arr. VII, 6).

Nous avons déjà parlé, au commencment de notre explication différente, du verbe *parâ-raç*, qui ne signifie pas seulement « arriver, » mais « soumettre, » littéralement « venir contre quelque chose. »

L'adverbe *paçâ*, sanscrit पश्चात् *paçcât*, se place ici comme préposition régissant le génitif. La traduction verbale est « derrière moi. »

Le nom de la ville *Rakhâ* ne se trouve pas ailleurs.

§ 7. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya : Paçâva kauva Vahyazdâta hadâ kamanaibis açbâraibis amutha asiyava Pisiyâuvâdâm haca avadasa kâram ayaçtâ hyâparam aisha patis Artavardiyam hamaranam cartanaiy Paraga nâma kauf avadâ hamaranam akunava Auramazdâmaiy upaçtâm abara vasanâ Auramazdâha kâra hya manâ avam kâram tyam Vahyazdâtahyâ aza Garmapadahya mâhyâ VI raucabis thakatâ âha avathâsâm hamaranam kartam utâ avam Vahyazdâtam agarbâya utâ martiyâ tyaisaiy fratamâ anusiyâ aha(ñ)tâ agarbâya.*

Le roi Darius déclare : Ensuite ce Vahyazdâtes marcha avec des cavaliers fidèles vers Pisiyauvâdâ; c'est de là qu'il alla, pour la deuxième fois, avec l'armée contre Artavardès pour livrer une bataille. Il y a une montagne nommée Paraga, c'est là qu'ils engagèrent le combat. Ormazd me prêta son secours; par la grâce d'Ormazd mon armée tua beaucoup de monde de l'armée de Vahyazdâtes. C'est le 6 du

mois de Garmapada qu'ils livrèrent la bataille, et ils prirent ce Vahyazdâtes ainsi que les hommes qui étaient ses principaux complices.

Nouvelle bataille vers le mois de juillet 517, presque en même temps que la victoire sur les Parthes dont nous parlions tout à l'heure.

Amutha veut dire « d'ici, » et semble indiquer que Vahyazdâtes s'éloignât de la Perse vers l'est; et le *hacâ avadasa*, « de ce côté, » paraît confirmer cette hypothèse.

Il est très-surprenant que, dans les deux passages où nous rencontrons le nom de *Pisiyâuvâdâ*, le mot *nâmâ* manque, de sorte qu'il en faut inférer que cette contrée n'avait réellement pas besoin d'être plus spécialement désignée. J'ai déja exprimé la conjecture que peut-être dans la dernière partie du mot se trouve conservée la désinence de nom de Pasargades.

Ayaçtâ hyâparam: plus bas nous lisons *patiy hyâparam*, d'où on pourrait conclure que *ayaçtâ* se trouve aussi quelquefois employé comme préposition. D'après l'étymologie donnée plus haut, ce dernier mot répondrait exactement à l'allemand *gegen*.

Hyâparam, « pour une fois postérieure, pour une autre fois; » je n'admets pas la procope avancée par M. Benfey. Le mot, il me semble, est composé de *hya* et de *aparam*, d'une ancienne forme du neutre *hya* pour *tya*, laquelle se trouve dans le ὅ du grec à côté du τό.

Je lis le nom de la montagne, dans lequel on a

cru reconnaître le *mons Pagrus* des anciens, *Paraga*, non *Parga;* je traduis ce nom iranien par « très-élevé. » La syllabe *Para* se lit très-souvent au commencement des noms de montagnes; M. Burnouf a déjà expliqué le Παραχοάτρας des Grecs par le zend *Pôuruqâthra* (*Pauruhvâthra*), en persan *Paruvâthra*, ou *Parauvâthra*, « très-brillant. » Il nous sera bien permis d'alléguer le sanscrit पर्वत, *parvata*, « montagne, » qui s'écrivait en perse *paruvata* ou *paruta;* ce qui, avec la terminaison *kina*, persan moderne کین, donne parfaitement le nom des Παρυητάκηνοι, en perse *Paruvatakinâ*. Le mot signifie « les montagnards. » Il fut corrompu en *Parœtaceni* (Plin.), si toutefois c'est le même nom. La syllabe, dont il est question ici se trouve aussi dans le nom du Paropamise, que M. de Bohlen fait dériver d'un sanscrit *Parôpamiça* et qu'il explique par « à côté de Nisæa. » Aujourd'hui nous pouvons disposer de plus de données que n'en avait le savant infortuné de Königsberg. Je ne crois pas que cette étymologie soit juste, parce que d'abord les Grecs n'écrivent jamais Παρωπάμισος, mais seulement Παροπάμισος, et Παραπάμισος; cette dernière leçon me paraît la vraie. Ensuite la transformation d'un *n* perse en *μ*, est contre toute analogie. M. Bohlen aurait pu alléguer que dans un passage d'Aristote (*De meteorol.* I, 13.) nous trouvons Παρπάνισος, mais cette leçon est trop défigurée, quant au reste du mot, et un fait trop isolé, pour qu'on puisse l'admettre comme sérieuse autorité; car les *Parpanei*

montes de Priscien ne peuvent guère compter. Nous parlerons ailleurs de ces noms, que nous n'avons cités que pour défendre notre manière de prononcer le nom de la montagne Paraga, théâtre de la défaite de l'imposteur.

§ 8. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya: paçâva adam avam Vahyazdâtam utâ martiyâ tyaisaiy fratamâ anusiyâ aha(ñ)tâ Uvâdaidaya nâma vardanam Pârçaiy avadasis uzzatayâpatiy akunavam.*

Le roi Darius déclare: Ensuite je fis crucifier ce Vahyazdâtes, et les hommes qui étaient ses principaux complices, dans la ville, en Perse, nommée Uvâdaidaya.

Les mots *uvadasis uz(a)tâyâpatiy akunavam* se trouvent ici complets pour la première fois. Nous pouvons en recueillir une remarque grammaticale : l'accusatif au pluriel des pronoms qui avaient pris la forme du nominatif, lorsque le mot était indépendant (comparez *avaiy*), s'était conservé dans les formes enclitiques.

Je crois, bien que j'approuve la signification donnée par mes devanciers, pouvoir proposer une tout autre étymologie du mot *uzzatayâpatiy*. C'est ainsi que j'écris le *uztayâpatiya* de M. Rawlinson; il n'en a pas donné l'étymologie. M. Benfey a remédié à ce défaut en identifiant le persan *uzta* au sanscrit, non existant, *uttha*. Mais il y a une chose bien gênante pour les étymologistes, c'est la grammaire; or, celle-ci donne son veto. Le sanscrit *uttha* se dirait en persan *uçta*, attendu que le *t* devant un *t* se

change, en zend, persan ancien et moderne, en *ç* ou *s*, pour la préposition *ad;* il y a dix exemples pour un qui le prouvent. Il ne faut donc plus penser à cette étymologie, repoussée par une des règles phonétiques expliquées plus haut. Le mot *uttha* signifierait « élevé ; » mais il y a peut-être un autre mot qui a la même signification, et qui fait en même temps allusion au but auquel tendait cette chose « élevée, » qu'on nomme le gibet.

C'est le mot sanscrit उद्धत, *uddhata*, « élevé, » qui se formerait en persan *uzźata*, ou *uzzata*, attendu que les lettres *z* et *ź* se remplacent très-souvent l'une l'autre. Nous ne serons pas étonnés que le *z* ne soit mis qu'une seule fois, le perse n'indiquant pas, dans l'écriture, les lettres doublées. Le mot *uzzatayâpatiy* est alors le locatif dépendant du *patiy* enclitique ; le *i* devant *y* est négligé, comme souvent.

L'emploi du mot « élevé » dans l'acception de « croix, gibet » (car les deux choses sont les mêmes dans l'antiquité), ne nous doit pas étonner. Nous savons par le livre d'Esther, ce document précieux pour les connaissances des mœurs perses, que la croix était généralement très-haute, celle d'Haman n'avait pas moins de cinquante pieds de hauteur.

Le mot hébreu עֵץ, « arbre, bois, » employé dans le livre d'Esther pour désigner ce funeste appareil, nous met sur les traces du véritable mot persan. La signification de ce mot, dans ce passage, est unique dans la Bible, et nous ne sommes pas mal disposé à voir ici, comme ailleurs, une petite influence de

l'idiome achéménien sur le dialecte des Israélites vivant en Iran. N'y aurait-il pas eu un mot qui eût la double acception de « gibet et de bois ? » En sanscrit l'arbre se dit दारु, *dâru;* ce mot a existé en persan, puisque la cannelle se nomme encore aujourd'hui دارچینی, avec lequel on peut comparer le bengali दारुचिनि, « le bois tchini. » Or le mot دار a, en persan moderne, la signification de « gibet, » ce qui nous autorise à soutenir que le mot עֵץ n'est que la traduction du mot perse *dâru.* Le passage d'Esther (v. 14) se traduirait ainsi en persan : *Utâ . . . . . dâram pañcâça padâ uzzatam akunaus.*

On peut aussi admettre un substantif féminin *uzzati*, sanscrit उद्गति, dont *uzzatayâ* serait également le locatif.

Le nom *Uvâdaidaya* est peut-être composé de *Uvâ* et d'une forme intensitive de *dai*, infinitif *daitanaiy*, دیدن, « voir. »

§ 9. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya hauva Vahyazdâta hya Bardiya agaubatâ hauva kâram frâisaya Harauvatim Vivâna nâma Pârça manâ bañdaka Harauvataiyâ khsathrapâvâ abiy avam utâsâm 1 martiyam mathistam akunaus avathâsâm athaha paraitâ Vivânam źatâ utâ avam kâram hya Dârayavahus khsâyathiyahyâ ganbataiy paçâva hauva kâra asiyava tyam Vahyazdâta frâisaya abiy Vivânam hamaranam cartanaiy Kâpiskânis nâmâ didâ avadâ hamaranam akunava Auramazdâmiy upaçtâm abara vasanâ Auramazdâha kâra hya manâ avam kâram tyam hamithriyam aźa vaçiya XIII Anâmakahya mâhyâ raucabis âha avathasâm hamaranam kartam.*

Le roi Darius déclare : Ce Vahyazdâtes, qui s'appelait Smerdis, avait envoyé une armée en Arachosie. Un nommé Vi-

vâna, mon serviteur, un Perse, était satrape en Arachosie, contre celui-là il avait dirigé son armée. Ils élurent un homme leur chef; celui-là leur parlait ainsi : « Marchez, battez ce Vivâna, et cette armée qui obéit au roi Darius. » Puis cette armée que Vahyazdâtes avait envoyée contre Vivâna marcha pour engager un combat. Il y a une forteresse nommée Kâpiskânis : c'est là qu'ils livrèrent la bataille. Ormazd m'accorda son secours, par la grâce d'Ormazd mon armée tua beaucoup de monde de cette armée insurrectionnelle; c'était le 13 du mois d'Anâmaka qu'ils engagèrent le combat.

La mort de Vahyazdâtes n'avait pas mis une fin à l'insurrection fomentée par lui; elle éclata en Arachosie, où une armée put encore soutenir deux combats au nom de l'insurrection; cependant on ne voit pas bien, le prétendant une fois enlevé, à quel titre elle se perpétuait. Une première bataille eut lieu au mois de décembre 517; ce qui n'empêcha pas les rebelles de courir les chances, quelques mois plus tard, d'un nouveau combat, qui devint décisif.

Le nom dé *Vivâna* n'est pas encore clair pour moi; c'est peut-être le zend *Vîvaghana*, surnom de Djemchid (persan *Jamakhsaita*). L'idiome des Achéménides devait prononcer ce nom *Vivahana*, et le contracter en *Vivâna*. Il y avait à côté de celle-ci une forme zende, *vîvaghvat*, qui correspond exactement à un sanscrit विवस्वत्, *vivasvat*, et également au nom du père du Yama Indien; le persan la transformait en *Vivauva*, génitif *Vivauvata*. Je crois voir dans le nom de Ferdousi كيو une altération de ce nom *Vivâna;* comme peut-être le persan گو, « héros, »

n'est qu'une altération de ce nom patronymique du héros favori d'Iran.

Le génitif de *Dârayavus*, *Dârayavahus*, se trouve aussi autre part sous cette forme. Déjà M. Grimm a remarqué que le *s* est, pour les langues germaniques, en quelque part, la semi-voyelle d'*a*; pour les langues ariennes ce serait alors le *h*. Ce phénomène que nous exhibe le génitif du nom persan et qui ne se trouve pas, du reste, ailleurs, je le rapproche de la particularité connue du persan, de remplacer *i-a*, *i-u*, *u-a*, *u-i*, par *iya*, *iyu*, *uva*, *uvi*, et je suppose que les combinaisons *a-i* et *a-u* se trouvaient, dans une période plus reculée de la langue achéménienne, exprimées par *ahi*, *ahu*; il est connu que plus tard, le *h* fut élidé dans la grande majorité des cas.

Le chiffre doit être lu *thridaça*.

§ 10. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya patiy hyâparam hamithriya hagmatâ paraitâ patis Vivânam hamaranam cartanaiy Ga(n)dutava nâma dahyâus avadâ hamaranam akunava Auramazdâmaiy upaçtâm abara vasanâ Auramazdâha kâra hya manâ avam kâram tyam hamithriyam aźa vaçiya Viyakhnahya mâhyâ* VII *raucabis thakatâ âha avathasâm hamaranam kartam.*

Le roi Darius déclare : Pour une autre fois les insurgés se mirent en route pour engager un combat avec Vivâna. Il y a un pays nommé Gandutava : c'est là qu'ils livrèrent la bataille. Ormazd m'accorda son secours, par la volonté d'Ormazd mon armée battit l'armée insurrectionnelle tout à fait. C'est le 7 du mois de Viyakhna qu'ils livrèrent la bataille.

Le nom de Gandutava correspond au moderne

Gondava. C'est alors jusqu'au printemps 516 que l'armée de Vahyazdâtes pouvait tenir tête au général perse.

§ 11. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya paçâva hauva martiya hya avahyâ kârahyâ mathista âha tyam Vahyazdâta frâisaya abiy Vivânam hauva mathista hadâ kamanaibis açbâraibis asiyava Arsâdâ nâmâ didâ Harauvataiyâ avaparâ atiyâisa paçâva Vivâna hadâ kârâ nipadiyam saiy asiyava avadâsim agarbâya utâ martiyâ tyaisaiy fratamâ anusiyâ aha(ñ)tâ avâźa.*

Le roi Darius déclare : Puis cet homme, qui était chef de l'armée que Vahyazdâtes avait envoyée contre Vivâna, marcha avec des cavaliers fidèles vers un fort en Arachosie, nommé Arsâda. Il le prit par force ; ensuite Vivâna marcha contre son séjour, le prit là, lui et les autres hommes qui étaient ses principaux complices.

Je traduis *atiyâisa* par « triompha, vainquit, » comme en allemand *überkommen*. *Avaparâ* se traduit par « contre celui-ci. »

Avec M. Benfey, je présume que la lettre qui manque entre *m* et *i*, dans le mot de *nipadiyam*, est un *s*, de sorte qu'il faudrait lire *nipadiyamsaiy;* mais alors *nipadiyam* ne pourrait pas être un adverbe, puisque le verbe *siyu* ne se construit pas avec le datif. Le mot en question doit, dans ce cas, être un substantif, le sens ne peut être douteux, je crois, « séjour ; » il ne serait pas du tout contraire à l'étymologie.

Le nom *Arsâdâ* se rattache à cette classe de noms propres composés par l'élément *arsa*, « lumière, splendeur. »

§ 12. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya Paçâva dahyâus manâ abava ima tya manâ kartam Haranvataiyâ.*

Le roi Darius déclare : Après cela le pays fut à moi. C'est ce que j'ai fait en Arachosie.

§ 13. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya yâtâ adam Pârçaiy utâ Mâdaiy âham patiy duvitiyam Bâbiruviyâ hamithriyâ abava hâcâma I martiya Arakha nâma Arminiya Naldîtahyâ puthra hauva udapatatâ Bâbiraus Dubâla nâma dahyâus haca avadasa hauva udapatatâ avathâ adaraźiya adam Nabukudracara âmiy hya Nabunitahyâ puthra paçâva kâra Babiruviya hamithriya abava abiy avam Arakham asiyava Bâbirum hauva agarbâyatâ hauvâ khsâyathiya abava Bâbirauv.*

Le roi Darius déclare : Pendant que j'étais en Perse et en Médie, les Babyloniens se révoltèrent contre moi une seconde fois. Un homme arménien nommé Arakha, fils de Naldita, se souleva ; il y a en Babylone une province nommée Dubâla, c'est de là qu'il se souleva. Il mentit ainsi : « Je suis Nabouchodonosor, le fils de Nabonnide. » Ensuite le peuple babylonien s'insurgea contre moi, alla vers cet Arakha ; il s'empara de Babylone, il était roi.

Malgré la prise de Babylone et le châtiment atroce que Darius avait infligé à la cité de Sémiramis, les Chaldéens profitèrent de l'absence de Darius pour se déclarer indépendants une seconde fois. Les auteurs grecs, au moins ceux qui sont parvenus jusqu'à nous, ne parlent pas de ce second soulèvement, et ce n'est que le roc de Bisoutoun, malheureusement très-tronqué, qui nous a donné quelques notions sur ce sujet.

Hâtons-nous de le dire, notre transcription du signe ⊢≡⊺ par *l*, est aussi hasardée que toute autre ;

nous n'avons que deux noms que nous ne pouvons identifier à aucun nom propre connu. Il faut pourtant remarquer que toutes les deux fois le roc est endommagé, que la ressemblance avec le *r* 𐎼, saute aux yeux, que M. Rawlinson lui-même dit qu'une certitude ne peut être obtenue sur ce sujet. Je ne serais donc pas étonné si cette nouvelle lettre n'était qu'un *r* pur et simple ; sous cette prévision j'ai choisi un *l*. Cette supposition ne s'écarterait pas beaucoup de la vérité, si la différence du 𐎼 et du prétendu 𐏀 se trouvait illusoire.

Le nom de *Dubâla*, du reste, n'est pas le nom d'une province d'Arménie, mais de Babylone ; le *Bâbirauv* ne se rapporte pas aux mots précédents, mais à la phrase suivante ; le plus simple bon sens, combiné avec les autres exemples fournis par l'inscription, aurait pu éclaircir ce point. Il est clair qu'Arakha ne se soulève pas en Babylone, mais en *Dubâla*, qui est nommé *Bâbirauv dâhyaus*, province en Babylone[1] ; il s'empara après de la cité. Ces anacoluthes, du reste, sont assez frappants. Au lieu de dire : *udapatatâ Dubâlaiy*, on dit : « il se leva (il y a une province en Babylone nommée Dubâla), c'est de là qu'il se leva. »

Le nom de *Nabukudracara* s'écrit ici 𐎤𐎢, au lieu que dans la première table, nous ne lisons que le signe 𐎤, indiquant autrefois la syllabe *ku*.

[1] Je ne vois nullement la nécessité que trouve le savant Anglais de regarder ici le locatif employé pour le génitif.

Le nom d'*Arakha* a un caractère quelque peu sémitique.

§ 14. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya : paçâva adam kâram frâisayam Bâbirum Viñdafrâ nâma Mâda manâ bañdaka avam mathistam akunavam avathâsâm athaham paraitâ avam kâram tyam Bâbiraus źatâ hya manâ naiy gaubataiy paçâva Viñdafrâ hadâ kârâ asiyava abiy Bâbirum Auramazdâmaiy upaçtâm abara vasanâ Auramazdâha Viñdafrâ Bâbirum agarbâya. . . . . . . mâhyâ* II *raucabis thakata âha avatha ava* (trois lignes plus bas) *âpatiy açariyatâ.*

Le roi Darius déclare : Ensuite j'envoyai une armée en Babylone. Un Mède nommé Intaphrès, mon serviteur, je le fis son chef; je leur parlai ainsi : « Marchez et détruisez cette armée en Babylone qui ne me reconnaît pas. » Ensuite marcha Intaphrès avec l'armée contre Babylone. Ormazd m'accorda du secours, par la grâce d'Ormazd Intaphrès s'empara de Babylone. . . . . . . C'est le 2 du mois de. . . . . il prit la cité.

(Le reste manque.)

Darius donne à son général, le Mède *Viñdafrâ*, la mission de rétablir l'ordre en Babylone. Celui-ci s'acquitta de sa charge plus facilement, à ce qu'il paraît, que Darius n'y avait réussi dans sa propre expédition. La mutilation de l'inscription est très-regrettable, car on pouvait s'attendre à d'intéressants renseignements. Nous verrons si les traductions scythiques et assyriennes, qui à la longue nous seront connues, nous apprendront quelque chose de neuf à ce sujet. Cette seconde soumission de Babylone arriva en 516.

Le Mède *Viñdafrâ*, n'est pas le même que le con-

juré Intaphernes, *Vindafranâ*, dont nous lisons le nom dans un passage de la quatrième table; ce dernier était Perse.

La construction *kâram tyam Bâbirauv* rappelle toutefois le grec στρατὸν τὸν ἐν Βαβυλῶνι.

Je complète la phrase par : *avatha âvahatim agarbâya* ou *avahanam agarbâya*, « lorsqu'il prit la cité. » J'ai déjà dit que le mot *avahati*, ou contracté *avâti*, était l'origine du moderne آباد. J'avais traduit dans la deuxième inscription *avahanam* par « bourg, » malheureusement le nom d'endroit auquel se rapporte le mot est perdu, de sorte que l'on ne peut guère savoir si le mot *avahanam*, le prototype du خانه moderne, s'appliquait aussi à des centres d'habitation plus importants.

Quant aux deux mots qui se trouvent tout isolés *patiy açariyatâ*, je crois qu'il vaut mieux renoncer à toute espèce d'interprétation; que faire d'un terme devant et après lequel manquent une *vingtaine* de mots?

QUATRIÈME TABLE.

Cette table contient une récapitulation des faits racontés dans les trois premières colonnes, à laquelle se joint une prière adressée à la postérité, de conserver intactes ces inscriptions et les sculptures exécutées dans le roc. Malheureusement le vœu de Darius n'a pas été exaucé, car la table est dans un état très-détérioré; elle est partagée tout du long par une fissure comme la deuxième; seulement celle-ci a

l'avantage sur la quatrième de pouvoir très-facilement être complétée. Les restaurations que M. Rawlinson a essayées dans cette quatrième colonne, témoignent de la plus haute sagacité. Voici l'inscription :

§ 1. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya imatya manâ hartam Bâbirauv.*

Le roi Darius déclare : Voilà ce que j'ai fait en Babylone.

§ 2. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya imatya adam akunavam vasanâ Auramazdâha hamahyâyâ tharda dahyâva yathâmaiy hamithriyâ abava adam* XIX *hamaranâ akunavam vasana Auramazdâha adamsâm kâram aźanam utâ* IX *khsâyathiyâ agarbâyam* I *Gaumâta nâma Magus âha hauva udapatatâ aduruźiya avathâ athaha adam Burdiya âmiy hya Kuraus puthra hauva Parçam hamithriyam akunaus* I *Athrina nâma Uvaźaiy hauva aduruźiya avathâ athaha adam khsâyathiya âmiy Uvaźaiy hauva Uvaźam hamithriyam akunaus (manâ?)* I *Naditabaira nâma Bâbiruviya hauva aduruźiya avathâ athaha adam Nabukudracara amiy hya Nabunitahyâputhra hauva Bâbirum hamithriyam akunaus* I *Martiya nâma Pârça hauva aduruźiya avatha athaha adam Umanis âmiy Uvaźaiy khsâyathiya hauva Uvaźam hamithriyam akunaus.* I *Fravartis nâma Mâda hauva aduruziya avathâ athaha adam ksathrita âmiy Uvakhsatarahya taumâyâ hauva Mâdam hamithriyam akunaus* I ; *Cithratakhma nâma Açagartiya hauva aduruźiya avathâ athaha adam khsâyathiya âmiy Açagartaiy Uvakhsatarahya taumâyâ hauva Açagartam hamithriyam akunaus* I *Frâda nâma Mârgava hauva aduruźiya avathâ athaha adam khsâyathiya âmiy Margauv hauva Margum hamithriyam akunaus* I *Vahyazdâta nâma Pârça hauva aduruźiya avatha athaha adam Bardiya âmiy hya Kuraus puthra hauva Pârçam hamithriyam akunaus Arakha nâma Arminiya hauva aduruźiya avathâ athaha adam Nabukudra-*

çara âmiy hya Nabunitahya puthra hauva Bâbirum hamithriyam akunaus.

Le roi Darius déclare : C'est ce que j'ai fait par la volonté d'Ormazd dans toute ma vie; puisque les pays étaient rebelles contre moi, je livrai 19 batailles; par la grâce d'Ormadz, je détruisis leurs armées et je pris 9 rois : un mage, nommé Gomatès, qui mentit et parla ainsi : « Je suis Smerdis, le fils de Cyrus; » et il ameuta la Perse. Un Susien, nommé Athrina, qui mentit et parla ainsi : « Je suis roi en Susiane; » il ameuta la Susiane. Un Babylonien, nommé Naditabel[1], qui mentit et parla ainsi : « Je suis Nabuchodonosor, le fils de Nabonnide; » il ameuta Babylone. Un Perse, nommé Martiya, qui mentit et parla ainsi : « Je suis Umanis, roi en Susiane; » il ameuta la Susiane. Un Mède, nommé Phraortès, qui mentit et parla ainsi : « Je suis Xathritès, de la race de Cyaxarès; » il ameuta la Médie. Un Sagartien, nommé Sithrakhmès, qui mentit et parla ainsi : « Je suis roi en Sagartie, étant de la race de Cyaxarès; » il ameuta la Sagartie. Un Margien, nommé Phraadès, qui mentit et parla ainsi : « Je suis roi en Margiane; » il ameuta la Margiane. Un Perse, nommé Vahyazdâtes, qui mentit et parla ainsi : « Je suis Smerdis le fils de Cyrus; » il ameuta la Perse. Un Arménien, nommé Arakha, qui mentit et parla ainsi : « Je suis Nabuchodonosor, le fils de Nabonnide; » il ameuta Babylone.

Darius parle de dix-neuf victoires; il n'en raconte que dix-huit; à moins qu'on ne veuille compter le meurtre du mage comme une bataille. Il ne parle que de neuf insurgés qu'il honore même du nom de rois, et ne parle pas du général des Hyrcaniens, de celui des Parthes et de quelques autres chefs ennemis, mentionnés dans l'inscription même.

On peut être étonné de la masse de prétendants

[1] C'est ainsi qu'il faut lire, je crois.

qui généralement ne se contentèrent pas de leurs propres noms, mais empruntèrent celui du rejeton d'une famille royale. Mais ce nombre d'imposteurs aventuriers s'explique bien par la jeunesse de l'empire perse, et par les efforts malheureux et renouvelés des nations vaincues pour recouvrer leur indépendance. Nous voyons, sauf les deux pseudo-Smerdis, deux pseudo-Nabuchodonosor, un faux Umanis, un faux Xathrita; sur ceux-là s'applique très-bien le verbe *aduruźiya,* « il mentit; » mais de quel droit Darius dit-il que Phraades ait été un imposteur? Il se disait tout bonnement roi de Margiane, et ne fit proclamer que ce qui était vrai; de même Citratakhma pouvait très-bien être un petit-fils de Cyaxares, et demander, sous ce titre légitime, l'indépendance de son pays.

J'ai rayé le *âha* de la quatrième ligne après *Aurâmazdâha;* il me semble que ce n'est pas un nouveau mot, mais seulement la fin d'*Auramazdâha.* De même je doute de la vérité de la restitution : *dahyâva yathâmaiy hamithriya;* après *adamsâm* il faut lire *kârâ,* sans cela la phrase n'a pas de sens.

Le chiffre XIX est à prononcer *navadaça,* le chiffre IX *nava.*

J'ai encore un mot à dire sur la seule difficulté grammaticale de ces lignes, c'est-à-dire les deux mots *ḥamahyâyâ tharda,* car c'est ainsi que je prononce le *thrada* de M. Rawlinson. On n'aurait pas dû, je crois, tenir si peu de compte de l'orthographe du mot 𐎰 𐎼 𐎭; pour le son de *thrada,* 𐏂𐎭 aurait suffi. M. Raw-

linson traduit : « by the grace of Ormudz I have done every thing. » Mais que faire alors du génitif ? La traduction du savant Anglais cependant est au moins anglaise ; la version de M. Benfey a malheureusement voulu rendre le génitif, et elle est devenue inintelligible pour tout Allemand ne connaissant pas l'ancien persan.

Mais, abstraction faite de la forme, le fond de l'explication du savant indianiste laisse beaucoup à désirer ; de quel droit prend-il *hamahyâyâ* pour un substantif abstrait, ce qui serait tolérable, si l'on lisait le neutre au lieu du féminin ? Ensuite, M. Benfey croit *thrada* un neutre correspondant aux neutres sanscrits en *as*. Mais que fera-t-il donc du *thradam* de la cinquième colonne ? Puis le *âha* après *Auramazdâha* est à rayer. Tout, au contraire, nous fait prendre *hamahyâyâ tharda* pour un génitif de *hamâ thard ; hamâ* est tout simplement l'adjectif épithète du second mot. C'est un génitif absolu, employé adverbialement.

Le sens, je crois au moins, n'est pas difficile à découvrir, seulement il faut recourir au persan moderne et non pas aux Védas. Il y a en persan moderne un mot très-connu سال, « temps, année ; » le zend exprimait cette notion par *çarèdha ;* le sanscrit a son शरद् *çarad ;* l'ancien persan le changeait, d'après les lois connues, en *thard.* Nous avons déjà établi, par de nombreux exemples, la transformation d'un ancien *rd* en ل moderne. *Hamahyâyâ tharda* ne veut dire que « toujours, » l'allemand *allerzeit*, également au génitif ; c'est, en un mot, le persan moderne همسال.

§ 3. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya : Imaiy IX khsâyathiyâ agarbâyam añtar imâ hamaranâ.*

Le roi Darius déclare : Ce sont ces neuf rois que je pris dans ces batailles.

Imaiy est l'accusatif du masculin, comme plus haut *avaiy; imâ* l'accusatif du neutre dépendant de *hamaranâ.*

§ 4. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya dahyâva imâ tyâ hamithriyâ abava drauga ditam nâm akunaus tya imaiy kâram adaružiyasa paçâva di..... manâ daçtayâ akunaus yathâ mâm kâma avathâ di.....*

Le roi Darius déclare : Ces pays qui m'étaient rebelles, le mensonge me les avait ravis, puisque ceux-là trompèrent le peuple. Après cela mon armée les prit et les mit dans mes mains, comme je le voulais; ainsi elle les dépouilla.

Je donne le complément avec une extrême réserve; mais il me semble pourtant que mon essai ne répugne ni à la grammaire ni au sens qu'on pourrait attendre. Je compléte la phrase :

Drauga mâm ditam akunaus tya imaiy kâram adaružiyasa paçâva ditâsis kâra manâ daçtayâ akunaus yathâ mâm kâma avathâ ditâsis akunaus.

La forme *adaružiyasa* est le pluriel de la forme très-connue *adaružiya;* elle est intéressante parce que le grec nous exhibe la même forme en *σαν*, *ἔδοσαν*, *ἐδίδοσαν*, ce qui se dirait en persan ancien :

adasa, *adadasa*. *Daçtayâ* est écrit comme souvent pour *daçtaiyâ*. Après *yathâ mâm kâma*, on attendrait *âha*.

Quant au mot *drauga*, nous en avons déjà parlé. Pour ajouter quelque chose en justification de ma restauration du texte, j'ai déjà allégué plus haut la manière dont se construit le verbe *di*, « perdre, ravir, » c'est-à-dire avec un double accusatif : le participe *dita* se conforme toujours à l'objet principal; ici je prends pour objet principal d'abord Darius, et dans la deuxième phrase *khsâyathiya*.

§ 5. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya : khsâyathiya tuvam kâ khsâyathiya hya aparam âhy hacâ Draugâ darsam patipayauvâ martiya hya arika ahatiy avam ufraçtam parçâ yadiy avathâ maniyâhy dahyâus maiy duruçâ ahatiy.*

Le roi Darius déclare : Ô toi (roi) qui seras roi plus tard, garde-toi avec audace de te rendre coupable de l'imposture. L'homme qui sera méchant, juge-le comme il est à juger. Si tu règnes ainsi, mon pays pourra être puissant.

Le paragraphe est difficile; Darius donne à son successeur le conseil de protéger son pays contre l'imposture, c'est-à-dire contre la révolte. Je ne crois pas que Darius veuille exhorter son successeur à ne point mentir; il lui donne le conseil de se garantir contre les imposteurs, pour ne pas en souffrir ce qu'a pâti l'auteur de l'inscription; il lui indique pour cela les moyens pour pouvoir prévenir cette espèce d'insurrection.

Les mots *hya aparam* sont contractés en *hyâparam* dans la troisième colonne où nous les avons analysés.

Le pronom interrogatif *kâ* est ici singulièrement employé comme relatif, aussi la longueur de la voyelle finale est surprenante.

Cette table nous exhibe beaucoup de formes du verbe substantif, entre autres aussi quelques-unes du *lêt*, du mode identique au subjonctif grec. Il ne manquera pas d'intérêt de regarder une fois le verbe perse juxtaposé au verbe substantif grec.

INDICATIF PRÉSENT.		SUBJONCTIF.	
PERSAN.	GREC.	PERSAN.	GREC.
âmiy.	*εἰμί.*	*âhamiy (âmiy).*	*ὦ.*
âhy.	*εἶ.*	*âhy.*	*ᾖς.*
açtiy.	*ἐστί.*	*ahatiy.*	*ᾖ.*
âmahy.	*ἐσμέν.*	*amâhy.*	*ὦμεν.*
açta.	*ἐστέ.*	*ahata.*	*ἦτε.*
hañtiy.	*εἰσί, ἐντί.*	*hâñtiy.*	*ὦσι*, etc.

Le mot *darsam* se trouve aussi dans la première inscription, où j'ai supposé qu'il faudrait lire *haca darsata* au lieu de *darsam;* nous y étions forcés, à moins que nous ne voulussions pas construire *kâra haca sim darsam atarça*, laquelle construction nous n'avons pas encore le droit d'admettre, attendu que *hacâ* veut l'ablatif, et que l'enclitique pronominale se joint à la préposition du mot et ne la précède pas, et que enfin *sim* ne s'emploie que comme accusatif. Dans le présent passage pourtant, nous ne nous déciderons pas à hasarder une pareille conjecture, attendu que l'entourage des mots n'est nullement aussi clair qu'il l'était plus haut. Seulement.

en désaccord avec mes devanciers, je prends *darsam* dans la signification de « audacieusement, » non dans celle de « beaucoup. » L'impératif médial *patipayauvâ* est formé, ce qui n'est justifié par rien, par le suffixe *uvâ*, qui correspond au sanscrit स्व, au grec *σο*, au zend *aghva*, ce qu'on lit généralement *añguha*. Je crois que le sens est : « défends-toi, » le mot étant irrégulièrement formé de *pati* et de *pâ*; je n'admets pas l'acception au sens moral de « gardetoi de faire. »

Les mots *avam ufraçtam parçâ*, ont déjà trouvé leur explication dans la première inscription; *parçâ* seulement est l'impératif, tandis que nous avions là l'imparfait.

Le subjonctif (*lêt*) *maniyâhy* a été restauré d'après des passages analogues, et, comme je le crois, avec raison: seulement, je n'approuverais pas la signification donnée à ce mot « pensée, si tu penses ainsi, le pays sera puissant. » Mais la pensée serait à cet endroit tout à fait déplacée. « Si tu agis ainsi, si tu règnes ainsi, » serait beaucoup plus juste. Je risque même cette dernière signification, car bien qu'il y ait un *man*, « penser » en sanscrit, il y a en persan moderne مان, « seigneur, » et منش, « dignité. » Je ne donne pourtant pas cette explication pour complétement sûre.

On a comparé le mot *duruçâ* avec le zend *dûraosa*, le sanscrit दूरोष *dûrôsha*, mais à tort; le persan ne s'écrit pas 𐎭 𐎼 𐎢 𐎼 𐏁 𐎠 *durausâ*, mais 𐎭 𐎼 𐏂 𐎼 𐎢 𐎠 *duruçâ*. La signification de ce

mot est « puissant; » je le compare comme parent avec le persan moderne درست. Dans une inscription de Persépolis, ce mot se trouve remplacé par *akhsasâ*, « inviolable. » Les mots zend et sanscrit, si toutefois ils sont identiques entre eux, ce qui est encore incertain, diffèrent aussi quant à la signification. J'insiste encore sur la non-identité du mot zend et du sanscrit, parce que la glose de Nériosengh *dûraosa* pour *dûramṛtya*, « éloignant la mort, » a trop d'autorité étymologique, pour nous au moins, pour qu'elle soit regardée comme nulle et non avenue. Je parlerai ailleurs de ce point, comme de l'étymologie du mot zend.

§ 6. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya : Ima tya adam akunavam vasanâ Auramazdâha hamahyâyâ tharda akunavam tuvam kâ hya aparam imâm dipim patiparçâhy tya manâ kartam varnavatâm thuvâm mâtya . . . . . iyahy.*

Le roi Darius déclare : Ce que je faisais, je le faisais toujours par la grâce d'Ormazd. Toi qui consultes cette table à l'égard de mes exploits, ne crois pas que tu aies été trompé; qu'elle t'instruise, ne t'en défie point (?).

Telle est, à ce que je crois, la version la plus probable, mais je suis loin de prétendre qu'elle soit la seule conforme à la vérité.

J'ai pourtant bonne confiance dans la première partie de mon explication; je prends *patiparçâhy*, non-seulement pour « lis, » mais je considère le mot dans ses rapports étymologiques, et *patiparç* veut dire « demander, consulter, s'enquérir; » l'accusatif

tya manâ kartam est construit avec *patiparç* et en est l'objet éloigné. Les verbes signifiant « demander » se construisent ici comme en grec avec un double accusatif.

Le mot *dipim*, du nominatif *dipi*, est bien intéressant, parce que son sens ressort du texte même; il doit être compris comme l'a expliqué M. Rawlinson, par « table, inscription. » Ce terme se retrouve encore dans quelques autres inscriptions, notamment dans celle de Xerxès à Van. La racine sanscrite दीप् *dîp*, veut dire « brûler, illustrer; » दीप *dîpa* indique « une lampe; » *pradîpa*, la même chose, et « illustration, instruction; » sous cette dernière acception on trouve *dîpa*, comme son composé *pradîpa*, sur les titres de livres. Le mot persan *dipi* veut dire « table, celle qui instruit. » Il y avait un verbe dénominatif *dîpây*, « instruire, » que je suppose dans le mot دبايه, « école, » anciennement *dipâyaka* ou *dipâyâ*, de même le mot دبير, « clerc, » semble venir de la même source, à moins qu'il ne soit d'origine arabe. Il ne serait pas impossible que le mot ديوان *divan* n'eût la même origine; il avait subi une altération de ب en و, assez commune du reste, mais je suis encore loin de présenter cette opinion avec cette sûreté exclusive que donne la conviction de la vérité du fait qu'on avance.

J'ai suivi dans le mot *varnavatâm* l'explication de M. Benfey; toutefois, elle peut prétendre à une certaine probabilité, à cause de l'explication qu'Anquetil donne du mot zend *vĕrĕnavat;* il le traduit par

« instruire. » A ce que je sais, ce terme n'a pas encore été interprété autrement. Le mot zend *pairiverenâidhi* a été expliqué par M. Burnouf par « envelopper; » le verbe simple peut dire « garder, » et probablement il se montre dans le XVIIIe fargard du Vendidad. On pourrait donc très-facilement traduire : « qu'elle te préserve que tu ne fasses un mensonge. » Le *varnavatâm* serait, du reste, toujours la troisième personne de l'impératif. Je ne serais pas mal disposé à lire, avec le savant Anglais, *mâtya duraziyâhya*, bien que j'explique tout autrement le sens de la phrase.

Le pronom *thuvam*, *tu*, fait, à l'accusatif, *thuvâm*; le zend, dans ces mots *tûm* et *thvâm*, représente le même changement de la *tenuis* en l'aspirée. Je trouve ici une de ces rares données sur l'accent tonique des anciens Perses; l'âme du langage humain, l'accentuation, révèle sa mystérieuse puissance dans des phénomènes qui paraissent d'abord très-peu importants, mais qui jettent une lumière imprévue et brillante sur l'idiome tel qu'il se prononçait dans la bouche des nations.

Le nominatif *tavam* accentuait la première syllabe; celle-là était la partie principale du mot, c'est elle qui a été conservée dans l'idiome de nos contemporains. Mais l'accusatif, en allongeant la voyelle, rejetait son accent à la fin; l'*u*, très-peu entendu, et plus visible dans l'écriture qu'intelligible à l'oreille, n'avait pas d'autre but que d'adoucir la prononciation; l'influence de la semi-voyelle se faisait

alors remarquer en changeant, d'après la règle générale, la *tenuis* en l'aspirée correspondante. Ceci explique le *tuvam* à côté de *thuvâm*.

§ 7. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya : Auramazdâ ..... yathâ ima hasiyam naiy durukhtam adam akunavam hamuhy âyâ thrada.*

Le roi Darius déclare : Ormazd sois mon témoin que je n'ai jamais fait ce récit d'une manière mensongère.

M. Rawlinson a sans doute trouvé le vrai sens du mot qui, autrefois, était à la place de la lacune d'aujourd'hui. Le mot employé reste pourtant douteux ; c'était peut-être *Auramazdâm âyâçâmiy*, « j'invoque Ormazd. » (Comparez le zend *âmâm yâcañg-hva.*)

Le mot *hasiyam* n'est pas encore clair; s'il y avait *hâsiyam* au lieu de *hasiyam*, l'interprétation « témoin » ou « témoignage, » supposée par M. Rawlinson, serait prouvée, puisque ce serait le sanscrit साक्ष्य *sâkshya*, « témoignage. »

M. Benfey a proposé d'identifier ce mot *hasiyam* avec le sanscrit *satyam;* mais ce changement serait inusité, attendu que le mot persan correspondant serait *hatiyam* ou *hathiyam*, mot rendu acceptable par le zend *haithya*, « vrai ; » en outre, le démonstratif *ima*, sans le corrélatif *tya*, ne saurait être employé comme substantif.

Les langues iraniennes manifestent une loi phonétique commune dans le mot *durukhtam*. Une *tenuis*

devant une autre consonne ne peut pas subsister; il faut que la première se change en aspirée. Au radical *daraz* s'ajoute la syllabe du participe *tam;* le *ź* est ici le représentant d'une gutturale *g*, qui revient aussi dans le substantif *drauga;* il doit pourtant se changer en *kh*. Cette loi est constante pour toutes les langues iraniennes, et ce fait prouve que ceux-ci ont tort, qui veulent harmoniser le code des règles phonétiques de ces langues d'après les lois du sanscrit.

§ 8. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya : Vasanâ Auramazdâha tya maiy aniyasciy vaçiy astiy açtiy kartam ava ahyâyâ dipiyâ naiy nipistam avahyarâdiy naiy nipistam mâtya kya aparam imâm dipim patiparçâtiy avahyâ paruva thâ tya manâ kartam nisida varnavâtiy durukhtam maniya.....*

Le roi Darius déclare : Beaucoup d'autres exploits que j'ai faits par la grâce d'Ormazd ne sont pas inscrits dans cette table. Ils ne sont pas inscrits par cette raison que celui qui plus tard consulterait ce monument.....

Je ne puis, avec la meilleure volonté du monde, accepter de bon gré les traductions de mes devanciers, attendu qu'elles me paraissent renfermer un gros contre-sens, dont on ne peut guère accuser Darius s'adressant à ses peuples. Je ne parle pas de la traduction allemande de M. Benfey que je ne comprends pas plus que le texte persan.

M. Rawlinson est au moins intelligible. Il traduit: «Pour cela, ce n'est pas inscrit, afin que beaucoup d'exploits faits par moi ailleurs ne paraissent pas

mensongèrement exposés à celui qui, plus tard, consulterait cette inscription. »

Comment ? Darius remplit plusieurs colonnes spacieuses du récit de ses exploits, il raconte minutieusement tout ce qu'il a fait dans des pays différents, il prend Ormadz pour témoin qu'il a dit la vérité, et il termine en s'excusant de l'insuffisance de son exposé qui, complet, aurait pu être pris pour mensonger? Quelle excuse! Je dis la vérité, mais je ne dis pas la vérité entière, afin qu'on ne croie pas que je sois menteur. La réponse que le plus simple Perse aurait faite à son monarque alléguant de telles raisons, semble claire.

Par quelle raison Darius n'aurait-il pas gravé tous ses exploits sur le roc de Bisitoun? Apparemment parce qu'il avait déjà trouvé moyen de les éterniser ailleurs.

Et tel est réellement, à ce que je crois, le sens de l'inscription; je propose seulement de compléter le *thâ* avec *thâyâtaiy*, du reste avec la plus complète réserve.

La traduction latine est alors : « Ne ei qui postea « hanc tabulam viderit, sæpe exponantur quæ a me « facta sint alicubi. » « Afin que ce qui a été fait par moi ailleurs ne soit pas trop souvent raconté à celui qui lira plus tard cette inscription. »

La fin du paragraphe est encore plus obscure, puisqu'elle est tronquée. J'ose restituer *varnavâtiy durukhtam maniyum*, ce que je traduis : « Qu'il se préserve de l'esprit du mensonge. » Le mot *manyus*

a été persan; le nom Ἀρειμάνιος, conservé par Théopompe, nous rend le persan *Ahramaniyu* à côté du اهرمان, et du zend *Aǧhrômainyus.* Le participe, dans cette acception, ne doit pas étonner. Mais, comme je l'ai dit, la restitution est loin d'être sûre; car notre connaissance de l'ancien achéménien est trop bornée pour défendre avec assurance de telles restaurations.

Maintenant les détails :

Le changement du *d* final, ordinairement retranché, en *s* devant *c*, a déjà été l'objet d'une remarque à l'occasion de *avasciy.*

Le mot *açtiy* nous montre cette forme indélébile du verbe substantif qui a affronté tous les siècles. Le sanscrit अस्ति, *asti*, le persan *açtiy*, le grec *ἐστί*, le lithuanien *açti*, l'allemand *ist* ont quelque chose de frappant, même pour celui qui regarderait comme une chimère la supposition de la parenté de ces langues.

La forme *ahyâyâ dipiyâ* est le génitif employé comme locatif, à moins que ce ne soit la forme estropiée du locatif lui-même.

Le mot *nipistam* a conservé dans la langue actuelle son son et sa signification; nous trouvons le mot نبشتن ou نوشتن, « écrire, » dérivé de l'ancien *nipistanaiy*, conservé dans l'inscription de Van en Arménie. Le terme officiel a peut-être servi d'original au terme biblique (Esdras, IV, 7) נִשְׁתְּוָן, si c'est une altération de *nipistavâ*, à moins que ce mot ne vienne de *nista.*

Le *paruv* ne peut être que l'adjectif neutre employé adverbialement dans l'acception de « beaucoup, souvent. » La signification de « devant, avant, » exigerait *paruvam*, sanscrit पूर्वम् *pûrvam*.

Le *nisida* me semble être bien expliqué par M. Benfey, c'est pour *naid-ida*, d'après le changement de *d* final en *s*, le sens en est « non ici, ailleurs. »

Les subjonctifs *varnavâtiy patiparçâtiy* ne semblent pas avoir besoin d'explications ultérieures; ils présentent la forme connue sous le nom de *lêt*.

M. Rawlinson fait, à l'occasion de ce paragraphe, une remarque historique qui certainement fait honneur au bon jugement de son auteur. Quels sont ces autres exploits dont parle le monarque perse? Sont-ce les expéditions de Thrace, d'Inde, de Grèce, desquelles la modestie de Darius ne permet pas de retracer les victoires? Le savant Anglais se décide avec beaucoup de bon sens pour la négative de cette question qui, certainement, a quelque chose de séduisant de prime abord. Il suppose que Darius veut parler des victoires remportées par ses satrapes en même temps qu'il était occupé en Perse et à Babylone. Je crois en outre que si Darius eût gravé cette inscription après les événements cités plus haut, il n'aurait pas manqué d'en donner ici quelques indications; une autre raison militant en faveur de l'opinion du savant Anglais, c'est que la paléographie de Bisoutoun présente des signes incontestables d'une plus haute antiquité que les autres inscriptions et que, dans l'énumération des provinces, ne figure

aucun de ces noms que les expéditions plus ou moins heureuses ont fait ajouter aux autres documents cunéiformes.

§ 9. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya : Tyaiy paruvâ khsâyathiyâ.... â â[ha] avaisâm avâmiy? açtiy kartam yathâ manâ vasanâ Auramazdâha hamahyâyâ tharda duvartam.*

Le roi Darius déclare : Ceux qui ont été rois avant moi, leurs exploits ont été accomplis comme les miens, toujours par la volonté d'Ormazd.

Ceci est, je crois, le sens des paroles perses. Une fatalité, malheureusement non isolée, nous enlève, au milieu de la partie de l'inscription conservée, une lettre qui rend obscure toute la phrase. La lacune dans le mot *avâ.iya* a été comblée par un *c* par M. Benfey, qui assimile le mot ainsi restitué au sanscrit *anvacê*, non existant, qui signifierait « par terre. » Il traduit pour cela : « L'œuvre de mes prédécesseurs est anéantie. » Je l'avoue, je ne pourrais pas me résoudre à accepter cette interprétation, qui contiendrait une sortie assez maladroite contre les rois perses, et qui en outre ne serait justifiée ni par l'histoire, ni par les données que Darius nous fournit lui-même sur ses prédécesseurs.

J'émets l'hypothèse que la lettre endommagée n'est qu'un 𐎷 *m*, je lis *avâmiy*, comparable au zend *avahmi*, au sanscrit *avasmin*, s'il existait; je le traduis par « ici. » C'est le locatif de *ava*.

Le génitif nous représente tout à fait la forme du génitif des pronoms en *sâm; avaisâm* est le zend

avaêsâm, le sanscrit *aveshâm*. Cette ancienne terminaison s'est conservée tout entière dans le *rum* des Latins et dans le génitif épique en *αων* (dérivé de *ασων*). J'ai déjà dit que l'enclitique *sâm* n'était que la dernière syllabe de cette forme du génitif.

Le mot *duvartam* a été, à ce qu'il me semble, bien expliqué par M. Benfey qui le compare au sanscrit द्वृ *dvṛ*, « s'emparer, gagner, faire. »

La version donnée ci-dessus est plus simple et plus claire que l'interprétation de mes devanciers; il faut pourtant remarquer qu'une toute petite chose me gêne, c'est celle de ne pas lire devant *avaisâm* le pronom *tya*, mais je dois aussi remarquer que le *â* qui se trouve au commencement du mot complété en *âha* par M. Rawlinson, est au moins suspect, attendu qu'il se trouve au milieu de la fissure. On pourrait, sans grand inconvénient, changer le 𐎠 en 𐎹, et restaurer à l'endroit de la lézarde 𐎫, ce qui donnerait *tya;* le premier mot serait alors à compléter : [*ahañt*]*â*, « ils furent, » toute la phrase pourrait être celle-ci :

Tyaiy paruvâ khsâyathiyâ âhatâ tya avaisâm : avâmiy açtiy kartam, etc.

§ 10. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya.... num thuvâm varnavatâm tya muná kartam avathâ.... avahyarâdiy mâ apagaudaya yadiy imâm dipim...... Auramazdâ thuvâm daustâ biyâ utâtaiy taumâ vaciya biyâ utâ drañgam zivâ.*

Le roi Darius déclare : Que cette table t'informe sur mes exploits. Tellement ils sont accomplis. Pour cela ne les altère

pas. Si tu conserves cette inscription, qu'Ormadz t'aime et que ta race soit puissante, et que tu vives longtemps.

L'état tronqué de ce passage ne nous permet pas, ainsi que dans les paragraphes précédents, de pouvoir trancher la question d'une manière nette. Mon interprétation s'éloigne beaucoup de celle de mes devanciers.

Le point principal est d'abord de tâcher de restituer la lacune après *khsâyathiya*. Il manque à peu près trois lettres après ce mot, et une ou deux lettres après *nu*. S'il était certain, ce qui malheureusement ne l'est pas, que l'espace entre *nu* et *m* contenait deux lettres, je me croirais en droit de proposer cette restitution *ima anukaram thuvam varnavatâm*. Le mot *anukara* dont nous connaissons en persan moderne deux dérivés انگار et نگار, veut dire «image, imitation;» le premier signifie aussi «livre de notices, compte.» Le terme *anukara* serait un excellent pendant à *patikara* «image,» qui se lit quelques lignes plus bas.

Le savant Anglais a voulu voir ici une apostrophe de Darius à ses successeurs, avis que je ne saurais partager; le professeur de Göttingue a cru reconnaître dans un mot *anukrâma* le sens de «de race en race.» Ce qui paraît positif c'est que le premier mot est un substantif d'où dépend *varnavatâm* et c'est ce qui m'a guidé dans mon interprétation.

Le mot *apagaudaya* est obscur; ne pouvant pas trouver une meilleure signification, j'accepte celle de mes devanciers «cacher.» Le verbe *gaud* est

employé dans la dixième conjugaison, le gouna est constaté par la combinaison 𐎡𐎢 𐎡𐎹. On l'a rapproché du sanscrit गुह्, *guh*, pour *gudh*; le grec ΚΥΘ, Κεύθω vient de la même source. L'ordre « ne cache pas » se rapporte, non pas à l'inscription, mais aux faits qui y sont racontés.

L'emploi de *mâ* avec l'impératif rappelle tout à fait la même application de ce mot en sanscrit et en grec.

Malheureusement, ce n'est pas le temps seul qui nous a mal fait connaître cette partie de l'inscription; le courageux voyageur a oublié, par mégarde, une ligne dont le sens pourtant se laisse facilement deviner. Le reste de la phrase est clair et nous fournit quelques nouveaux mots assez curieux.

C'est d'abord cette phrase : *Auramazdâ thuvâm daushtâ biyâ* « Ormazd t'aimera ». L'accusatif n'a rien de surprenant, si l'on considère *daustâ biyâ* comme un futur formé d'après la manière sanscrite et latine par le suffixe *târ*, latin *tur*. En langue brahmanique on dirait जोष्टा भवेत्, *ģôshṭâ bhavêt*. Le verbe sanscrit *ģush* trouve son représentant dans le zend *zus*, d'où dérive *zaosa* « amitié; » le persan le changea en *dus*. Le persan moderne a conservé la racine de l'idiome ancien dans le mot دوست « ami, » peut-être notre mot *daustâ*, bien que le changement de *s* en س soit quelque chose d'irrégulier.

La forme *biyâ* nous présente une anomalie toute particulière à l'idiome achéménien. La racine *bu*, en zend, forme son potentiel en précatif *buyât*; le

persan, probablement porté par la force de l'accent tonique, a entièrement supprimé la voyelle du radical. La langue moderne ne semble rien avoir conservé de cette forme.

Le mot *drañgam* « longtemps, » ainsi il faut lire, s'est éternisé dans l'idiome de nos contemporains, où il se dit درنك, il est vrai, sous une acception un peu différente, « délai. » L'adjectif *drañga* voulait dire : « long, grand ; » c'est le sanscrit दीर्घ, *dîrgha* et le grec δολιχός. Le radical de ce verbe était *drag* et *draz*, d'où viennent le verbe zend *drang* et le participe *darakhtâ*, en persan, employé substantivement avec la signification de « arbre, » درخت, autrefois *drakhta*. Du substantif *drâzô*, persan *drâza*, vient l'adjectif moderne دراز « long. » Le persan moderne آردشير درازدست nous donne ainsi le moyen de reconstruire le nom du roi que les Grecs nommaient Ἀρταξέρξης Μακρόχειρ, c'était *Ártakhsathra drâzadaçta*.

Le mot *drañga* en question se retrouve encore dans le nom du pays de Drangiana, ayant la signification de « la grande. »

Plus fidèle que le zend, le persan nous retrace la racine sanscrite *gîv*, latin *viv*, grec βιF. Le *zîv* des Perses trouve, en zend, trois représentants, *gî*, *gi* et *zî*. Il est possible que cette dernière se soit aussi présentée en persan, dans le mot زندكان « vie ». Le mot زيستن a été déjà expliqué comme une contraction d'un ancien *zivastanaiy*[1]. La racine se retrouve

[1] Cette étymologie est maintenant rendue certaine par la forme

en outre cachée dans le mot پژو « sang, vie », qui représente probablement un terme ancien *upaźiva*.

§ 11. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya: Yadiy imam h. . . gâm apagaudayâhy naiy thât. . . . . Auramazdâtaiy źatâ biyâ utâtaiy taumâ mâ biyâ.*

Le roi Darius déclare : Si tu caches ce récit en ne le lisant pas ? Ormazd te sera ennemi, et ta race ne vivra pas.

Malheureusement le mot *ha. . . gâm* est mutilé, bien qu'il se trouve à un endroit tout à fait bien conservé du reste. M. Rawlinson semble avoir deviné ce sens, mais la restauration est très-difficile. Je doute qu'il ait été aussi heureux en tentant la restitution *thâhyâhy* « tu ne dois pas être nommé, » c'est-à-dire, « on t'oubliera ». Il y a une raison majeure contre cette interprétation, c'est que la négation devrait être, dans le cas posé, *mâ* et non *naiy*. La construction, au contraire, prouve que *naiy* est encore subordonné au *yadiy*.

Je croirais pour cela que le mot *thâh* doit s'expliquer comme le contraire de *apagaudayâhya*, et que *thâhâhy* a la signification de « faire connaître. »

Le *tay* doit être lu *taiy*.

Quant à *źatâ biyâ*, il est à faire la même remarque grammaticale qu'à l'occasion de *daustâ biyâ;* c'est une espèce de futur. L'exécration est forte, qu'Ormazd t'anéantisse; je n'ai pas besoin d'insister sur le verbe *źan*.

parsie *zivestan*, telle qu'elle se trouve dans la Grammaire parsie de M. Spiegel, qui m'était inconnue à l'époque de la rédaction du présent mémoire.

§ 12. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya: Ima tya adam akunavam hamahyâyâ tharda vasanâ Auramazdâha akunavam Auramazdâmaiy upaçtâm abara utâ aniyâ bagâha tyaiy ha(ñ)tiy.*

Le roi Darius déclare: Ce que je faisais, je le faisais toujours par la grâce d'Ormazd. Ormazd m'apporta son secours ainsi que les autres dieux qui existent.

Le paragraphe présente, pour la première fois, le mot *baga*, dans la forme de son pluriel *bagâha;* nous ne le lisons ici qu'au nominatif du pluriel, tandis que les inscriptions de Persépolis et de Van nous le présentent en beaucoup de cas.

C'est un fait curieux que ce mot très-important « Dieu » s'exprime dans toutes les langues de la souche iranienne autrement qu'en persan ancien, et qu'il n'y ait que les langues slaves qui emploient, pour la même idée, le même terme. Le mot persan *baga* ne se retrouve pas en persan moderne, mais bien en russe *bog* avec lequel l'idiome des Achéménides n'a qu'une parenté collatérale et assez éloignée. La langue moderne exprime cette idée par خدا, *uvadâta* « créé par lui-même », le zend *hvadâta*. Le mot *baga*, en zend, indique une partie de prières, un mot de prière, et le sanscrit भग, *bhaga,* qui veut bien dire « vénérable, » indique aussi « divinité, » mais n'est pas devenu le nom spécial de Dieu.

Ce mot *baga* « Dieu, » du reste, se trouve dans une grande multitude de noms propres que les Grecs et les Hébreux ont laissés. Les noms בגתא et ואבגתא (Esth. I, 10.) nous représentent les noms perses *Bagata* et *Uvâbagata*, attendu que le ו n'est

pas ici probablement la copule. Nous reconnaissons cet élément entre autres dans les noms de Βόγης (Hér. VII, 107), *Baga;* en Βαγαῖος, *Bagâyus;* en Βαγαπάτης (Ktésias), *Bagapatis* ou *Bagapâta* « protégé par les dieux; » en Βαγώας, *Bagâvâ*, « jouissant de la protection des dieux; » ensuite dans le nom de Behistun, où se trouve cette inscription; c'est le même Βαγίσταυον ὄρος de Diodore, ce qui nous donne le mot persan *Bagaçtâna* « endroit divin. »

Quant aux noms grecs commençant en Μεγα, j'en parlerai plus tard.

Le nom de la ville de Bagdad me semble aussi se rattacher à cette classe de mots. Les Persans modernes, pour expliquer l'étymologie de ce mot, dont le premier élément n'est plus dans leur langue, ont imaginé une étymologie de باغ « jardin, » et de داد « donné, » et l'ont, à cette occasion, rendue plausible par une jolie petite histoire sur la fondation de Bagdad. Le nom me semble remonter plus haut, et avoir appartenu à un village que plus tard la capitale a remplacé. Le nom ancien est *Bagadâta* « donné des dieux. »

La terminaison *âha* en *bagâha* est tout bonnement un reste de l'ancien nominatif prolongé, tel qu'il se trouve aussi dans les Védas, en *âsas; bagâha* rappelle tout à fait le védique भगासस्, *bhagâsas*.

Ha(ñ)tiy se rattache au sanscrit सन्ति, au zend *heñti*, au grec dorien ἐντί, au latin *sunt*, au germanique *sind*. L'existence de la nasale est prouvée par le moderne اند.

§ 13. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya: avahyarâdiy Auramazdâ upaçtâm abara utâ aniyâ Bagâha tyaiy hañtiy yathâ naiy arika âham naiy drauźana âham naiy zaurakara âham...i... tau tya taumâ upariy abistâm upariy ya... tahay sabu.... uvata zuka..... manâ vithibis..... kartam adam hya...m aparçam.*

Le roi Darius déclare : Pour cela Ormazd m'apporta son secours et les autres dieux qui existent, parce que je n'étais ni méchant, ni menteur, ni tyran ..... race au-dessus de sa position, au-dessus de ..... de moi par les dieux du pays ..... fait je ..... le jugeais.

La première partie de la phrase est bien conservée, ou au moins facile à expliquer; quant à la dernière, il faut la laisser comme elle est. La mutilation est d'autant plus désagréable que l'état intact de l'inscription nous aurait sans doute fourni des renseignements linguistiques assez curieux.

Drauź(a)na veut dire « menteur » et ensuite « scélérat. » Le mot *zaurakara*, au contraire, est obscur. Je lis *zaurakara* et identifie le mot au mot persan زور « force, » zend *zâvar*, pehlevi زوکر. Quant au *abistâm*, je l'identifie, non pas au sanscrit अभिष्टि, *abhishṭi*, mais à अभिष्ठा, *abhishṭhâ;* la signification serait ou « salut, » ou « retour » (comparez le persan بهشت).

§ 14. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya: Tuvam kâ khsâyathiya hya aparam âhy martiya hya drauź(â)na ahatiy hyavâ tara... âhatiy avaiy mâ i..... atifrastâdiy parçâ.*

Le roi Darius déclare : Toi, qui après moi seras roi, l'homme qui sera menteur ou qui sera méchant, ne les protège pas (?), frappe-les fortement, juge-les.

Quant au sens, je ne diffère pas beaucoup de l'interprétation que mes devanciers ont bien établie; surtout les restitutions du savant anglais sont aussi simples que spirituelles. Je leur demande seulement la permission de ne pas être de leur avis quant au mot *atifrastâdiy*.

Ce terme intéressant n'est pas un locatif d'un thème féminin en *tât*, comme l'a voulu M. Rawlinson; cela s'écrirait *atifrastâtiy*. Le premier mot *atifrastâ* a bien été détaché par M. Benfey; mais je crois qu'il se trompe s'il veut trouver dans le *diy* la particule enclitique *di*, dont M. Burnouf a démontré l'existence dans le zend. *Atifrastâdiy* est un impératif, comme l'est *parçâ; adiy* est tout simplement l'impératif de *as* « être, » il correspond au sanscrit एधि, *êdhi* et est irrégulier pour *azdiy*, comme le sanscrit dit *êdhi* pour un *ôdhi* plus régulier. La combinaison de la forme en *tâ* avec le verbe substantif a déjà été discutée; elle se trouve en sanscrit comme en persan. Quant à *atifrastâ*, j'y vois le nom d'agent de *ati-parç* « examiner à la rigueur, juger; » le changement du *ç* en *s* est irrégulier.

Quant au mot tronqué... *tar*..., la signification est claire, mais il m'est impossible encore de combler la lacune. Je proposerai bien pour l'autre lacune *avaiy mâ isâ avaiy atifrastâdiy*, mais sous la plus grande réserve, attendu qu'on pourrait trouver encore mieux.

§ 15. *Thâtiy Dârayavus khsâyatiya : Tuvam kâ hya aparam imâm dipim vainâhy tyâm adam niyapaisayam imaivâ patikarâ mâtya viç(a)nâhy yâvâ ..... yâvâ patikariyâhy.*

Le roi Darius déclare : Toi qui verras plus tard cette inscription que j'ai écrite et ces images, ne les détruis point. Autant que tu les épargnes, autant tu seras protégé ?

Niyapaisayam a été très-heureusement restitué par M. Rawlinson. Le mot *patikara* veut dire « image, » c'est le sanscrit प्रतिकार, *pratikara;* les Hébreux ont conservé ce mot dans le chaldéen פתכר, le pehlevi nous exhibe ܦܬܟܪ ; et le persan moderne پیکر. Le mot *viç(a)nâhy* pourtant est plus difficile à analyser. Est-ce un verbe *çan* avec la préposition *vi*, ou *viç* avec le suffixe de la quatrième conjugaison sanscrite ? L'imparfaite connaissance de la langue achéménienne ne nous permettra guère de trancher cette question. Je voudrais cependant me décider pour la dernière alternative et comparer le mot avec le sanscrit *vish* (pour *vik*), d'après la neuvième conjugaison. Le persan, dans le cas de la vérité de l'hypothèse, aurait conservé le *ç* comme altération du guttural *k*. Le mot veut dire en sanscrit « séparer ; » ensuite le persan en a changé la signification, en le prenant pour « dégrader. »

Quant à la fin de la phrase, j'ai suivi le savant Anglais, sans être toutefois plus convaincu de l'exactitude de sa restauration qu'il ne l'est lui-même.

§ 16. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya: Yâvâ imâm dipim vainâhy imaivâ patikarâ naiyadisa viç(a)nâhy utâ [yadiy] âvâ tau. . . . . parikarâhadis Auramazdâ tuvâm daustâ biyâ utâ taiy taumâ vaçiya biyâ utâ drañgam zivâ utâ tya kunavâhy avataiy uparam Auramazdâ danautuv.*

Le roi Darius déclare : Autant que tu verras cette inscription ou ces images, si tu ne les altères pas et ne les dégrades

pas, autant que tu les conserveras, Ormazd te protégera et ta race sera grande, et tu vivras longtemps, et ce que tu fais, qu'Ormazd le bénisse plus tard.

Quant à la traduction, elle est aussi hasardée que le texte même est tronqué. Je ne crois pas qu'il faille suppléer *yadiy;* la phrase est obscure, parce qu'on ne connaît pas la conjonction devant *tau*... Seulement le *naiyadisa*, ou, comme lit M. Rawlinson, *niyadish*, n'est que la négation, à laquelle on a ajouté la conjonction *yadiy* et *sa*, l'accusatif enclitique; le *nais-idâ*, aurait déjà dû enseigner que la négation est *naiy* et non pas *niya*.

En *dis*, je vois la particule enclitique zende *dis;* seulement le *parikarâhadis* pourrait étonner. Mais quelle serait la forme régulière? *Parikârahydis*, ce qui n'était pas à prononcer; on était alors obligé de faire une concession à l'euphonie, et de dire *âh-a-dis*, en rejetant le *y*.

Le *tau* est très-difficile à compléter, puisque un malheureux hasard l'a tronqué à deux reprises.

Le subjonctif *kunavâhy* correspond aux autres formes semblables que nous connaissons déjà; il est formé de *kunausiy* « tu fais. »

Le mot *danautuv* est un impératif de la troisième personne du singulier d'un verbe qu'il m'est encore difficile d'identifier avec un verbe quelconque sanscrit. Nous avons ou la cinquième ou la huitième conjugaison; en tout cas, le verbe est *dan*, peut-être le *dhan* du sanscrit dont il provient, धन, *dhana* « richesse. » M. Benfey a allégué le sanscrit धन्व,

dhanv, qui, certainement, est parent de la racine achéménienne, mais *danautuv* ne vient pas de *dhanv*, ou *danuv;* en perse le sens du mot est : « faire réussir, bénir. »

§ 17. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya: Yadiy imâm dipim vainiya viç(a)nâhadis utâ yâvâ tau.... naiyadisa parikarâhy Auramazdâtaiy źatâ biyâ utâtaiy taumâ mâ biyâ utâ tya kunavâhy avataiy Auramazdâ h.....tuv.*

Le roi Darius déclare : Lorsque tu vois cette inscription et que tu la détruis et que tu ne conserves pas ces images, Ormazd t'anéantira et ta race ne vivra pas, et ce que tu fais, qu'Ormazd le détruise.

Le mot *vainiya* me semble être pour *vainiyâ;* la forme correspondant à *thaçtanaiy*, et ainsi l'a regardée M. Rawlinson, devrait être *vaiñtanaiy* ou *vainitanaiy*.

Le mot *viç(a)nâhadis* est composé comme *parikarâhadis*, ce que nous lisons dans le paragraphe précédent.

Je ne crois pas que la restitution (*y*)*âvâ* soit exacte; il me paraît être le nominatif du pluriel de *ava*.

A l'heure qu'il est, il m'est encore impossible de statuer avec sûreté sur la restauration acceptable de *h...tuv;* mais il est évident que ce mot veut dire « frustrer, anéantir, » en formant une opposition avec le *danautuv* de la phrase précédente.

§ 18. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya: Imaiy martiyâ tyaiy adakaiy (?) avadâ aha(ñ)tâ yâtâ adam Gaumâtam tyam Magum avâźanam tya Bardiya agaubatâ adakaiy imaiy martiyâ tyaiy*

anusiyâ manâ Vindafranâ nâma Viçpakahyâ? Vidarna nâma Duźgarahyâ? puthra Pârça Gaubrava nâma Marduniyahyâ puthra Pârça Utana nâma Franâçpahyâ puthra Pârça Bagamukhsa nâma Dazdaupirahyâ puthra Pârça Açpâthina nâma Hamargahyâ? nâma Pârça.

Le roi Darius déclare : Ceux-ci étaient les hommes qui étaient auprès de moi, lorsque je tuai Gomatès le mage, qui s'appelait Smerdis. C'étaient ces hommes qui étaient mes complices : un Perse nommé Intaphernès, fils de Hyspakès (?) ; un Perse nommé Hydarnès, fils de Dysgarès (?); un Perse nommé Gobryas, fils de Mardonius ; un Perse nommé Otanès, fils de Franaspe ; un Perse nommé Mégabyse, fils de Zopyre, et un Perse nommé Aspathixès, fils d'Amorgès.

Nous ne connaissons pas les motifs qui ont porté le roi de Perse à faire succéder aux exhortations et aux imprécations que nous venons de lire, cette liste des conjurés Pasargades qui mirent une fin à la royauté usurpée des mages. Mieux aurait valu, dans notre intérêt, qu'il les eût nommés à la première table des inscriptions, nous aurions au moins la nomenclature intacte. Mais, malgré l'état déplorable dans lequel nous est transmis ce document très-précieux, nous pouvons encore tirer des conséquences assez graves, quand même nous n'aurions pas toujours réussi à restaurer l'inscription.

La traduction scythique, dont le savant Anglais nous prive encore, nous a, malgré les injures qu'elle a dû souffrir, donné quelques renseignements précieux pour la reconstruction de la phrase ; il est très-probable que, de son côté, la traduction assy-

rienne nous révélera un jour de nouveaux points de vue auxquels nous n'avions pas encore pensé.

Hâtons-nous d'abord de reconnaître que le mot *adakiya* a été probablement bien restauré par M. Rawlinson. Quant à la signification, je ne suis pas encore fixé; mais il me semble qu'on ne pourrait guère alléguer le persan moderne اندکی «un peu,» dont la signification ne peut facilement être mise en rapport avec les autres mots du texte.

Les noms des Pasargades qui tuèrent le mage sont différemment transmis à la postérité par Hérodote et par Ctésias. Le médecin du jeune Cyrus nous fournit les noms suivants : *Ὀνόφας*, *Ἰδέρνης*, *Νορονδοβάτης*, *Μαρδόνιος*, *Βαρίσσης*, *Ἀρταφρένης*. Nous ne voyons qu'un seul homme qui soit nommé et par Hérodote et par Ctésias; quant aux autres, dissentiment complet. A qui donner la préférence? Au père de l'histoire qui a, pendant le cours d'un voyage immense, recueilli par-ci par là quelques notions sur l'histoire des peuples dont il visitait les pays, ou au médecin du roi, qui puisait dans les sources les plus authentiques, et qui pouvait disposer des archives impériales de Perse?

La réponse ne se fera pas attendre. Au premier, dont l'autorité et la véracité ont reçu une satisfaction éclatante dans le témoignage irrécusable d'un document authentique, d'un document émanant de l'homme même qui, mieux que tout autre, devait connaître ces complices. Si l'inscription de Bisoutoun ne nous constatait que le fait, que le père de

l'histoire, quoiqu'il ait été calomnié et traité de menteur, est l'historien le plus sincère et le plus consciencieux de l'antiquité, nous lui serions redevable de beaucoup au nom de l'appréciation de la littérature grecque. L'inscription de Bisoutoun rend cet immense service à l'histoire orientale de nous donner le contrôle vérificateur pour les histoires de toutes les nations, dont les Grecs nous ont, presque seuls, transmis quelques connaissances. Sans doute ils se sont trompés en détail, mais le fond, les vérités générales qu'ils ont transmises, restent intactes, et sont confirmées par ce document que la science du XIXe siècle vient d'exhumer de la tombe de l'oubli.

Nous nous apercevons de quel poids peuvent être, à côté des autorités irréfragablement corroborées par une découverte tardive, les historiens orientaux, écrivant plus d'un millier d'années après ces événements dont les Grecs étaient contemporains, et qui ont mêlé ensemble et confondu les histoires de deux pays différents, et de deux ou plusieurs dynasties toutes disparates. Les rois de Mirkhond, de Firdousi, ne peuvent être mis en rapport avec l'histoire; et s'il y a quelques personnages qui sont empruntés à l'histoire de Perse, comme Ardeshir Longue-Main (درازدست), Darius Codoman et Alexandre, rien dans leurs histoires n'est authentique que ces noms, et le reste appartient à une autre histoire, sinon au mythe.

Passons aux détails.

Le premier nom est *Vindafranâ*, qu'Hérodote a rendu Ἰνταφέρνης; c'est peut-être l'Ἀρταφέρνης de Ctésias. On ne sait pas si l'on doit mettre cette erreur au compte de l'historien ou à celui de son épitomateur Photius. Quant au nom Ἰνταφέρνης, il est assuré par Hérodote. Darius ne nous dit, du reste, rien de la fin tragique de son ancien complice, qu'il fit mourir avec toute sa famille pour une cause futile. Mais cette histoire a été illustrée par le dévouement fraternel de la femme de la victime, qui, libre de sauver un de ses parents voués à la mort, choisit son frère. Ce conte n'est pas encore oublié en Orient : le فاكهة الخلفا l'allègue comme un trait sublime.

Le nom *Viñdafranâ*, car c'est ainsi qu'il faut lire, se dit dans la traduction *Viddapana*. L'explication de ce nom est très-difficile, attendu que les données nécessaires nous manquent dans les langues congénères. Toutefois, il se trouve en zend (Yesht Farvardin XXX) *frenî* dit « des femmes saintes, » On l'interprète alors « pieux. » Mais cette signification ne paraît guère admissible en persan, parce que plusieurs compositions, comme *Franabâzus*, Pharnabaze, *Tiźiyafranâ*, Tissaphernès, ne seraient pas explicables par cette interprétation. Le sanscrit प्रण, *prana*, veut dire « antique, » ce qui pourrait convenir à l'explication des textes zends et à quelques noms persans, tels que *Franaka*, Pharnace, *Franâçpa*, Pharnaspes et d'autres. Mais la mise en parallèle du nom de Tissaphernès avec le nom zend *Tiźyârstis*, nous semble autoriser à voir dans le mot *franaḥ* l'expres-

sion pour une arme que nous ne pouvons indiquer de plus près. Ceci n'est qu'une hypothèse, que la connaissance plus approfondie de la langue achéménienne va ou confirmer ou rejeter.

Quant au mot *Viñda*, il n'est pas plus facile à interpréter. Le mot zend *viñd*, le sanscrit विन्द्, *vind*, ne nous servent à rien du tout. Le mot est un substantif dont on ne connaît pas la signification. L'élément se trouve en Ἀρταΰντης, *Artaviñda*, et Ἀρταΰντη, *Artaviñdâ* (Hér. IX, 11).

Le nom du vainqueur de Babylone, *Viñdafrâ*, paraît être ressemblant, mais non identique.

M. Rawlinson nous dit que le commencement du nom propre du père d'Intaphernès se trouve traduit par *Viçpa;* si son dessin est exact, il ne manquerait guère qu'une lettre entre la reconstruction *viçpa* et le *hyâ* du génitif, que l'inscription a conservé. Je ne doute pas que cette lettre ne soit un *k;* le nom serait alors *Viçpaka*, ce qui se rattacherait au nom propre védique विश्वक, *Viçvaka*.

Le deuxième nom se lit dans la version scythe *Huddâna*, sauf rectification du déchiffrement de la deuxième écriture cunéiforme. M. Benfey a, avec raison, soupçonné que ce nom était le *Vidarna* des Perses, le Hydarnes, Idarnes (Curt. IV, 3) des anciens; je n'ai pas douté d'accepter cette supposition, contre M. Rawlinson qui y voit Otanes. Mais, par un passage d'Hérodote (III, 68) où cet homme est nommé fils de *Pharnaspes* (Φαρνάσπεω μὲν παῖς, γένεϊ δὲ καὶ χρήμασι ὁμοῖος τῷ πρώτῳ Περσέων), Otanes

se trouve être oncle, du côté de la mère, de Cambyse; il avait été beau-frère de Cyrus, qui avait épousé sa sœur Kassandane (Hér. II, 1). Nous n'avons aucune raison de douter du récit d'Hérodote. Or, le père de cet *Huddâna* se dit en scythique *Dhugghara*, et de ce nom l'*r* est réellement conservée en persan; et les données grecques et orientales que nous devons respecter autant qu'elles ne sont pas réfutées, ne nous permettent pas d'identifier le nom *Huddâna* avec *Ὀτάνης*.

Le nom du père de Hydarnes se dit *Dhugghara* en scythique, d'après M. Rawlinson. Il est difficile de vouloir préciser le nom achéménien, d'autant plus que nous n'acceptons que provisoirement les déchiffrements proposés par ce savant; on pourrait, en attendant, supposer *Duźgara* « difficile à dévorer (comparez le zend *neregara*), fort. »

Le troisième nom est bien conservé dans la cinquième table, c'est *Gaubruva*, ce qui s'accorde admirablement avec le *Γωβρύας* des Grecs; il n'y a peut-être pas un nom si bien rendu par les Grecs que celui-là. Il veut probablement dire: « ayant le « sourcil du taureau, » le taureau étant, comme on sait, sacré en Perse comme dans l'Inde. L'étymologie, spirituelle du reste, de M. Pott, خوبروى « beau de figure, » ne s'est pas confirmée par la découverte de Bisoutoun.

Le nom du père de Gobryas est Mardonius, grand-père du célèbre vaincu de Platée; le nom perse *Mardaniya* parle encore en faveur de la fidélité

des Grecs. Le nom vient du thème *Mardu*, ce qui se retrouve dans le nom des Μάρδοι (*Mardava*), de Μαρδόντης, *Mardañta*, et de Mardochée, *Mardakhiya*, ce que les juifs ont bien rendu par מרדכי.

La faute de Ctésias (ou de Photius) est facile à expliquer : au lieu du fils, on a nommé le père; le Μαρδόνιος de Ctésias est une erreur pour Γωβρύας ὁ Μαρδονίου.

Le quatrième conjuré est Otanès, et aussi, à ce sujet, Hérodote est confirmé à l'égard de Ctésias. Celui-ci nous donne le nom d'Ὀνόφας, ou Ὀνούφας. Hérodote nomme Ἀνάφης, Anaphes, fils d'Otanès. Encore une confusion semblable à celle que nous avons relevée à l'occasion de Gobryas. La traduction scythique ne nous donne pas le nom; mais elle a sauvé fort heureusement la dernière lettre *n*. Le nom d'Hydarnes ayant été placé le deuxième de la liste, nous ne pouvons admettre ici qu'Otanès, fils de Pharnaspe.

C'est ainsi que la lettre scythique *n*, qui seule a été conservée dans le nom du conjuré perse, nous donne une nouvelle preuve de la véracité d'Hérodote. L'individu en question est Otanès, et non pas son fils Anaphes, avec lequel il a été confondu par les Perses mêmes. La faute de cette confusion est certainement celle de Ctésias, non pas celle de son abréviateur. Nous savons par Diodore (XXXI, fol. 19) que les rois de Cappadoce se disaient petits-fils de Cyrus, et cet auteur nous a transmis la généalogie qu'ils alléguaient en leur faveur. Diodore donne ces rensei-

gnements avec une certaine défiance; il rend seuls responsables les Cappadociens mêmes. Il dit : Καμβύσης τοῦ Κύρου πατρὸς ἀδελφὴν ὑπάρξαι γνησίαν Ατόσσαν, ταύτης τε καὶ Φαρνάκου τοῦ Καππαδοκίας βασιλέως γενέσθαι παῖδα Γάλλον καὶ τούτου γενέσθαι Σμέρδιν, οὗ Αρτάμνην, τοῦ εἶναι Ἀναφᾶν. ὃν καὶ διενεγκεῖν μὲν ἀνδρείᾳ καὶ τόλμῃ. Il devint alors, d'après ce récit, un des sept qui ont tué le mage; mais il est facile à voir, du premier coup d'œil, que c'est une généalogie inventée après coup par les Cappadociens. Ce qu'il y a encore de surprenant, c'est que le fils de cet Anaphas s'appelle comme son père; chez Hérodote, Anaphas, fils d'Otanès, commanda les Cissiens. En outre, il n'est guère à présumer que le rejeton au cinquième degré de la sœur de Cambyse, père de Cyrus, aurait été déjà un homme d'un certain âge, comme l'était évidemment Otanès, beau-frère de Cyrus et beau-père du mage. Le récit de Diodore ne peut donc rien prouver contre l'autorité d'Hérodote, corroborée par le document de Bisoutoun.

Le nom persan d'Otanès est obscur; je n'hésiterais pas à le transcrire par *Utanus* « ayant un beau corps, » si, peut-être, ce nom ne s'était pas exprimé par Ὀτανος. Le nom d'Utanus aurait certainement conservé sa désinence dans la version scythique, qui pourtant le fait terminer par un simple *n*. Si l'on veut admettre l'identification donnée, il faut statuer ici une exception de la règle, que le *us* des Perses se traduit en *ος* grec, et le *a* ou *is* en *ης*; il y en a, bien qu'elles soient assez rares.

Le père d'Otanès s'appelait *Franâçpa*, grec Φαρνάσπης, peut-être « ayant des cheveux vieux ; » le fils était Anaphas, dont le nom a été confondu avec celui du grand-père, si l'on ne veut pas admettre que le père de Phédime ait eu deux noms. Quant au nom *Anaphas*, son explication est très-difficile, attendu qu'on ne sait pas comment justifier l'aspirée *f*. Nous avons en zend un mot dont le locatif se dit *nafsu;* le nominatif en serait *nafs;* avec l'*a* primitif ou *u*, ce serait *Anaf* ou *Unaf:* je donne cette étymologie, sans en vouloir garantir l'exactitude.

Le cinquième conjuré est Megabyze, fils de Zopyre. Nouveau triomphe pour Hérodote, que Darius est loin de démentir. Les noms et du père et du fils ne sont pas entièrement conservés; mais n'importe, nous en savons assez pour pouvoir confirmer entièrement le renseignement du père de l'histoire. Le nom du conspirateur, Megabyze, ce qui est la chose principale, se trouve chez Hérodote; Ctésias nous donne Norondobatès ou Barisses.

La table achéménienne ne fournit que la fin du mot; mais la traduction scythique a *Pagavukhsa*, selon M. Rawlinson. Il rétablit ainsi le nom persan : *Bagavukhsa*, je crois à tort. Le *v* du scythique n'est pas seulement représentant du *v* perse, mais aussi du *m*. En outre, le nom *Bagavukhsa* n'aurait jamais été transcrit en grec autrement que par Βαγώζης, ou Βαγαύξης; le *v* entre *a* et *u* est plutôt voyelle que consonne. Je lis *Bagamukhsa*, et je reconnais en même temps dans cette permutation la cause du changement de *Baga* en Μεγα.

Cette donnée nous éclaire en même temps sur l'étymologie des noms persans nombreux commençant avec Μεγα. La transformation du *m* en *b*, et *vice versa*, s'est opérée avec une extrême facilité. Nous nous bornons à alléguer les noms suivants : Μεγαδόστης (Hér. VII, 105), *Bagadaustâ* « ami de Dieu », Μεγασίδρης (Hér. VII, 72), *Bagacithra* « rejeton de Dieu, » Μεγάπανος (*Id.* VII, 62), *Bagapânus* « protégé par Dieu, » Μαγαῖος (Plut. Alc. 29), *Bagâyas* « aimant Dieu, » identique probablement au nom Βαγαῖος. Il y a, du reste, en zend un mot *magha* qui veut dire « pierre ; » ensuite il manque en perse la racine *mag*, d'où vient *Magus* « le mage. » Μαγαῖος pourrait aussi être dérivé de ce dernier mot.

Le deuxième élément est plus clair ; en zend, il n'existe pas une racine correspondante au sanscrit *muc*. Il faut avouer notre ignorance sur ce point.

Le nom de Zopyre, si connu parmi nous, est singulièrement exprimé dans la traduction précitée. Il se nomme d'après M. Rawlinson *Dadd'hupiya ;* quelle différence entre le Ζώπυρος des Grecs et la forme originale ! Mais pourtant l'identité pourrait se rétablir parfaitement, et peut-être verrons-nous que la forme grecque n'est pas beaucoup plus altérée que la forme scythique.

M. Letronne, dans une lettre spirituelle à M. Botta, a déjà parlé de ce nom *Zopyrus ;* la physionomie grecque de ce nom le frappa ; mais il crut, avec raison, qu'il n'y avait ici qu'un nom perse grécisé et non pas un nom que les Perses eussent emprunté

aux Grecs. On avait déjà tâché de l'expliquer; M. Quatremère, avant la découverte des inscriptions achéméniennes, l'avait assimilé a *Shahpour;* nous avons su depuis que le nom de *Shapour* se disait à l'époque de Darius de manière à ce qu'il fût impossible d'en former *Ζώπυρος*.

Il est fâcheux que nous n'ayons pas encore la transcription médo-scythe dans toute son étendue, nous verrions bientôt de quelle manière il faut accepter les déchiffrements du savant anglais. Cependant, admettons que la leçon de M. Rawlinson soit exacte; elle s'éloigne encore beaucoup de l'original, mais on pourrait facilement l'expliquer. Rien n'est plus commun que la suppression du *r* dans le médique; pour *piya* nous pouvons hardiment proposer *pira*, comme le *Bâbirus* des Perses se traduisait, en scythe, *Babegh* d'après la leçon de M. de Saulcy.

Le scythe *Dadd'hupiya* peut très-bien s'être prononcé en persan *Dazdaupira*, dont, il est vrai, je ne sais pas expliquer la signification. Mais c'est une forme qui se rapproche aussi bien du grec *Ζώπυρος* que du scythique *Dadd'hupiya*.

Quant à cette famille, les noms de Zopyre et de Mégabyze alternent. Le Zopyre de l'inscription a pour fils le conspirateur Mégabyze; celui-ci est le père du Zopyre qui s'est dévoué devant Babylone; le fils de ce Zopyre fut Mégabyze, le général qui combattit contre les Athéniens en Égypte (Hér. III, 160); ce dernier eut pour fils un troisième Zopyre qui déserta à Athènes.

Jusqu'ici tous les noms des conspirateurs sont les mêmes chez Hérodote et dans l'inscription; le dernier nous fait un peu plus de difficultés. L'historien grec le nomme Ἀσπαθίνης, en omettant le nom du père; nous savons par un autre passage (Hér. VII, 97) qu'un Aspathines était le père de Prexaspe, un des grands amiraux de Perse.

Le nom scythique commence par *Pa*, et je serais très-disposé à y trouver le nom de Βαγαπάτης qui, selon le récit de Ctésias, fut mis dans le secret du complot, en compagnie d'un nommé Artasyras. Mais il ne figure, pas même chez l'historien de Cnide, parmi les hommes courageux qui exposèrent leur vie dans un combat incertain contre la caste régnante. On est alors en droit d'attendre ici le nom d'Aspathines qui s'est distingué dans le combat et qui, d'après le récit d'Hérodote, y fut même blessé. Ces particularités alléguées par le père de l'histoire sont d'un trop grand poids pour les négliger. Il faut lire le nom du conjuré *Açpâthina.*

Mais le nom scythique ne s'y oppose pas, les procopes ne sont pas rares dans le dialecte de la deuxième espèce des inscriptions. Ne lisons-nous pas le scythe *Varasvis* à côté de l'*Uvârazmis* persan?

Le nom veut probablement dire « soldat, » c'est le mot *Açpâtha* « cavalier, » avec la syllabe dérivative *ina*. Le mot *açpâtha* est le prototype du persan moderne سپاه « soldat, guerrier, » devenu le français *spahi.*

Quant au nom du père, qui se termine dans la

traduction *agga*, la restitution *Hamarga*, grec Αμόργης, est tout à fait arbitraire; c'est pourtant le seul nom en *rga*, dont je me souvienne en ce moment.

Ctésias donne, au lieu de cet Aspathinès, un nom Norondobatès, dont la signification est très-peu claire. Nous lisons aussi Ὀροντοϐάτης, et, chose surprenante, ce mot peut s'interpréter de manière à exprimer la même notion qu'Açpâthina. *Aravañtapatis*, zend *Aurvatpaiti*, veut dire « maître des coursiers. » Y a-t-il hasard, ou les significations cadrent-elles parce que c'était le même individu? Ce que je laisse à deviner à de plus habiles que moi.

§ 19. *Thâtiy Dârayavus khsâyatiya.*

Le roi Darius déclare.

La fin de l'inscription manque totalement; on ne peut non plus compléter le sens moyennant la traduction scythique; il n'y a que la version assyrienne qui puisse donner quelques éclaircissements là-dessus.

Du reste, M. Rawlinson nous dit, que cette partie de l'inscription n'a pas été copiée avec l'exactitude nécessaire; il était fatigué par un travail de douze heures et le soleil se couchait déjà; il croit que l'on pourrait trouver encore quelques noms en examinant de plus près ce passage de l'inscription.

CINQUIÈME TABLE.

Cette table, la dernière, nous est parvenue dans

un état déplorable. Il nous reste à peine la quatrième partie de cette inscription, atrocement mutilée. Elle raconte une expédition en Suziane, nouvellement soulevée, et une guerre contre le Scythe Sarukha. Il nous reste trop peu de ce dernier récit pour pouvoir juger dans quel rapport cette guerre est avec la grande expédition contre les Scythes de l'année 514. En tout cas, la table est postérieure à l'expédition; mais pour cela, il n'est pas dit que Darius ait fait une allusion quelconque dans ses inscriptions destinées à parvenir à la postérité la plus reculée. L'expédition ne fut pas glorieuse, ce fut assez pour la passer sous silence.

§ 1. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya : imatya adam akunavam ..... mâ r... thardam ..... [ava]thâ khsâyatiya [abavam paçâva u]važanama[iyarika âha] dahyâus hauva hacâma hamithriya abava. I martiya ... imaima nâma Uvažiyâ avam mathistam akunava paçâva adam kâram frâisayam Uvâžam I martiya Gaubruva nâma Pârça manâ bañdaka avamsâm mathistam akunavam paçâva hauva Gaubruva hadâ kârâ asiyava Uvažam hamaranam akunaus hadâ hamithriyaibis paçâva .... utâsaiy marda utâ .... agarbâya utâ aniya abiy mâm .... dahyâus nâma Uvažaiy .... avâžanam avadasim uzzatayâpataiy akunavam.*

Le roi Darius déclare : C'est ce que j'ai fait... une année lorsque je fus roi? La Susiane se révolta contre moi. Un homme nommé ...... mema; les Susians le firent leur chef. Ensuite j'envoyai une armée en Susiane. Un Perse nommé Gobryas, mon serviteur, je le nommai général. Gobryas marcha ensuite contre la Susiane; il livra une bataille aux rebelles; ensuite on prit ces ..... et sa tente? et ils le

prirent et l'amenèrent devant moi. Il y a un pays nommé ..... c'est là que je le tuai.

Je n'ajoute que peu de chose. La seule chose sûre que l'on puisse tirer de ce paragraphe, c'est le nom de Gobryas. M. Rawlinson a bien reconstruit une partie de la phrase, mais il était impossible de deviner le sens de tous les passages.

Dans *Uvaźanam*, je crois reconnaître *Uvaźanamaiy*. Quant à la forme *uvaźana*, elle ne se montrerait qu'ici, mais elle est rendue très-probable par une raison d'étymologie. J'ai fait venir le nom d'*Uvaźa* de *uva* «même» et de *źan* «engendrer;» c'est le sanscrit स्वज, *svaǵa* «né par lui-même.» Or le mot *źa*, sanscrit ज, *ǵa*, se présente souvent sous les formes *ǵana* et *ǵanma;* il y a une quantité d'exemples. A côté du sanscrit *ǵa*, *ǵana* dans les mots composés, se trouve toujours une forme en *ǵâti*, जाति; p. e. *dviǵa*, *dviǵanma*, *dviǵâti*. Eh bien! la forme du nom de Suziane en *ǵâti* se montre aussi dans la traduction scythique. Elle se nomme là I- I ≥I II -I= *Hawazati*. (Voy. M. de Saulcy, *Recherches analytiques sur les inscriptions cunéiformes du système médique*, p. 9.) Cette forme parallèle semble confirmer et la restitution du mot *Uvaźanam* et l'étymologie, proposée par nous, du nom *Uvaźa*.

On pourrait aussi lire *Uvaźanma*, ce qui se rattacherait à un sanscrit स्वजन्म, *svaǵanma*.

Le mot *hauva* se montre ici, ainsi que très-souvent, comme féminin. M. Benfey n'a nullement rai-

son, je crois, de douter de ce fait et d'y voir une faute. Les exemples sont trop nombreux.

Quant au *marda*, j'y ai cherché le persan مال; je ne sais si j'ai réussi. Le zend *marda* ne peut pas non plus donner une explication suffisante.

Aniya ne peut être le passif, comme l'a cru M. Rawlinson; c'est la troisième personne du pluriel dans la voie active; sanscrit अनयन्, *anayan*.

§ 2. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya* .... *uta* .... *uta dahyâus* .... *Auramazdâ* .... *âya* .... *vasanâ Auramazdâha* .... *thâdis akunavam*.

Le roi Darius déclare : .... et le pays .... Ormazd .... par la grâce d'Ormazd ..... je fis cela.

Que veut-on faire de ces fragments? Les vouloir reconstruire, serait du temps sacrifié en pure perte.

§ 3. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya hya aparam imam* ... . *hatiya utâ zivahyâ* ....

Le roi Darius déclare : Celui qui plus tard cette .... et de la vie .....

§ 4. *Thâtiy Dârayavus khsâyatiya* .... *asiyavam abiy Sakâm* .... *Tigrâm barataiy* .... *iy abiy darayam avam* .... *â piça viyataram* .... *azanum aniyam a-*

garbâyam . . . . *abiy mâm utâ*
. . . . *Çarukha nâma avam a-*
garbâyam . . . . *avadâ aniyam mathi-*
stam . . . . *âm âha paçâva*
da[*hyâus manâ abava.*]

Le roi Darius déclare : Je marchai contre la Scythie . . . . . le Tigre . . . . . contre la mer le . . . . . ensuite (?) je passai ? . . . . . je tuai l'autre, je le pris . . . . . vers moi et . . . . . le nommé Çarukha je le pris . . . . . là . . . . . l'autre chef . . . après le pays m'appartenait . . . . .

J'adopte la conjecture de M. Benfey : *dahyâus mana abava.* Quant au reste, je crois, malgré la mutilation, encore entrevoir quelque chose qui a échappé à M. Rawlinson. Ce savant croit que Darius parle ici des Sakes Tigrakhudes, dont il est question dans l'inscription de Nakhsi-Rustam. Jusqu'ici on a expliqué ce mot *Tigrakhudâ* par « buvant le Tigre. » Il peut y avoir eu quelques tribus scythes au bord du Tigre qui étaient restées depuis l'invasion des barbares du nord au bord du Tigre, mais en aucun cas ce n'était ni Suziane ni au Tigre inférieur; le seul endroit possible à admettre serait le pays de l'Arménie. Mais cela n'empêche pas d'expliquer tout autrement le mot *Tigrakhudâ;* je crois qu'il faut tenir compte de ce que ce mot ne se trouve pas écrit *Tigrâkhudâ.* Dans l'état actuel de nos connaissances, il ne faut négliger aucune de ces petitesses grammaticales.

Darius se dirigea vers le nord; mais pour arriver au lieu de sa destination il s'approcha du Tigre. Ce n'est que par cette raison que ce fleuve est nommé

ici, et il n'est nullement dit qu'il l'ait franchi; il pouvait le longer, en partant de Suzes, pour arriver à la mer Noire. C'est, je crois, à cette mer que se rapporte le *daraya* de l'inscription, et non pas au golfe Persique, comme le veut M. Rawlinson.

En outre, Darius rencontra les Scythes conduits par deux chefs. Le savant anglais s'est laissé induire en erreur par le mot *aniya*, qui, à ce passage, ne semble pas signifier « ennemi. » Darius paraît avoir dit qu'il a tué l'un dans la bataille, et pris l'autre. Cet *autre*, c'est Çarukha.

Ce chef, dont le portrait même est parvenu jusqu'à nous, serait-il le Σκύλης des Grecs, ou un homonyme de ce roi? Je pose cette question sans l'affirmer; mais je dois ajouter toutefois que la leçon *Çarukha* n'a pas semblé trop sûre à M. Rawlinson, qui doute s'il faut lire ainsi ou *Çardakha*. On sait que le *u*, ⟨𐎢, ne diffère du *d*, 𐎭, que par le crochet préposé; le savant anglais a suivi la transcription scythique.

Nous ne pouvons juger dans quel rapport ce fragment mystérieux doit être mis avec la célèbre et malheureuse expédition de l'année 514.

§ 5. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya* . . . .
. . . . *mâ naiy Auramazdâ* . . . .
. . . . *yadaiy vasanâ Auramazdâha* . . . . *: akunavam.*

Le roi Darius déclare; . . . . . par Ormazd . . . . par la volonté d'Ormazd . . . . . j'ai fait.

§ 6. *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya:* . . . .

... *Auramazdâm yadâta* ....
utâ źivahyâ utâ .....

Le roi Darius déclare : Ormazd .... et de la vie ....

Le mot *yadâta*, pourvu que le mot soit complet, est l'impératif du verbe *yad*, correspondant au zend *yaz* « invoquer. »

LES INSCRIPTIONS DÉTACHÉES.

Au-dessus des tables que nous venons d'analyser, on voit les images de Darius et de ses ennemis; le récit en devait servir comme de commentaire. Les figures de Darius et des autres hommes sont expliquées par des inscriptions, conçues dans les différentes langues.

Il y a onze figures expliquées de cette manière; ce sont : Darius, Gomates, couché et foulé aux pieds par le monarque, Athrines, Naditabel, Phraortès (portant l'inscription sur sa robe, faute de place), Martiya, Cithratakhma, Vahyazdates, Arakha et Çarukha.

La traduction babylonienne manque pour la première et la dernière des inscriptions; et, chose très-singulière, il y a en outre une inscription scythique au-dessus de la tête du premier serviteur de Darius, et qui ne se trouve interprétée ni en persan ni en assyrien. C'est la seule inscription, que je sache, exclusivement conservée dans la deuxième écriture cunéiforme.

La première inscription au-dessus de la tête du roi est conçue dans les termes de la première grande table, qu'elle sert maintenant à compléter; la voici :

TABLE A.

Adam Dârayavus khsâyathiya vazarka khsâyathiya khsâyathiyânâm. khsâyathiya Pârçaiy khsâyathiya dahyunâm Vistâçpahyâ puthra Arsâmahyâ napâ Hakhâmanisiya. Thâtiy Dârayavus khsâyathiya : manâ pitâ Vistâçpa Vistâçpahyâ pitâ Arsâma Arsâmahyâ pitâ Ariyâramna Ariyâramnahyâ pitâ C(a)ispis C(a)ispisahyâ pitâ Hakhâmanis. Thâtiy Dârayavus khsâyathiya : Avahyarâdiy vayam Hakhâmanisiyâ thahyâmahy hacâ paruviyata amâtâ âmahy hacâ paruviyata hyâ âmâkham taumâ khsâyathiyâ âha. Thâtiy Dârayavus khsâyathiya VIII manâ taumâyâ tyaiy paruvama khsâyathiyâ âha adam navama IX duvitâtaranam vayam khsayathiyâ âmahy.

Moi (je suis) Darius, grand roi, roi des rois, roi en Perse, roi des provinces, fils d'Hystaspe, petit-fils d'Arsamès, achéménide. Le roi Darius déclare : Mon père est Hystaspe, le père d'Hystaspe, Arsamès, le père d'Arsamès, Ariaramnès, le père d'Ariaramnès, Teïspès, le père de Teïspès, Achémènes. Le roi Darius déclare : C'est pour cela que nous sommes appelés Achéménides, depuis longtemps nous sommes puissants, depuis longtemps notre race était une race de rois. Le roi Darius déclare : Huit de notre race furent rois avant moi : je suis le neuvième ; neuf de nous étaient rois en deux branches.

Il nous reste très-peu à remarquer sur cette inscription, que nous avons déjà analysée. Nous n'avons qu'à constater des différences peu importantes : le nom d'Hystaspe se trouve écrit ici 𐎻𐎡 au lieu du simple 𐎻, qui, à lui seul, indiquait autrefois *vi*. Ce-

lui d'Ariaramnès est lu ici *Ariyâramna* au lieu d'*Ariyârâmna* de la grande table. Enfin le nom de Teïspès présente un génitif *C(a)ispisahyâ* au lieu de *C(a)ispâis* plus rationnel.

TABLE B AU-DESSUS DU MAGE GOMATÈS.

Iyam Gaumâta hya Magus aduraźiya avathâ athaha adam Bardiya âmiy hya Kuraus puthra adam khsâyathiya âmiy.

Celui-ci, Gomatès le mage, mentit; il parla ainsi: « Je suis Smerdis, le fils de Cyrus, je suis roi. »

Nous constatons ici une nouvelle forme de pronom; *iyam* est le sanscrit अयम्, *ayam;* la forme इयम्, *iyam*, n'est en sanscrit que féminin; le pali des inscriptions d'Asoca montre la même particularité que le persan ancien.

M. Rawlinson a fait la remarque spirituelle qu'ici le mage ne se nomme que roi, comme roi de Perse, tandis que les autres imposteurs sont nommés par roi de leur province respective.

La première figure qui est, portant une longue robe, debout, la corde au cou, et ainsi enchaînée aux autres, a au-dessus d'elle l'inscription suivante (table C):

Iyam Athrina aduruźiya avathâ athaha adam khsâyathiya âmiy Uvaźaiy.

Celui-ci, Athrines, mentit. Il parla ainsi: « Je suis roi en Susiane. »

La quatrième figure, en robe courte, a au-dessus d'elle l'écriteau suivant (table D) :

Iam Naditabaira aduruźiya avathâ athaha adam Nabukudracara âmiy hya Nabunitahya puthra adam khsâyathya amiy Bâbirauv.

Celui-ci, Naditabel, mentit. Il parla ainsi : « Je suis Nabuchodonosor, le fils de Nabonide, je suis roi en Babylone. »

La figure d'Ormazd, qui plane au milieu de la table, a pris la place que la cinquième inscription devait occuper. Celle-ci se trouve écrite sur la jupe courte de Phraortes (table E) :

Iyam Fravartis aduruźiya avathâ athaha adam Khsathrita âmiy Uvakhsatarahya taumâyâ adam khsâyathiya âmiy Mâdaiy.

Celui-ci, Phraortes, mentit. Il parla ainsi : « Je suis Xathritas, de la race de Cyaxarès, je suis roi en Médie. »

Cette figure est suivie par celle de Martiya, en robe perse longue et tombant plus bas par derrière que par devant, comme nos habits à la française. L'inscription dit (table F) :

Iam Martiya aduruźiya avathâ athaha adam Umanis âmiy Uvaźaiy khsâyathiya.

Celui-ci, Martiya, mentit. Il parla ainsi : « Je suis Omanes, roi en Susiane. »

Martiya vient après Phraortes, bien que son insurrection soit relatée avant celle de ce dernier. Mais

les deux révolutions s'étaient accomplies en même temps, de sorte que la précédence de l'une devant l'autre ne doit pas étonner.

La septième est Sithratakhmes (table G) :

Iyam Cithratakhma aduruźiya avathâ athaha adam khsâyathiya Açagartaiy Uvakhsatarahya taumâyâ.

Celui-ci, Sithratachmes, mentit. Il parla ainsi: « Je suis roi en Sagarthie, de la race de Cyaxarès. »

M. Rawlinson remarque qu'il est curieux de trouver un Sagartien se proclamant petit-fils de Cyaxares, puisque cette peuplade était d'origine perse, et pour cela ennemie des Mèdes.

Je crois que cette circonstance, justement interprétée, corrobore encore ce que j'ai dit de l'homogénéité des Perses et des Mèdes. Les Perses et les Mèdes n'étaient pas des peuples ennemis, c'étaient des provinces de la même nation; ainsi les considéraient les Grecs. Le changement de la domination des Perses en celle des Mèdes n'est qu'une révolution de dynasties; la Médie devait échoir comme partage au roi d'origine perse, comme la Perse avait obéi au prince mède. Il ne se trouve nulle part la moindre trace d'une inimitié entre ces deux peuplades. Si les Sagartiens se révoltent et prennent pour prétexte un roi de race médique, ce n'est que pour opposer un roi d'une grande origine à un autre; Sithratakhmes était un monarque substitué pour supplanter le possesseur du trône, comme Rome et

l'Allemagne surtout l'ont vu dans leurs empereurs éphémères, dont le terme allemand *Gegenkaiser* définit bien la position.

La huitième inscription (table 8) est au-dessus de l'image de Vahyazdates :

Iyam Vahyazdâta aduruźiya avathâ athaha adam Bardiya âmiy hya Kuraus puthra adam khsâyathiya âmiy.

Celui-ci, Vahyazdâtès, mentit. Il parla ainsi : « Je suis Smerdis, le fils de Cyrus, je suis roi. »

Le neuvième homme est Arakha, qui précède le Margien Frâda; le roc s'explique ainsi (table I) :

Iyam Arakha aduruźiya avathâ athaha adam Nabukudracara âmiy hya Nabunitahyâ puthra adam khsâyathiya âmiy Bâbirauv.

Celui-ci, Arakha, mentit. Il parla ainsi : « Je suis Nabuchodonosor, le fils de Nabonide, je suis roi en Babylone. »

Arakha porte la robe courte comme Naditabel. Il est suivi par Frâda le Margien, portant un costume perse (table J) :

Iyam Frâda aduruźiya avathâ athaha adam khsâyathiya âmiy Margauv.

Celui-ci, Frâda, mentit. Il parla ainsi : « Je suis roi en Margiane. »

Les insurrections de Babylone et de Margiane semblent avoir eu lieu en même temps; dans la

troisième table, le récit de la seconde précède celui de la révolte d'Arakha.

Un peu éloignée de toutes les autres se trouve, la dernière, l'image du Scythe Sarukha. Sa taille est plus haute, il porte un bonnet très-haut et très-pointu, comparable à un de nos bonnets de coton qui se tient roide. Au-dessus du bonnet, un ornement couvre une partie des cheveux; d'après le dessin, il a l'air d'une cocarde. On a apparemment oublié d'ajouter la traduction assyrienne. L'inscription perse est conçue en ces termes :

Iyam Çarukha hya Çaka.

Celui-ci est Çarukha le Scythe.

Voilà le texte, conçu dans l'idiome des Achéménides, de la grande collection épigraphique de Bisoutoun. Le monarque perse, en gravant ses exploits dans ces rochers, ne pensait probablement pas que ses tableaux et ses inscriptions iraient à une époque aussi éloignée de la sienne, et qu'ils seraient un jour étudiés comme le seul reste d'une littérature, d'une civilisation anéanties. Il n'a appartenu qu'à notre siècle, illustré par tant de découvertes scientifiques, d'arracher le voile de ces documents, trop longtemps oubliés. Déjà les Grecs, qui connaissaient bien le mont *Bisoutoun* ou *Behistoun*, voyaient dans ces tableaux une œuvre de Sémiramis, et les Persans de nos jours les regardent comme une œuvre de leurs héros. Nous savons maintenant ce que des siècles ignoraient.

Aucun ami de l'antiquité ne refusera ses éloges au militaire anglais courageux et savant, par les soins duquel cet important document a été rendu accessible à ses contemporains. M. Rawlinson a grandement mérité de l'histoire du genre humain.

Il n'y a aucun doute que cette découverte des tables de Bisoutoun ne soit suivie d'autres non moins importantes. Si le sort nous fait voir bientôt de nouveaux débris de la littérature perse, dont rien ne nous est resté, sauf les inscriptions, ce document nous aura guidés à les lire, à les expliquer couramment; c'est lui seul qui a établi, d'une manière irrécusable, la valeur des caractères perses nouvellement déchiffrés.

Mais elle nous aidera à faire un pas autrement grand dans la connaissance des siècles passés. La découverte des antiquités assyriennes, qui ne sont dépassées en richesse que par les monuments de l'Égypte, ne nous sera utile qu'à l'aide de la grande interprétation de la roche de Bagastâna. L'importance des renseignements que l'exhumation de ces inscriptions de Ninive peut donner sur l'histoire ancienne de l'Asie, est incalculable.

Nous appelons pour cela de tous nos vœux la publication des traductions médique et babylonienne de l'inscription de Bisoutoun, par lesquelles le savant anglais acquerra une gloire de plus pour sa nation, et attachera à son nom le souvenir d'une illustre découverte.

INSCRIPTION DU ROI CYRUS À MOURGHÂB.

Ayant expliqué la grande inscription du roi Darius, de Bisoutoun, j'aborde, en laissant de côté les autres de ce même roi, la plus ancienne de toutes les inscriptions perses connues, celle de Pasargades. Elle se trouve répétée cinq fois sur des colonnes différentes, et est, malgré sa brièveté, une des plus curieuses que le temps envieux nous ait épargnées.

Je me suis déjà expliqué sur son antiquité, dont je trouve un indice irrécusable dans la particularité paléographique qu'elle présente, celle du manque du clou transversal devant le premier et après le dernier mot. On a voulu l'attribuer au jeune Cyrus; mais, abstraction faite des difficultés historiques, le jeune Cyrus n'a jamais été roi. L'antiquité des sculptures est aussi bien établie de son côté. Cyrus le Grand fut enseveli à Pasargades; cela est confirmé par des témoignages qu'il serait très-difficile de démentir.

Au-dessus de l'inscription plane Ormazd, non pas le Ferver de Cyrus comme l'a cru M. Benfey. La figure sculptée représente un homme, et le mot des Fervers est féminin en zend; notre remarque grammaticale suffit pour repousser cette hypothèse. Les Fervers étaient des divinités féminines.

L'inscription ne se compose que des mots suivants :

Adam Kurus khsâyathiya Hakhâmanisiya.

Moi (je suis) Cyrus le roi, Achéménide.

Je ne dirai rien ici sur la forme *Kurus* dont on retrouve le génitif à Bisoutoun; nous avons déjà discuté cette particularité, maintenant acquise à la science de l'écriture persane.

Mais je n'hésiterai pas à m'exprimer sur l'inscription même, en ce sens, qu'elle n'est pas l'épitaphe du fondateur de la monarchie perse. Cette dernière inscription était conçue en d'autres termes que nous transmet Arrien, VI, 30.

Ὦ ἄνθρωπε ἐγὼ Κῦρός εἰμι ὁ Καμβύσου ὁ τὴν ἀρχὴν Πέρσαις καταστησάμενος καὶ τῆς Ἀσίας βασιλεύσας. Μὴ οὖν φθονήσῃς μοι τοῦ μνήματος.

Arrien nous donne une description détaillée du sépulcre de Cyrus au moment où des mains sacriléges le profanèrent. Alexandre le fit restaurer plus beau qu'il n'avait été auparavant.

La tombe même subsiste encore, elle est connue parmi les musulmans pour le tombeau de la mère de Salomon (قبر مادر سليمان); elle est telle qu'Arrien la décrit; seulement il n'y a plus de trace du parc, dont nous parle l'historien de Nicomédie.

La traduction grecque de l'inscription persane porte le cachet de l'authenticité, d'autant plus que nous y retrouvons le style des inscriptions achéméniennes, et avant tout celui du sépulcre de Darius. Qui n'est pas frappé de la ressemblance du grec ὦ ἄνθρωπε avec le vocatif *martiyâ* fourni par l'épitaphe

de Nakchi-Roustam? Ensuite la récapitulation, aussi simple que grandiose, des faits glorieux de Cyrus ne paraît-elle pas un prototype des épitaphes plus pompeuses de ses successeurs?

Je tâcherai, par curiosité, de rétablir ainsi l'inscription originale.

Martiyâ adam Kurus âmiy hya Kambuźiyahyâ puthra adam khsathram avâçtâyam Pârçahyâ kârahyâ adam vazarkâyâ ahyâyâ bumiyâ abavam khsâyathiya. Mâtya mâm imam.

L'endroit où jadis florissait Pasargades s'appelle aujourd'hui Mourghâb; je suis indécis si ce nom signifie «fleuve de l'oiseau» ou «fleuve de la mort.» Quant au nom persan d'où s'est formée la détermination grecque Πασάργαδαι, Πασσάγαδαι, Παρσάγαδαι, etc. j'en ai déjà parlé dans le commentaire sur l'inscription de Bisoutoun, peut-être c'est *Parçauvâdâ*.

Je laisse cette inscription pour aborder les autres de Darius, et je m'adresse en premier lieu à l'inscription d'Ecbatane, qui n'offrira presque aucune difficulté à l'explication.

Tous ces documents dont je vais parler nous sont déjà connus dans leur triple forme; mais malgré les travaux de MM. Westergaard, de Saulcy et d'autres, le dernier mot n'est pas encore dit à l'endroit des versions; leur déchiffrement est, à l'heure qu'il est, encore très-incomplet. Il n'y a que les ressources de la grande inscription de Bisoutoun qui puissent définitivement statuer sur cette affaire difficile que tant

d'hommes éminents n'ont pu suffisamment éclaircir, privés comme ils l'ont été de cette ressource principale, et contraints à chercher dans leur propre sagacité les moyens que les circonstances leur envient encore.

INSCRIPTION DU MONT ALVAND. (O. LASSEN.)

Baga wazarka Auramazdâ hya imâm bumim adâ hya avam açmânam adâ hya martiyam adâ hya siyâtim adâ martiyahyâ hya Dârayavum khsâyathiyam akunaus aivam parunâm khsâyathiyam aivam parunâm framâtâram. Adam Dârayavus khsâyathiyâ vazarka khsâyathiya khsâyathiyânâm khsâyathiya dahyunâm paruzanânâm khsâyathiya ahyâyâ bumiyâ vazarkâyâ duraiy âpaiy Vistâçpahyâ puthra Hakhâmanisiya.

C'est un grand dieu qu'Ormazd; il a créé cette terre, il a créé ce ciel, il a créé l'homme, il a donné à l'homme sa supériorité, il a fait roi Darius, seul roi de beaucoup de monde, seul maître de beaucoup de monde. Je suis Darius, roi grand, roi des rois, roi des pays très-peuplés, roi de cette terre vaste au loin et auprès, fils d'Hystaspe, Achéménide.

Cette inscription a été pour la première fois interprétée par M. Burnouf, qui, conjointement avec M. Lassen de Bonn, a acquis la gloire du premier déchiffrement sérieux des inscriptions cunéiformes. Elle a été copiée par l'infortuné Schultz, tombé sous le fer des assassins.

Le mont *Alvand*, *Elvend*, l'ancien Orontes, est près d'Ecbatane; la forme persane, d'où se dérivent les deux transcriptions, est celle d'*Aruvañda*, conservée comme nom d'homme dans le Ἀρυάνδης d'Hérodote.

L'inscription d'Alvand se divise en deux parties, dont chacune forme une des formules sacramentelles, et qui se retrouvent, presque sans exception, sur tous les documents.

Nous avons déjà parlé du mot *baga*; nous aurons ici à nous occuper de plusieurs mots que l'inscription de Bisoutoun ne donne pas.

Le premier mot est *bumi*, nominatif *bumis*, « terre; » il correspond exactement au sanscrit भूमि *bhûmi*, en latin *humus*. Le persan moderne a conservé le mot بوم; dans le Zendavesta, ce mot est généralement remplacé par le thème *zem*, persan *zam*, dont l'existence dans l'idiome achéménien est constatée par le persan moderne زمين. Le zend a deux fois dans le Yaçna le mot *bûmîm*, mais je ne suis pas sûr que cette expression ait réellement la signification de « terre. »

A côte de ce mot *bûmi* il existait un autre terme *bu* correspondant au sanscrit भू. Nous retrouvons cet élément dans maint nom propre ; j'ai déjà eu l'occasion d'alléguer les *Buzæ* de Pline, le Βούσαι d'Hérodote, dans lesquels je vois un ancien *Buzâ* et *Buzâ*. Le nom Βουβάρης (Hér. V, 21,) est probablement un ancien *Bûbara;* je classe sous cette même catégorie les mots en *buzanès*, tels que le grec Μιθροβουζάνης et l'hébreu שתרבוזני, que nous avons déjà expliqué.

La différence entre les pronoms *ima* et *ava* ressort clairement; *ima* indique l'objet le plus proche, *hic; ava* l'objet le plus éloigné, *ille*.

Quant à *adâ*, les trois premières fois, ce n'est pas le verbe « donner » qu'il faut alléguer ici. Le verbe persan correspond au verbe sanscrit धा *dhâ*, en grec ΘΕ. *Adâ* n'est point ἔδω, c'est ἔθη. Le zend donne un mot *dhâman*, persan *dâman*, qui veut dire « créature; » en sanscrit le mot धातृ *dhâtṛ* signifie « créateur. » Il est vrai que le mot दा *dâ*, latin *da*, grec ΔΟ, a tout à fait la même forme en persan; mais il est pour cela du devoir du critique d'établir quand c'est le verbe *dhâ*, quand c'est *dâ* qui est employé.

Ce qui a fait cette confusion dans les explications, c'est la coïncidence des deux racines par suite des lois phonétiques de l'ancien perse. L'aspirée du sanscrit et du grec devient la moyenne en persan, et la racine affectée de cette transformation perd toute dissemblance avec un mot originairement tout différent. Mais les langues modernes offrent des exemples du même phénomène, sans devenir trop peu clair; la coïncidence des deux mots *dâ* en persan ne rendait pas le langage plus obscur qu'il n'est en français par les deux acceptions dans lesquelles s'emploient les mots « louer, soie, » et tant d'autres.

Nous établissons, d'un autre côté, que le quatrième *adâ* dans la phrase *hya siyâtim adâ martiyahyâ* n'est pas le grec ἔθη mais ἔδω. Le verbe n'est plus absolu; il est suivi d'un régime *martiyahyâ* « à l'homme, » ce qui est aussi séparé de *siyâtim*, afin qu'on ne puisse pas lier le génitif à *siyâtim*, et croire ce dernier directement en rapport avec le mot *martiyahyâ*. Le sens de la phrase citée est : « qui a donné à l'homme sa supériorité, » comme nous l'établirons plus bas.

Le persan retranche, comme le grec, les dentales à la fin du mot; et au lieu de dire *adât*, il dit *adâ*, comme le grec forme ἔδω au lieu de ἔδωτ.

Le mot *açmânam* trouve son représentant et en zend et en persan moderne; c'est pour cette cause que son explication a été reconnue dès le début. *Açman* en zend, آسمان en persan, veulent dire « ciel, » c'est le mot qui nous occupe. Le sanscrit अश्मन् veut dire « pierre, roc. » Les langues iraniennes ont changé la signification en « firmament. » Pourtant je me déclare formellement contre ceux qui veulent voir ici un rapprochement avec les שמים, سماوات des langues sémitiques; la coïncidence ne me paraît, qu'un hasard.

Ormazd figure ici comme créateur du monde, comme dans le Zendavesta; ce petit catéchisme zoroastrien, qu'expose ici le monarque perse, est excessivement curieux à cause de sa simplicité, et parce qu'Ormazd n'apparaît pas encore subordonné à ce principe du temps infini qu'Anquetil a, à tort, mis au-dessus d'Ormazd et d'Ahriman.

Dans les langues inconnues, non éclaircies par aucune donnée ultérieure, il y a des expressions dont la critique la plus saine, la plus docte, ne saurait trouver, à coup sûr, la signification. Un tel mot nous occupera maintenant, c'est l'expression *siyâtis*. Ce mot ne se trouve que dans cette phrase: *hya siyâtim adâ martiyahyâ*, sauf un passage dans l'inscription I de Persépolis. En vain cherchera-t-on une étymologie sûre, on ne peut s'arrêter qu'à des hypothèses. Aucun mot zend ne nous guide dans

cet examen stérile, nous sommes abandonnés à nos propres forces.

Les traductions scythique et babylonienne ne nous peuvent rien encore apprendre; la première nous montre le même mot *siyâtim*, qu'elle transcrit seulement, sans le traduire, comme c'est l'habitude dans cet idiome à l'égard des mots quasi-officiels.

M. Lassen et Westergaard le traduisent par « fortune, » M. Rawlinson l'interprète par « vie; » je ne crois pas à l'exactitude de cette explication. Apparemment les deux phrases *hya martiyam adâ* et *hya siyâtim adâ martiyahyâ* ne signifient pas la même chose, ce qui aurait lieu, si nous admettions l'interprétation de M. Rawlinson.

Le latin *fortuna* dans l'acception de « destin » serait déjà mieux, mais l'étymologie n'en est pas sûre non plus. Je me décide pour la signification de « supériorité, domination, » eu égard à la supériorité de l'homme à l'égard des autres créatures, idée qui n'appartient pas seule au monothéisme israélite; on en trouve des traces dans le Zendavesta comme dans toutes les religions. J'adopte l'étymologie proposée par M. Benfey, qui fait dériver ce mot de la racine *khsi*, *si*, « dominer, régner; » il est parent du mot *khsâyathiya*, c'est en un mot le grec ἀρχή; et c'est ainsi que j'explique également le même terme dans l'inscription I de Persépolis.

Je me suis déjà expliqué à l'égard du sens de la phrase; il reste encore à prouver que *martiyahyâ* est réellement le génitif remplaçant le datif. En effet,

si ce mot cité était un génitif dépendant de *siyâtim*, pourquoi se serait-on permis une séparation qui est bien latine, qui se voit aussi en persan pour les pronoms, mais dont nul exemple ne justifierait l'usage à cette place? Pourquoi n'a-t-on pas mis le *adâ*, comme trois fois, à la fin de la phrase? A ces considérations s'en joint une autre également grave; c'est que le persan ancien semble entièrement avoir perdu son datif; nous ne le lisons nulle part, et il est toujours remplacé par le génitif. Je n'ai pas besoin d'ajouter que le génitif joue le même rôle en sanscrit, où le verbe *dâ* se trouve même plus fréquemment construit avec le génitif qu'avec le datif; la phrase serait dans la langue brahmanique : *yaḥ kshaityam adâd martyasya.*

Les mots *aivam parunâm khsâyathiyam aivam parunâm framâtâram* ont quelque chose de très-solennel. Darius ne se contente pas de se nommer roi de beaucoup, il s'arroge le titre de maître suprême, *multorum imperator*, car telle est la signification de *framâtar*, nominatif *framâtâ*.

Le terme employé ici par le monarque perse vit encore maintenant en Orient. La volonté émanant du juge suprême *framâtâ*, se nomme encore aujourd'hui *firmân* فرمان, forme nouvelle de l'ancien *framâna*, et le pâdichah porte encore les titres de فرماندار et فرمانده, qui équivalent aux anciennes expressions *framânadâra* et *framânada.*

Quant au mot *framâna*, il est curieux de trouver le même mot en plusieurs langues, sans que celles-

ci y voient la même idée, le sanscrit प्रमाण *pramâṇa* signifie « preuve, » l'allemand *vermahn*, prononcez *fer-mân* « exhortation, reproché. »

Le verbe se disait *framâtanaiy*, d'où s'est formé le persan moderne فرمودن, le nom d'agent *framâtar* correspondrait au moderne فرمودار. La racine *mâ* se retrouve en outre en beaucoup de composés dans la langue moderne, nous citons نمودن formé de *anumâtanaiy*, « montrer ; » آزمودن formé de *uzmâtanaiy*, « essayer ; » پیمودن de *patimâtanaiy;* de ce dernier mot vient پیمان « serment, promesse, » provenant du *pâtimâna* achéménien.

Nous avons déjà eu à nous occuper du mot *paruva*, « avant, antérieur, » correspondant au sanscrit पूर्व, *pûrva*, et au zend *paurva;* nous voyons ici le terme *para*, « beaucoup, » tout à fait distinct de ce mot-là. L'ancien persan nous révèle l'ancienne forme de cette expression, que le sanscrit présente déjà sous une forme plus récente. Le sanscrit पुरु, पुलु, *puru*, *pulu*, se rapproche du grec πολύ; le zend *pauru* (c'est ainsi qu'il faut écrire et non *pôuru*, *paouru*, etc.) montre le mot persan développé de la manière qu'on connaît à l'idiome de Zoroastre.

Je m'expliquerai plus tard sur la forme bâtarde *paruvnâm;* je me borne ici à remarquer l'usage absolu de cet adjectif, et à faire suivre quelques noms perses que les Grecs nous ont transmis dans leur physionomie originale.

Nous pouvons maintenant apprécier l'opinion de

quelques grands savants, qui voulaient voir dans le nom de la mère de Cyrus le Jeune le persan پری زاده « fille des fées; » nous savons que ce nom se serait prononcé en persan *Parikâzâtâ*, et que, partant, les Grecs nous auraient transmis un nom Παρικαζάτη et non pas Παρύσατις. Ce nom, je suppose, est l'ancien *Parusiyâtis*, « la maîtresse de beaucoup de monde. » La suppression de l'*i* dans le mot se laisse facilement expliquer par sa grande renommée, qui n'est guère favorable à la conversation dans une bouche étrangère; il n'y a que les noms obscurs qui sont transcrits en grec presque sans altération. C'est par la suppression de l'*i* que s'explique la leçon Παρύσσατις.

Dans les textes zends (Yesht Farvardin, 30) se trouve le nom *Pouruciçtois*, ce qui doit se restituer *Pauruçistois*, en persan, nominatif, *Parucistis;* les Grecs n'ont pas connu ce nom-là.

A côté de cette forme *paru*, semble avoir subsisté *parus*, zend *paurus*, maintenant *pôurus;* elle se retrouve dans le nom du père de Zoroastre, en zend *Paurusaçpa*, que les Perses prononçaient *Parusaçpa;* ce nom a quelque ressemblance avec le grec Πρηξάσπης ou Πρηζάσπης; j'hésite pourtant beaucoup à me prononcer sur leur identité.

Il reste encore dans ce paragraphe le mot intéressant *aivam*, « seul. » Le zend nous fournit *aêvaka;* cette forme est antérieure au sanscrit एक *êka*, et est le prototype du persan يك. Quant à la forme achéménienne *aiva*, elle est très-intéressante à cause de la ressemblance avec le grec *οἶος*, éol. *οἶFος*. Je passe

sous silence l'interprétation étrange de ce paragraphe fournie par M. Rawlinson; la vraie explication était un fait acquis avant la découverte de Bisoutoun.

Le deuxième paragraphe se retrouve aussi presque dans toutes les inscriptions persépolitaines. Nous en avons déjà expliqué une partie; il reste pourtant encore à parler de *paruzanânâm* et de *duraiy âpaiy*.

Le premier terme ne nous fera plus de difficulté; il est composé de *para*, « beaucoup, » que nous connaissons déjà, et de *zana*, « homme. » Ce mot *zana* vient de la racine *zan*, « engendrer, » et est la seule trace qui nous en reste dans les débris connus de la langue achéménienne. La racine *zan* est le sanscrit जन्, le grec *γεν*, le latin *gen*, le germanique *kin*; et veut dire « engendrer. » L'homme se disait en perse *zana*, au féminin *zanâ* ou *zanî*; cette dernière formation s'est seule conservée dans le زن moderne, qui signifie « femme, » comparable en ceci à l'allemand *frau*, dont le masculin s'est aussi effacé. A côté de ce mot *zanâ*, subsistaient le mot *zanakâ*, qui est devenu زنكه, et *zanaci*, dont le dérivé زنچى a pris l'acception de « femme impudique. »

L'infinitif de cette racine est en persan moderne زادن, ce qui nous donne un ancien *zâtanaiy* équivalant au sanscrit जातुम्, *gâtum*; le participe زاد vient de l'ancien *zâta*, ce que nous retrouvons en plusieurs noms propres, entre autres dans le nom ויזתא du livre d'Esther.

La locution *duraiy âpaiy* se rencontre plusieurs fois et avec plusieurs orthographes; on trouve *duraiyâpaiy* et *duraiâpaiy*; la dernière leçon est fautive. L'idée développant l'idée de *ahyâyâ bumiyâ vazarkâyâ*, « de cette vaste terre, » a été tout à fait mal comprise par M. Rawlinson, qui voit dans le premier mot un sanscrit धुर्य *dhuryas*, et dans le dernier le sanscrit अपि *api*, « aussi. »

Le savant anglais avait déjà remarqué, avec raison, que la traduction scythique ne rendait généralement pas ce mot. Cette circonstance a sa raison en ce que ces termes ne sont qu'une amplification de l'idée énoncée ci-dessus. Quant au sanscrit *dhurya*, ce mot veut dire « bête de somme, » et je ne sais comment est venue à l'auteur l'idée peu britannique de vouloir supposer ici un substantif ayant la signification de « roi. » M. Benfey a déjà donné la seule vraie et incontestable explication : *dûraiy* veut dire « dans le lointain, » et *âpaiy* « près; » *dûraiy* est le sanscrit दूरे *dûrê*, le persan دور ; *âpaiy* est un reste d'une classe de noms dont quelques-uns se retrouvent encore en zend et en sanscrit. La syllabe *pi* forme des adjectifs avec quelques propositions; nous avons ainsi *prapitvâ*, zend *frapithva*, ce qui présuppose l'existence de *prapi*, zend *frapi;* ensuite nous avons le mot védique *sapitvâ*, « proximité, » et enfin आपि, « proche parent, » et आपित्व *âpitva*, « proximité. » Le persan moderne a fait dériver de ce radical आपि le mot آفد « neveu, parent. » Le docu-

ment de Nakchi-Roustam a une fois le mot *dûraiy* seul, et dans ce passage on s'est étonné que la version la rende; mais la raison de l'omettre comme une tautologie a disparu dans le texte de l'épitaphe.

Les mots *ahyâyâ bûmiyâ vazarkâyâ* sont des génitifs féminins, fléchis conformément au sanscrit. *Ahyâyâ* est un archaïsme, il rappelle le védique *asyâyâs*, अस्यायास्. Ces génitifs dépendent du mot *khsâyathiya*, qui précède et qui ne suit pas *dûraiy âpaiy*, comme l'a cru M. Rawlinson. Son commentaire, du reste, contient la leçon la plus salutaire pour tous les interprètes. Il s'exprime ainsi : « Nous pouvons nous former une idée des progrès qu'ont faits les recherches cunéiformes depuis ces deux ans, en observant que cette courte inscription, que M. Burnouf estimait pauvrement expliquée par une centaine de pages d'un commentaire détaillé, exigera dans ce mémoire à peine le même nombre de lignes pour être pleinement et suffisamment interprétée. » Le savant anglais se trompe; sans lui faire de reproche, nous le prions seulement de nous pardonner, si nous n'avons trouvé nullement satisfaisante ni parfaite la traduction proposée par lui, et si nous avons adopté entièrement la traduction faite par les érudits allemands, et obtenue indépendamment de l'inscription de Bisoutoun.

Nous nous abstenons du reste, contrairement à M. Rawlinson, de vouloir déterminer le but de cette inscription, nous ne le connaissons pas, et ne savons à quel dessein et à quelle occasion le monarque perse

a fait sculpter ce document dans le roc du mont Elvend.

INSCRIPTIONS PERSÉPOLITAINES DE DARIUS, FILS D'HYSTASPE.

Nous abordons les inscriptions de Darius qui se trouvent à Persépolis, dans les ruines de ce splendide palais, auquel Darius semble avoir mis la première main. Les décombres de ce palais, dont la construction est attribuée à Djemchid par les Persans de nos jours, se nomment le palais de Persépolis تخت جمشید. Le village voisin s'appelle Istakhar, et est identifié par les habitants de l'Iran avec cette grande métropole des Pichdâdiens que nous connaissons sous le nom de Persépolis. D'après les historiens persans, la ville d'Istakhar était d'une grandeur et d'une splendeur fabuleuses : c'était, selon quelques-uns, le grand Cayoumors qui l'avait bâtie, et tous les rois ses successeurs avaient ajouté à sa magnificence.

En effet, la ville de Persépolis, quoique ayant des rivales, telle que Suzes, Ecbatane et d'autres villes, et quoique destinée principalement à recevoir les dépouilles mortelles des grands rois, semble avoir été considérée comme la capitale de la Perse. Le nom même l'indique. Il n'y a pas de doute que le nom de Περσέπολις ne soit un nom formé par les Grecs, mais il me paraît aussi évident qu'il n'est qu'une traduction pure et simple d'un mot persan correspondant.

Quel a été ce nom équivalent? Nous ne le savons pas; mais il ne faut pas croire que le nom de la ville ait été absolument celui du pays entier. Les passages de Xénophon (*Cyr.* II, 1), de Justin, de Ctésias, qu'on a bien cités à cet effet, ne prouvent pas beaucoup contre la presque unanimité avec laquelle les Grecs appellent la cité Περσέπολις. En outre, il serait sans exemple qu'un peuple eût investi sa capitale de son nom; cette hypothèse a été proposée par M. Rawlinson pour justifier l'interprétation vicieuse d'un texte dont nous parlerons tout à l'heure.

Le nom que les Persans modernes donnent à cette capitale est اسطخر *Istakhar;* serait-il bien à présumer que les petits-fils de ces Perses qui avaient illustré leur grande cité de leur propre nom, et qui avaient vu dans la magnificence de la ville un témoignage de la puissance nationale, eussent changé cette dénomination, qui leur devait être familière, contre un nom obscur et inconnu? Ce n'est guère probable. Nous demandons alors d'où ce nom d'Istakhar ou Setakhar?

Nous proposons une réponse, peut-être hardie, mais que nous ne donnons qu'à titre de supposition: c'est que le mot اسطخر n'est qu'une défiguration d'un ancien *pârçatacara* ou *pârçatakhra*, «porte ou palais de Perse,» et nous aurions ainsi expliqué à la fois la dénomination grecque et l'étrange nom de nos contemporains [1].

[1] On pourrait croire que Περσέπολις ne fut qu'une transformation de Περσεπύλη.

Les procopes sont assez communes en persan moderne ; surtout dans les noms géographiques. Le mot entier s'écrirait en persan پارستخر ou پارستخر ; on l'estropiait, en supprimant le پار : ainsi se serait formé Istakhar, que nous connaissons chez les Persans modernes.

Je laisse cette supposition pour aborder la question des inscriptions mêmes, et je m'adresse d'abord aux deux grands documents qui se trouvent au mur du midi, derrière R dans le plan de Niebuhr. Je prends d'abord l'inscription H, qui commence en ces termes.

INSCRIPTION H.

Auramazdâ vazarka hya mathista bagânâm hauva Dârayavum khsâyathiyam adadâ hausaiy khsathram frâbara vasanâ Auramazdâha Dârayavus khsâyathiya. Thâtiy Dârayavus khsâyathiya Iyam dahyâus Pârça tyâm manâ Auramazdâ frâbara hyâ nibâ uvaçpâ umartiyâ vasanâ Auramazdâha manacâ Dârayavahus khsâyathiyahyâ hacâ aniyanâ naiy tarçatiy.

Thâtiy Dârayavus khsâyathiya manâ Auramazdâ upaçtâm baratuv hadâ vithibis bagaibis utâ imâm dahyâum Auramazdâ pâtuv hacâ hainâyâ hacâ dusiyârâ hacâ draugâ aniya imâm dahyâum mâ âzmiyâ mâ hainâ mâ dusiyâram mâ drauga aita adam yâna. .m źadiyâmiy Auramazdâm hadâ vithibis Bagaibis aitamaiy Auramazdâ dadâtuv hadâ vithibis Bagaibis.

C'est un grand dieu qu'Ormazd ; il est le plus grand des dieux. Il a fait roi Darius ; il lui a conféré l'empire. Par la volonté d'Ormazd Darius est roi.

Le roi Darius déclare : Cette terre perse que m'a conférée

Ormazd, belle, riche en chevaux, richement peuplée, ne redoute aucun ennemi par la volonté d'Ormazd et la mienne.

Le roi Darius déclare : Qu'Ormazd, avec les dieux du pays, m'accorde son secours. Et qu'Ormazd protége ce pays de guerre, d'infortune, d'imposture. Que nul ennemi n'envahisse ce pays, ni la guerre, ni l'infortune, ni l'imposture. C'est cette grâce que je demande à Ormazd et aux dieux du pays, c'est ce qu'Ormazd et les dieux du pays veuillent me donner.

Ce document attrayant ne l'est pas moins par son fond que par sa forme; il est riche en expressions, en tournures qui, sans lui, nous seraient restées inconnues.

Qui ne se rappelle à ces deux mots *Auramazdâ vazarka* le الله أكبر des Arabes? Darius a soin d'ajouter que ce « grand » indique plus que ce mot ne semblerait indiquer de prime abord : *hya mathista bayânâm*, il est le plus grand des dieux. Quels sont ces dieux? Les inscriptions n'en nomment qu'un seul : *Mithra*.

La troisième ligne nous présente une forme bien intéressante *adadâ*, équivalant au sanscrit अदधात्, *adadhât*, en grec ἐτίθη, comme nous avions déjà l'aoriste *adâ*, correspondant au sanscrit *adhât* et au grec ἔθη.

Il est curieux de voir comment une question si simple que celle des verbes दा et धा embarrasse un homme tel que M. Rawlinson. Il s'exprime ainsi : « Il est impossible de distinguer positivement si les deux expressions *adâ* et *adadâ* appartiennent à la même racine que les participes *dâta*, *dâtam*, qui cer-

tainement veulent dire « donné, » (sanscrit दत्त), ou si elles sont plutôt dérivées de धा, *dha*, « établir, maintenir. » Et il ajoute dans une note : « Je suis définitivement décidé à distinguer entre les formes simple et redoublée, en assignant la première à दा, la seconde à धा. »

Je demande pardon, il est bien facile de distinguer entre les deux racines : lorsque *dâta* veut dire « donné », il appartient à *dâ;* lorsqu'il signifie « établi », ou comme substantif « loi », il vient de *dhâ*. La note m'est incompréhensible; M. Rawlinson fait venir l'aoriste d'une racine et l'imparfait d'une autre, et pourtant l'aoriste et l'imparfait signifient la même chose.

Le *hausaiy* est une mauvaise écriture pour *hauvasaiy;* des fautes de ce genre se trouvent assez souvent dans les inscriptions d'une époque plus récente.

Dans le deuxième paragraphe, le monarque s'enorgueillit de la sûreté dont ce pays jouit sous son égide. Le passage est remarquable à cause de la tournure unique : par la volonté d'Ormazd et par la mienne.

Le nom *Pârça* n'est qu'une apposition au mot *dahyâus*, c'est pour cela qu'il est un masculin, tandis que les adjectifs prennent le genre du dernier mot.

Une des locutions uniques est aussi la caractéristique de la Perse par ces trois mots : *nibâ uvaçpâ umartiyâ. Nibâ* est, comme on l'a déjà remarqué, le sanscrit निभ *nibha*, « brillant, beau, » et synonyme

en quelque sorte du sanscrit सुभ *sabha*, persan خوب, anciennement 𐎢𐎲 *uba*. Je suppose que le moderne نيك s'est formé d'un ancien *nibaka;* seulement les formes نيكو et نيكوى feraient difficulté. On pourrait constater une métathèse, de sorte que نيكو serait altéré de نيوك, mot qui maintenant indique « fiancée. » Ce qui, du reste, vient à l'appui de mon hypothèse, c'est le pehlvi [illegible], que l'on peut transcrire ניוך, et qui est la traduction du zend *çrîra* « illustre. »

Le second mot *uvaçpâ* est le féminin du mot *Uvaçpa*, nom du fleuve Choaspe, aux bords duquel était jadis située la ville de Suzes. Le mot achéménien équivaut au sanscrit स्वश्व, *svaçva*, *εὔϊππος*. La gutturale du grec *χοάσπης* ne fait plus de difficulté pour nous.

Umartiyâ est composé de la même manière, étant le correspondant du sanscrit सुमर्त्य, *sumartya*, « riche en hommes. » Nous rapportons ici le nom Ὀμάρτης, conservé par Athénée, XIII, 575 b.

La contraction de la voyelle longue *â* dans *manâ*, est également régulière à cause de la conjonction *câ*, qui enlève la cause de la prolongation. Nous avons déjà dit que la même abréviation avait lieu en *manarâdiy* « à cause de moi, » d'où vient le مرا moderne.

La construction du verbe *tarç* avec *haçâ*, suivi de l'instrumental ou de l'ablatif, est déjà connue par l'inscription de Bisoutoun. L'instrumental en *anâ*, lequel ne semble s'être conservé que dans les adjec-

tifs pronominaux, équivaut, quant à la valeur grammaticale, au sanscrit एन; l'identification, proposée par M. Rawlinson, avec l'ablatif sanscrit अन्यस्मात्, *anyasmât*, repose sur une erreur. L'idiome achéménien aurait exprimé cette dernière forme *aniyâmâ*, non *aniyanâ*.

Dans le troisième paragraphe, il faut lire *baratuv* au lieu du *bartuv* de M. Rawlinson : c'est la première conjugaison.

Je lis *hadâ vithibis bagaibis*, non pas *vithaibis;* de *vith* se forme le thème *vithin*, non pas *vitha* (𐎻𐎡𐎰); la forme en a nécessité *vaitha*, 𐎺𐎡𐎰. Je crois, avec M. Rawlinson, que cette expression équivaut, quant au sens, à peu près au grec θεοὶ πατρῷοι. On retrouve cette formule presque toujours à la fin des textes persépolitains.

Nous avons devant les yeux pour la première fois le verbe simple *pâ*, sanscrit पा, « protéger, » ensuite « régner. » La forme *pâtuv* équivaut exactement au sanscrit पातु, *pâtu*, « protége. » La racine a beaucoup de dérivés; nous citons le mot moderne پادشاه, déjà expliqué, et les mots anciens *pâyu* « protecteur », et « protégé », et *pânu;* ils se retrouvent dans les noms de Ctésias, Βαγαπαῖος, formé de *Bagapâyus*, « protégé des dieux; » Ἀρτάπανος, *Artapânus;* Μεγάπανος (Hér. VII, 62), *Bagapânus.*

La construction est avec *hacâ*, suivi de l'ablatif ou de l'instrumental; pour les trois mots *hainâ*, *dusiyâram*, *drauga*, il y a coïncidence des deux cas.

Quant à ces mots, leur interprétation est aisée. *Hainâ* est le sanscrit सेना, *sênâ*, « armée ; » le *h* est conservé parce que l'*a* lui est inhérent. Le zend a de même *haina*, le persan moderne a conservé هينا avec la signification de « glaive, » comme les deux significations se rencontrent aussi dans le sémitique חרב, حرب. Je suppose, mais seulement à titre d'hypothèse, que *hainâ* se retrouve dans le nom Ἥλικος (Ctés.), formé de Ἥνικος pour le rapprocher du grec ; ce serait *hainika*, « guerrier, » correspondant du sanscrit सैनिक, *sâinika*.

Le mot *dusiyâram* est traduit par M. Rawlinson « décrépitude, » par M. Benfey, « mauvaise année. » Tous deux paraissent avoir vu dans la terminaison *yâram* le mot zend *yâre*, le persan يار, l'allemand *Jahr*. Comment on peut demander de préserver un pays de décrépitude? c'est ce que je ne comprends pas bien ; le sens pourtant proposé par M. Benfey a quelque chose de très-plausible. Néanmoins, je prends la signification plus large et traduis « calamité, » attendu que je ne vois, dans la terminaison *yâra*, que le suffixe formateur يار, non pas le substantif voulant dire « année. » Ce suffixe dérivatif se trouve aussi en zend *paitiyâra*, perse *patiyârem*, persan moderne پتيارة, « infortune, péché, » mot dans lequel personne ne cherchera le mot « année. » Ensuite, si le premier élément était le préfixe correspondant au grec δυς, au sanscrit *dus*, l'idiome achéménien nous présenterait probablement un *duźiyâram*. La première

partie est le verbe *das*, sanscrit दुष्, *dash*, « violer, blesser, » qui, en réalité, est de la même origine que le préfixe en question. Ce même mot reparaît en *dusta*, « méchant, » d'où vient le moderne دشت. En voici assez pour rétablir les faits et pour revendiquer au mot *dusiyâra* sa signification plus générale de « calamité »; quant à *drauga*, il a déjà été expliqué. Ces trois mots se retrouvent tous dans les lignes suivantes.

M. Rawlinson a très-bien adopté, au lieu de *abiy*, *aniya;* au lieu de ⩵𐎠, il faut lire ⩵𐎴; il est fâcheux pourtant qu'il ait entièrement méconnu le sens de la phrase : *Aniya imâm dahyâum mâ âźmiyâ. Aniya* veut dire « ennemi; » c'est le nominatif de *aniyanâ* que nous venons d'expliquer; l'interprète anglais a pris *aniya*, le substantif, pour un verbe et s'est efforcé de faire un substantif du verbe *âźmiyâ* (sanscrit आग्मियात्). Par cette explication, le sens se lie très-bien à ce qui précède. Le roi Darius a signalé à Ormazd quatre choses à détourner de son pays : l'ennemi, la guerre, la calamité, l'imposture ou la révolte. *Aniya* est le sujet régissant le verbe *âźmiyâ.* Le sens de la phrase est tout simplement : « Inimi-« cus hanc terram ne adoriatur. »

Quant au verbe *âźmiyâ*, c'est une de ces formes irrégulières dont la racine *gam* ne manque pas. On l'a voulu assimiler au moderne آزمودن, qui se disait anciennement *uzmâtanaiy*. A côté de *gam*, il consiste, comme en sanscrit ज्ञम्, *ǵam*, en une forme subsi-

diaire *źam;* le sanscrit vêdique donne परिज्मन्, उपज्मन्, पृथुज्मन्, *pariźman, upaǵman, prthuǵman,* le perse présente *âǵmiyâ,* qui équivaudrait à un sanscrit *âǵmiyât*, si la forme existait. L'élision de l'*a* radical est la même qu'en *hagmatâ;* de *hagmatanaiy* ou *âźmitanaiy* est venu le moderne آسمان.

La phrase suivante a été retrouvée par M. Rawlinson; elle est complète, sauf le mot *yân.....m.* M. Benfey a cru devoir passer outre sur cette lacune, mais, je crois, à tort. Je ne reconstruis pas le mot, qui n'est pas strictement nécessaire pour comprendre la phrase, attendu qu'il manque dans l'inscription de Nakchi Roustam, mais je crois qu'il équivaut en quelque sorte au zend *âyâpitĕm*, « désir. »

La version du savant Anglais me semble tout à fait erronée; le mot *źadiyâmiy* ne vient pas de *hâ* « quitter, abandonner, » mais c'est exactement le zend *ǵaidyêmi*, comme l'a déjà remarqué le professeur de Göttingue, et il veut dire « je prie. » Ce dernier savant a tort pourtant de l'assimiler à *thah, thah* est le sanscrit शंस् *çans*, *źad* le sanscrit गद्, *gad,* « parler. »

Le mot *dadâtuv* est ici le sanscrit ददातु, *dadâtu,* le grec διδότω, le latin *dato,* et veut dire « qu'il donne. » Le sens de la phrase est donc, je crois, irrévocablement celui-ci en traduction littérale :

« Id ego rogo Oromazem cum diis patriis, id mihi « Oromazes dato cum diis patriis. »

Le pronom *aita* est exactement le sanscrit एतद्, *êtad*, le zend *aêtat;* l'idiome contemporain et le

pehlevi n'ont conservé que l'adverbe ايدون, pehlevi [illegible], איתון, qui vient de *aitavana*, *aitauna*, correspondant au sanscrit एतावत्, *étâvat*.

INCRIPTION I.

Au même mur que l'inscription H se voit l'inscription cotée I par M. Lassen. Elle est très-importante à cause des noms géographiques qui s'y trouvent, et par le moyen desquels MM. Lassen et Burnouf ont les premiers levé le voile qui couvrait jusqu'alors des inscriptions cunéiformes. Elle est longue de vingt-quatre lignes, comme l'inscription H; la voici :

Adam Dârayavus khsâyathiya vazarka khsâyathiya khsâyathiyânâm khsâyathiya dahyunâm tyaisâm paranâm Vistâçpahyâ puthra Hakhâmanisiya. Thâtiy Dârayavus khsâyathiya vasanâ Auramazdâhâ imâ dahyâva tyâ adam adarsiy hadâ anâ Pârçâ kârâ tyâ hacâma atarça manâ bâźim abara Uvaźa Mâda Bâbirus Arabâya Athurâ Mudrâyâ Armina Katapatuka Çparda Yaunâ tyaiy uskahyâ utâ tyaiy darayahyâ utâ dahyâva tyâ parauvaiy Açagarta Parthava Zarañka Haraiva Bâkhtris Çugdâ Uvârazmiya Thatagus Harauvatis Hiñdus Gañdâra Çakâ Muka. Thâtiy Dârayavus khsâyathiya yadiy avathâ maniyâhy hacâ aniyanâ mâ tarçam imam Pârçam kâram pâdiy yadiy kâra Pârça pâtâhatiy hyâ duvaistam siyâtis akhsatâ hauvaciy Aurâ niraçâtiy abiy imâm vitham.

Je suis Darius, grand roi, roi des rois, roi de ces nombreux pays, fils d'Hystaspe, Achéménide.

Le roi Darius déclare : Par la volonté d'Ormazd, ce sont ces pays que j'ai gouvernés avec l'armée perse ; ils me redoutaient, ils m'apportaient leur tribut : la Cissie, la Médie,

Babylone, l'Arabie, l'Assyrie, l'Égypte, l'Arménie, la Cappadoce, la Lydie, les Ioniens du continent et ceux de la mer. Enfin ces pays orientaux : la Sagartie, la Parthie, la Sarangie, l'Ariane, la Bactriane, la Sogdiane, la Chorasmie, la Sattagydie, l'Arachosie, l'Inde, la Gandarie, la Scythie, la Macie.

Le roi Darius déclare : Quand tu règnes de cette manière, je ne crains rien d'un ennemi. Protège cet état de Perse. Quand l'état de Perse est protégé, son bonheur sera inviolable pour longtemps. Que lui, Ormazd, soit propice à ce pays!

Ma traduction s'éloigne en plusieurs points de celle de mes devanciers, surtout vers la fin. Nous avons pourtant à constater d'abord une difficulté assez considérable ; ce sont les mots *dahyunâm tyaisâm parunâm.*

Dahyu, du moins le nominatif, l'accusatif et les autres cas paraissent presque toujours des féminins et ici le mot masculin *tyaisâm* se trouve construit avec ce terme. M. Rawlinson a voulu faire de *tyaisâm parunâm* un régime de l'autre génitif *dahyunâm;* il prend alors *parunâm* pour *populorum*, mais il n'y a pas le moindre doute que ce génitif ne signifie « de beaucoup. » M. Rawlinson allègue le grec τῶν πολλῶν; mais ce terme grec ne signifie jamais « des peuples, » il n'est jamais identique avec τῶν ἔθνων.

En outre, jamais Darius ne parle de ses peuples, il ne parle que de ses pays. Le *tyaisâm* doit attirer l'attention sur ce qui suit, et nous ne lisons réellement que des pays (*dahyâva*) soumis au roi de Perse. Quels sont les pays de « ces peuples ? »

Je ne parle pas du double génitif dont l'un régirait l'autre, ni de l'usage, si essentiellement achéménien, de placer l'article entre le substantif et l'adjectif, circonstances qui militent aussi contre l'opinion de M. Rawlinson. Il ne reste qu'à opter entre ces opinions :

Ou d'admettre que le mot *dahya* ait été employé également au genre masculin,

Ou de supposer une irrégularité justifiée par l'usage de l'idiome, qui consisterait dans la substitution du génitif du pluriel masculin pour la forme féminine.

Je me décide pour la dernière opinion, d'abord, parce que le génitif du féminin, *tyâhâm*, constituait probablement une espèce de cacophonie aux oreilles des Perses; ensuite, parce que tous les idiomes présentent des anomalies de ce genre, et que, en persan ancien même, le nominatif du pronom *hauva* sert aussi pour le féminin.

Le mot *adarsiy* est un aoriste multiforme de la voix moyenne formé du causal *dâray;* je n'admets pas l'étymologie proposée par M. Rawlinson de *dars*, qui veut dire « oser, » et non « opprimer. » La forme grammaticale *adarsiy* cadre parfaitement avec le sanscrit अनेषि, *anêshi*, et tant d'autres aoristes.

Le terme *parauvaiy*, ainsi paraît être la vraie leçon, correspond à une forme sanscrite पुरस्वे, *purasvê*, qui n'existe pas; nous avons bien पुरस्तात्, *purastât*, et पूर्वञ्च्, *pûrvanc;* mais la forme supposée

ne se présente nulle part. La signification, à ce que je crois, a été bien établie par M. Rawlinson, qui la rend par « à l'orient. »

Les noms de pays sont déjà expliqués, à l'exception de deux, dans le commentaire de l'inscription de Bisoutoun; seulement *Mudrâyâ* paraît ici au pluriel, « les Égyptiens. »

Nous voyons deux nouveaux noms, mais deux des plus intéressants; d'abord le nom de l'Inde, *Hiñdus.* Il a de l'intérêt pour nous, parce que c'est la désignation des Perses qui a été adoptée par toute l'Europe pour déterminer la presqu'île gangétique. Les Grecs ont transplanté ce nom perse chez eux; c'est le nom Ἰνδός, qui se trouve en premier lieu dans les Suppliantes d'Eschyle, et qui a été calqué sur la forme ario-zende. Le nom de *Hiñdus* (zend *Hiñdus*), ne désignait principalement que le pays सिन्धु, *Sindhu*, le Sindh, le Pendjab; plus tard, on imposa ce nom à toute la presqu'île, comme les Français appellent la Germanie du nom de la contrée qui leur était le plus voisine. Il y a mieux encore; les Perses ont imposé leur dénomination au peuple indigène qui appelle son pays هندوستان, *Hindostan.* Au nom persan se rattache aussi le nom hébreu, qui se trouve au commencement du livre d'Esther, הדו, auquel les Massorèthes donnèrent la fausse ponctuation de הֹדּוּ, *hoddu*, au lieu de הִדּוּ, *hiddu.* Il est encore remarquable que le zend *hafta hiñdu* se retrouve exactement dans le सप्त सिन्धु *sapta sindhu* des Vêdas.

Le deuxième nom nouveau, c'est celui de *Gañdâra*, les गन्धार des Hindous, les Γανδάριοι des Grecs, peuplades du nord de l'Indus. Il semble évident que l'énumération de l'Inde et la Gandarie qui est faite ici, tandis que ces noms sont omis dans le texte de Bisoutoun, prouve que la conquête du Sindh tombe entre les époques différentes où ces deux inscriptions ont été rédigées.

Le dernier paragraphe contient une exhortation aux rois successeurs de Darius, qui devaient toujours avoir devant les yeux les préceptes de leur prédécesseur. Aussi cette partie n'a pas été, à ce que je crois, suffisamment éclaircie. M. Rawlinson explique : « If thou shalt thus observe (namely) protect this state of Persia, let me not fear from the ennemy. If the Persian state shall be protected, the longest enduring life such shall be the existence continued to this edifice. »

Selon le savant anglais, la phrase : « protége cet état de Perse, » est une élucubration de *avathâ*. La phrase est d'après lui ainsi : « Quand tu observes ceci (et alors je ne craindrai pas l'ennemi). Protége cet état de Perse. » Mais tout le monde m'accordera qu'il n'y a pas une manière plus maladroite d'exprimer sa pensée, et quelque peu que nous connaissions la structure persane, nous en savons toujours assez pour juger que le rédacteur s'y serait pris tout autrement. Il aurait dit : *Yadiy avathâ maniyâhy uta imam Pârcam kâram pâhy hacâ aniyana mâ tarçam.*

Le mot *avathâ* se rapporte à ce qui précède et veut dire : « de cette manière. » « Si tu règnes de

cette manière, c'est-à-dire, si tu contiens l'empire comme je l'ai fait, je ne craindrai pas d'ennemi ». C'est pour cela que le monarque avait fait l'énumération de toutes ses provinces.

La négation *mâ* suivie de l'imparfait privé de son augment a cette signification conditionelle qu'on connaît en sanscrit.

« Pour cela, continue le roi perse, veille sur ton peuple. » La phrase *imam . . . . . pâdiy* est une proposition indépendante; le mot *pâdiy* ne présente aucune difficulté.

Car, reprend-il, si le peuple perse est protégé par le roi, son hégémonie restera intacte, *pâtâhatiy;* pour lever cette difficulté grammaticale, *pâtâhatiy* est contracté de *pâta âhatiy*. Cette crase est le précurseur des *agglutinations* du verbe substantif, que l'on voit si fréquemment en persan moderne.

Quant au mot *pâta*, il ne signifie pas « puissant, » mais d'abord tout simplement, « protégé par le roi, » c'est de ce mot que le nom de پادشاه, *padichah*, s'est formé.

La proposition correspondante à *yadiy kâra Pârça pâtâhatiy* est *hyâ duvaistam siyâtis akhsatâ. Davaistam* est un adverbe que nous laissons encore de côté, il dépend du verbe *hyâ*.

Je dis du verbe *hyâ*, car *hyâ* n'est pas ici le pronom sanscrit स्या, *syâ;* c'est le potentiel du verbe substantif, sanscrit स्यात्, *syât*, qui doit devenir également *hyâ* dans l'idiome achéménien, comme *hyât* en zend.

Le mot *akhsatâ* semble être le sanscrit अक्षत, *akchata*, auquel on l'a déjà comparé. Le mot *davais-tam* a été assimilé au mot *davishṭha;* mais, je l'avoue, le -|≡ m'inspire quelque scrupule; ⫪ aurait été plus régulier. Puisque je ne peux pas voir ici un autre sens, je me joins au savant anglais en adoptant l'acception de « très-longtemps. »

La dernière phrase : *hauvaciy Aurâ niraçâtiy abiy imâm vitham.* J'ai donné déjà, il y a trois ans, l'étymologie de *niraçâtiy*, je la maintiens encore; M. Rawlinson l'a établie de son côté, bien qu'il l'explique par « continued, » et croit que Darius, en inscrivant cette légende sur la plate-forme de Persépolis, aurait eu l'idée de construire un bâtiment immense.

Je ne connais rien des intentions de Darius, mais je sais que le mot *ni-raçâtiy*, subjonctif de *ni-raç*, veut dire « descendat. » M. Benfey avait établi une étymologie, *nir-çâtiya;* la forme voulue par ce savant serait, si elle existait, *ni-çâdaya*; le persan ne connaît pas le changement sanscrit de l'*s* en *r*. Le sens de « descendre, s'incliner » vers un palais est « le protéger, lui être propice. »

Le commencement *hauvaciy Aurâ* présente quelques difficultés sérieuses. Voici ce que je propose: *Aurâ* est le premier élément de *Auramazdâ*, et signifie « dieu, divinité. » Le féminin ne nous doit pas étonner, puisque ce genre se rencontre dans notre mot « divinité », aussi bien que dans le sanscrit *dêvatâ;* en outre, les divinités protectrices dans la religion de Zoroastre, les Fervers, étaient des génies

femelles. Je crois que réellement il est question ici de ces anges qui jouent à peu près le même rôle que les saints dans la religion catholique.

Le pronom *hauvaciy* s'explique aussi comme féminin et je n'hésite pas à lui donner l'interprétation que le latin donne à ses pronoms suivis d'un suffixe généralisant; *quivis*, veut dire « quelconque, tout. » Je traduis alors tout ce passage littéralement:

« Si ita ages ab hoste non timeam. Illum Persicum « populum protege. Si populus Persicus protectus « erit, exstabit diutissime imperium integrum. Quævis « divinitas descendat in hoc palatium. »

INSCRIPTION B.

Il se trouve plusieurs fois à Persépolis un même texte trilingue au-dessus des portes des différentes salles. L'inscription est ainsi conçue:

Dârayavus khsâyathiya vazarka ksâyathiya khsâyathiyânâm khsâyathiya dahyunâm Vistâçpahyâ puthra Hakhâmanisiya imam tacaram akunaus.

Darius, grand roi, roi des rois, roi des provinces, fils d'Hystaspe, Achéménide, a construit cette salle.

Il ne nous reste absolument à expliquer que le mot *tacaram*, qui ne se trouve qu'ici. Il est difficile de trancher la question sur sa signification.

M. Rawlinson y voit l'idée d'image, à tort je crois; et voici pourquoi. Il est vrai que Darius a fait presque partout exécuter son image là où l'inscription

se trouve sculptée, mais il n'en est pas moins vrai qu'elle ne se lit que sur les portes d'entrée et non pas toujours là où le portrait du fils d'Hystaspe s'aperçoit. D'ailleurs, il serait ridicule que Darius eût mis au-dessous de son portrait « Darius a fait cette image », sans se déclarer sur ce qu'elle représentait ; il aurait dit ; « C'est là l'image de Darius », ou adopté la formule sacramentelle : « Je suis Darius, etc. » Nous savons en outre que le mot « image » se disait autrement en persan ancien : nous avons lu déjà l'expression *patikaram*, passée aussi dans les idiomes modernes.

M. Lassen, à qui revient la gloire du premier déchiffrement des présents textes, a traduit ce mot *tacaràm* par *ædem*, il a comparé le mot moderne تکر, qui, du reste, a une autre signification aujourd'hui.

Je ne fais pas, d'ailleurs, venir ce mot du radical connu तक्ष्, *taksh*, « façonner, ranger » ; j'y vois le zend *tac* et *tak*, « aller », lequel s'est conservé dans le persan moderne تاختن, anc. *takhtanaiy*, présent تازم, anciennement *tacâmiy*, qui maintenant signifie « se hâter ». Le mot *tacaru* veut dire alors « entrée, porte », ensuite « maison, palais, salle d'audience » ; comme le mot *dvâr*, « porte », a reçu la même signification dans le persan moderne بار, « audience ». Je n'hésiterais pas non plus à réunir aux mots cités le mot تخت, anciennement *takhta* ou *takhti*, « trône ». Peut-être le thalmudique תרכונה, « palais », appartient-il à la même classe de mots, puisqu'on peut l'expliquer par une métathèse de תכרונה.

A côté de la racine zende *tac*, subsistait *tak*, d'où je conclus aussi la double forme *tacara* et *takhra*, laquelle je crois voir, d'après mon hypothèse proposée plus haut, dans le mot استخر, *Istakhar*, peut-être anciennement *Pârçatakhra*, Περσέπολις.

La racine zende *tac*, « aller », correspond à la racine sanscrite तच्, *tac* et *tanc*, « aller », d'où तक्ति *takti*, « le cheval ». Elle n'est pas à confondre avec l'autre racine तच् ou तञ्च्, *tanç*, 3e pers. तनक्ति, *tanakti*, « rétrécir, contenir », qui se trouve représentée dans le persan تنج et تنگ, anciennement *tañga*, « étroit ».

La version scythique a conservé le mot persan; M. de Saulcy, dans son beau travail sur cette écriture, a fixé sa lecture à *tagzara*, ce qui se rapprocherait beaucoup du persan *tacara*.

INSCRIPTIONS DE NAKCHI-ROUSTAM.

Non loin d'Istakhar se trouvent les tombes royales que Darius et ses successeurs s'érigèrent, lequel endroit, apparemment autrefois appartenant à Persépolis, se nomme نقش رستم. Les anciens, Ctésias surtout, appellent cet endroit δισσὸς ὄρος, « la double montagne ».

De quatre sépulcres qui se trouvent à Nakchi-Roustam, un seul est revêtu d'inscriptions, ou du moins les documents d'un seul nous sont connus jusqu'à présent. C'est sur la tombe de Darius que

se trouvent deux grandes inscriptions, dont malheureusement la plus intéressante est presque entièrement détruite. L'autre, connue sous le nom de l'inscription de Nakchi-Roustam, est mieux conservée, et est une des plus importantes de toutes les inscriptions persépolitaines parvenues jusqu'à nous.

Elle semble être la plus récente de toutes les inscriptions de Darius; pourtant elle ne peut guère avoir été rédigée après 495 avant J. C. c'est-à-dire avant la bataille de Marathon.

Ctésias nous raconte que le père de Darius Hystaspe, dont le commandement d'armée est même mentionné dans le texte de Bisoutoun, périt en visitant le tombeau de Darius en construction; en s'élevant avec des cordes, il se serait laissé choir. Si cette donnée est exacte, et pourquoi ne le seraitelle pas? nous ne pourrions guère admettre une date plus récente. Darius était né vers 550 avant J. C. (Hér. I, 209); il avait à sa mort, en 486, soixantequatre ans. Son père n'a guere pu vivre plus longtemps que jusqu'en 495. Je fais cette remarque en me fiant aux données quelquefois suspectes de l'historien de Cnide, mais je crois que cette date n'a rien d'invraisemblable, car, vers cette époque, Darius n'était pas jeune non plus, et il pouvait déjà très-bien penser à l'endroit où reposeraient un jour ses dépouilles mortelles.

J'insiste d'autant plus sur cette date, pour réfuter les idées de quelques savants qui voient dans plusieurs noms de l'inscription des allusions aux guerres

médiques, auxquelles ce texte est tout à fait étranger; les noms *Çparda* et *Karkâ* ne peuvent nulle part être mis en rapport avec Sparte ou la Grèce.

Quant à l'exécution de la rédaction, elle laisse quelque chose à désirer, et il y a mainte inscription de Xerxès qui est mieux sculptée qu'elle. En outre, elle est mutilée, et, à cause de cela, bien difficile à interpréter en plusieurs passages.

Nous avons toute la traduction médique que M. de Saulcy a analysée avec une grande sagacité, malheureusement il s'est appuyé plusieurs fois sur des interprétations inadmissibles du texte persan.

L'inscription commence ainsi :

INSCRIPTION SUPÉRIEURE.

Baga vazarka Auramazdâ hya imâm bumim adâ hya avam âçmânam adâ hya martiyam adâ hya siyâtim adâ martiyahyâ hya Dârayavum khsâyathiyam akunaus aivam paruvnâm khsâyathiyam aivam paruvnâm framâtâram. Adam Dârayavus khsâyathiya vazarka khsâyathiya khsâyathiyânâm khsâyathiya dahyunâm viçpazanânâm khsâyathiya ahyâyâ bumiyâ vazarkâyâ duraiâpaiy Vistâçpahyâ puthra Pârça Pârçahyâ puthra Ariya Ariya cithra.

Un grand dieu est Ormazd. Il a créé cette terre-ci, il a créé ce ciel-là, il a créé l'homme, il a donné à l'homme la supériorité, il a fait roi Darius, seul roi sur des milliers d'hommes, seul arbitre sur des milliers d'hommes. Je suis Darius, grand roi, roi des rois, roi des pays tout peuplés, roi de cette vaste terre, au loin et auprès, fils d'Hystaspe, Perse, fils de Perse, Arien, rejeton d'Arien.

Le présent texte est presque connu, pourtant

se distingue par plusieurs détails qui méritent une appréciation plus approfondie.

D'abord la leçon *paruvnâm* est fautive, la leçon vraie est *parunâm*, ce qui est démontré par la presque unanimité des autres textes. Le *v* était muet à la fin des mots, on partageait en outre quelquefois les mots composés en deux; on lit, par exemple : *paruv zanânâm* pour *paruzanânâm;* le *v* était justifié toutes les fois que le mot se terminait en *u*. Par une confusion, on réunissait les deux mots *paruvzanânâm*, sans mettre le clou diviseur entre eux; de la même confusion est née la forme *paruvnâm*.

Pour le *paruzanânâm* qui se lit ailleurs, cette inscription a le mot *viçpa zanânâm*, que je traduis par « entièrement peuplé ». *Viçpa*, « tout », est le zend *vîçpa*, le sanscrit विश्व, *viçva;* l'idiome moderne a perdu ce terme; il paraît encore dans le pehlevi هرویسپ חרוסף, *hervisp*.

Comme nous lisons en *paruvnâm* un *v* de trop, il manque par mégarde un *y* en *daraiâpaiy*.

Après le mot *Hakhâmanisiya*, qui termine partout ailleurs cette phrase tant de fois répétée, nous lisons les mots *Pârça Pârçahyâ puthra Ariya Ariya cithra.*

J'adopte entièrement cette ingénieuse émendation de M. Rawlinson. Je n'ai pas sous la main le texte babylonien; je ne connais que la traduction scythe dans le livre de M. de Saulcy. Il est évident, par une confrontation des textes achéménien et scythe, que le mot estropié après *Ariya* n'était pas *puthra ;* ce dernier terme est rendu, comme à l'ordinaire,

par [cuneiform], *cha kri*, tandis que l'autre se dit en scythique [cuneiform], *kchich cha*; Darius pouvait bien se nommer « Perse, fils de Perse, » mais pour l'adjectif *ariya*, ce terme convenait beaucoup moins. En outre, le scythique semble lui-même patronner la conjecture proposée par M. Rawlinson.

Quant au *Pârçahyâ*, le savant anglais l'a substitué à *arçahyâ*, que l'on lisait jusque-là. Mais qu'est-ce que ce mot *Arça?* Je ne serais pas trop hardi si je niais son existence. On a allégué le nom du roi Arsis, mais ce dernier vient de la racine que nous avons déjà lue en *Arsâma* (que M. Westergaard a cru, à tort, voir en *Arça*) et que nous rencontrons plus bas en *Khsayârsâ*, Xerxès. D'ailleurs la répétition du mot *Ariya* rend une même réitération du mot *Pârça* vraisemblable, sinon nécessaire.

On m'objectera, peut-être, que la traduction scythique, telle qu'elle nous est accessible maintenant, montre [cuneiform], *Pa A sa A sa;* mais qui nous garantit donc qu'il n'y ait eu, ou dans l'inscription, ou peut-être seulement dans la copie qu'on en a faite, la légende suivante : [cuneiform]; il est parfaitement permis de supposer que le sculpteur ou le copiste, au lieu d'écrire [cuneiform], n'aurait écrit qu'une fois [cuneiform]. Toute la leçon ne dépend que de cette simple combinaison, et ce ne serait vraiment pas la première rectification d'un texte que MM. Westergaard et de Saulcy se sont vus obligés de faire, souvent à juste titre.

Thâtiy Dârayavus khsâyathiya vasanâ Auramazdâhâ imâ dahyâva tyâ adam agarbâyam apataram hacâ Pârça adamsâm patiyakhsaiy manâ bâźim abaratâ, tyasâm hacâma athahya ava akunava dâtam tya manâ aita adâri. Mâda Uvaźa Parthava Haraiva Bâkhtris Sugda Uvâzazmis Zarañka Harauvatis Thatagus Gañdâra Hiñdus Çakâ Haumava Çakâ Tigrakhudâ Bâbirus Athurâ Arabâya Mudrâyâ Armina Katapatuka Çparda Yaunâ Çakâ tyaiy pâradaraya Çkudra Yaunâ Takabarâ Putiyâ Kusiyâ Mâdaiyâ Karkâ.

Le roi Darius déclare : Par la grâce d'Ormazd, telles sont les contrées que j'ai gouvernées, autres que la Perse. J'ai régné sur elles ; elles m'ont payé le tribut. Ce qui leur a été ordonné par moi a été exécuté ; la loi que je leur ai donnée a été suivie. La Médie, la Susiane, la Parthie, l'Arie, la Bactriane, la Sogdiane, la Chorasmie, la Zarangie, l'Arachosie, la Sattagudie, la Gandarie, l'Inde, la Scythie d'Emodus (?) les Scythes Tigrakhudes, Babylone, l'Assyrie, l'Arabie, l'Égypte, l'Arménie, la Cappadoce, la Lydie, l'Ionie, les Scythes maritimes, les Skudra, les Ioniens..... ; le Pont, les Éthiopiens...... Carthage.

Le sens des premières lignes est clair ; il n'y a que le mot *patiyakhsaiy* qui nécessite une explication, bien qu'il ne puisse y avoir doute sur son acception. Le mot est composé de *pati* et de *khsi*, « régner » ; le verbe est employé à l'imparfait, ce qui est prouvé par les mots suivants et par le précédent. Seulement, l'imparfait de *pati-khsi* se dirait plus régulièrement *patiyakhsiyaiy ;* il faut alors admettre ici une inexactitude du graveur, ou, ce qui est même plus vraisemblable, une légère irrégularité de la grammaire persane. M. Benfey voit dans ce verbe le mot sanscrit védique इयक्ष्, *iyaksh*, « vouloir adorer », déri-

vatif de *yaḉ*; mais le sens s'y oppose, en ce qu'il exige la signification de « gouverner » ; fait avoué par tous mes devanciers, et clair à tous ceux qui regardent cette phrase. Aussi M. Benfey a cru y devoir trouver ce sens ; pour obéir à cette nécessité, il prend le terme pour un participe futur passif, et le traduit par un latin *adoraturiendus* (!)

Une irrégularité telle que nous l'avons signalée ne se trouverait nullement isolée ; ou l'usage du langage retranchait le *iy*, ou le sculpteur écrivait au lieu de 𐎡𐎹𐎡𐎹, seulement une fois 𐎡𐎹.

Je reconstruis entre *aba* et *tyasâm*, *abaratâ*, ce qui remplit toute la place libre, et est défendu par le texte de Bisoutoun.

Quant à la restitution du savant anglais, *athahya ava akunava*, elle est également justifiée par le document précité.

Mais la dernière phrase *dâtam*, etc. a été mal comprise et par MM. Rawlinson et Westergaard, et par M. de Saulcy, auquel ces explications ont fait envisager le texte scythique sous un faux jour. Je me suis déjà occupé du mot *dâtam*, « loi », le persan moderne داد et l'hébreu דָּת. Je renonce pour cela à réfuter ici les opinions de mes prédécesseurs, attendu que l'explication forcée est remplacée par une interprétation toute simple.

La lacune entre *ava* (ou *aita*) et *adâri* est difficile à combler ; le scythe offre ici [illegible], *GHYa*, dont l'équivalent persan ne se trouve pas même, à ce qu'il paraît, dans le texte de Bisoutoun. La signification pourtant n'en est nullement altérée ; nous

avons littéralement : « Lex illa mea, ea..... observabatur. »

Nous avons à constater un oubli manifeste dans le mot *adâriy*, faussement écrit ici *adâri*. C'est le passif de *dâr*, correspondant exactement au sanscrit अदारि, *adâri*.

Nous avons déjà lu deux catalogues de provinces; jusqu'ici la détermination géographique de ces noms ne souffrait aucune difficulté; il n'en est pas ainsi dans le texte de Nakchi-Roustam. Darius l'a augmentée d'une assez riche nomenclature des peuples soumis, dont la plupart pourtant nous sont excessivement difficiles à expliquer d'une manière définitive. Nous devons remarquer, en outre, que les provinces sont autrement rangées qu'à Persépolis et à Bisoutoun; les pays de l'est s'y lisent les premiers.

Quant à la traduction scythique, il faut observer que les noms avoisinant la Scythie sont le plus changés. La raison en est claire; pour ces pays, les individus parlant les langues du deuxième système cunéiforme n'avaient pas besoin d'emprunter des noms de la Perse, tandis que les noms d'autres nations ne leur avaient été apportés que par la nation dominante et en contact immédiat avec celles-ci.

Le nom de l'Inde est intéressant parce qu'il nous révèle qu'il n'était pas venu aux Scythes par l'intermédiaire de la Perse, comme cela s'est fait pour l'Europe. Le mot scythe se dit [illegible], *Sa Y THonCh*, d'après M. de Saulcy; *STIHUS*, d'après M. Westergaard.

Le nom perse de la presqu'île du Gange est suivi

de celui des *Çakâ Haumava*..... La traduction scythique a un mot que M. Westergaard lit *Uqbetyo*, et M. de Saulcy *Oumabitaua*. M. Rawlinson, qui, lui aussi, doit avoir une opinion, puisqu'il dispose de beaucoup plus de textes médiques que les savants français et danois, dit seulement qu'il y a *probablement* ici le nom *Uhmadn;* à cause du *d* final, il complète le mot *Humawadâ*. M. Lassen voulait lire *Humavargâ*, comme je le vois dans la note du savant anglais, le livre de l'éminent savant de Bonn n'étant pas accessible dans ce moment. Je complète, sous une réserve extrême, *Haumavaidâ*, « adorateurs du Haôma, » à cause du médique =𒀭-, *bi*, et parce que, jusqu'ici, il n'y a pas d'exemple que l'*h* initiale devant *u* se soit conservée. Le scythe est une altération du persan ; je ne vois pas, en outre, la raison pourquoi les Perses auraient estropié le nom hindou de *Himavat* que les Grecs nous offrent sous une forme toute conservée.

M. Benfey parle de l'existence de Scythes à l'Imaüs ; certainement on peut voir figurer, sur chaque carte du monde ancien, les *Scythæ intra et extra Imaum*, mais il est bon d'observer que les uns et les autres étaient en dehors et bien loin de l'empire de Darius.

A ces Scythes, succèdent les Scythes *Tigrakhadâ*. Ce mot est très-difficile. Je n'y vois ni les Scythes de la vallée du Tigre, de M. Rawlinson, ni les buveurs du Tigre, de M. Benfey. On a voulu voir des Scythes aux bords du Tigre dans la cinquième table de Bisou-

toun ; mais le passage ne peut rien nous enseigner là-dessus, parce qu'il est détruit. Je me suis déjà prononcé à cet égard. Les Scythes ont existé dans la vallée du Tigre, dit M. Rawlinson ; le savant de Göttingue allègue à cet égard la Σακασηνη de Strabon (XI, 8) en Arménie. Mais cette province ne devait-elle pas déjà être soumise lors de la rédaction des inscriptions de Bisoutoun et de Persépolis ? En outre, où la vallée du Tigre offre-t-elle de la place pour les Scythes qu'on veut y colloquer ? Elle est tout occupée par l'Assyrie, la Babylonie, l'Arménie, la Lydie. Si la Sacasèné faisait partie de l'Arménie, pourquoi la nommer encore une fois séparément ?

Je me rallie plutôt à M. Westergaard, qui y voit « les seigneurs de la flèche ; » il est connu que c'était l'arme la plus terrible des Scythes ; les Perses eux-mêmes l'ont dû éprouver. Je répète, en outre, cette petite remarque grammaticale, que le mot, s'il y était question du Tigre, devrait être écrit *Tigrâkhudâ ;* je n'insiste pourtant pas plus sur cette observation qu'elle ne mérite.

Il se pourrait aussi que ce nom ne fût que scythe ayant une apparence perse.

Mais les Sakes figurent encore une fois dans l'inscription ; malheureurement l'endroit de l'inscription est tronqué, *Çakâ tyaiy... radaraya.* M. Rawlinson a reconnu dans la traduction scythique l'élément qui répond à l'idée de « mer, » et il a reconstruit *pâradaraya.* M. Benfey avait déjà reconnu le mot *daraya,* mais construit *taradaraya.* Si la remarque de

M. Rawlinson est juste, et nous n'en doutons pas; l'omission de l'*á* final est toutefois une chose surprenante. Ces deux savants se sont, du reste, rencontrés dans l'interprétation du mot en question : « au delà de la mer. » Nous adoptons cette explication, tout à fait plausible.

J'ai déjà, dans mon *Lautsystem*, comparé les *Skudra* aux Scythes; dans les *Putiyâ Kusiyâ*, je reconnaissais, avec M. Hitzig, les פוט et les כוש de la Bible, et je suis heureux que M. de Saulcy ait eu, de son côté, la même idée. Je m'empresse de rendre ici cet hommage au professeur de Zurich, puisque c'est la seule chose soutenable qui résulte de son travail. Je ne discute pas les autres opinions émises par ce savant, parce que le but de ce mémoire n'est pas de faire de la polémique; je me contente de signaler les heureux résultats. Le livre de M. Hitzig sur l'inscription de Nakchi-Roustam est rempli de combinaisons tellement aventurées, d'opinions tellement hasardées et contraires au bon sens et à la grammaire, que je m'abstiens même de les mentionner. Que dira-t-on d'une opinion comme celle qui identifie le nom *Scudra* au persan كثير, « beaucoup, » ou qui complète le *Sakâ..... radaraya* par *dardaraya*, forme bizarre, qu'il interprète par « les Scythes pauvres ? »

Avant les *Putiyâ Kusiyâ* se trouvent mentionnés les *Yaunâ Takabarâ*. Il y a différentes explications sur ce nom-là; le scythique transcrit également *Takabarâ;* je crois que ce mot *Takabarâ*, dans lequel on a voulu voir une nation à part, n'est qu'un ap-

pellatif se rapportant à *Yaunâ*, et qu'il veut dire « les Grecs Takabares. » Les *Yaunâ* ont déjà été mentionnés une fois; pourquoi les nommer de nouveau, si l'on n'avait pas l'intention de les distinguer par un adjectif significatif de la peuplade déjà inscrite dans le texte? Les autres inscriptions, celles de Bisoutoun et de Persépolis, distinguent aussi entre deux espèces d'Ioniens, ce qui milite encore en faveur de mon hypothèse.

Mais si l'on venait demander la signification de cette épithète, j'avouerais n'en rien savoir. Je sais seulement qu'il ne la faut pas lire *Takbarâ*, mais *Takabarâ*, ou *Tañkabarâ*, et je suppose que le dernier élément, *bara*, n'est autre chose que le mot persan *bara* « portant. » Quant au mot *taka*, il y a un mot zend qui se lit dans le *Vendidad* (Farg. XXII), dans le mot *dĕrĕzatakanâm*, épithète des chevaux, peut-être « à la longue crinière. » *Takabarâ* serait alors « chevelus, portant une chevelure, » et se comparerait au καρηκομόωντες Ἀχαιοί d'Homère. Je ne cache pas, toutefois, que टङ्क veut dire « hache; » de sorte que si le mot sanscrit était achéménien, on pourrait traduire le terme en question par « portant des haches, » comme *Tigrakhadâ*, par « porteurs de flèches. » Mais il n'y a dans tout ceci que des présomptions; il faut en convenir, nous ne connaissons pas encore au juste la valeur de ce mot.

Avec les noms de *Putiyâ Kusiyâ*, le texte nous mène en Afrique; cette combinaison est suivie par le nom de *Karkâ*. Le nom scythe se lit [cuneiform], ce

que M. Rawlinson transcrit par *Grakâ*. Quant à la signification, la plus grande divergence règne entre les savants : le savant danois y voit le Gourdjistân (plutôt traduction littérale de *Vârkâna* « pays des loups »); M. Lassen, la province de Κάλανικη en Assyrie; les érudits lisent *Karkâ*, seule lecture possible, car la prononciation *Krakâ* serait contre la grammaire, qui exige *Khrakâ*.

Néanmoins, M. Rawlinson lit *Krakâ*, et il a eu l'idée que les Perses ne désignaient d'autre peuple que les Grecs par le nom de « Craques. » Malgré la ferme conviction qu'exprime le savant anglais, je le prie de se rappeler d'où vient le mot Grec, d'où les mots latins *Graji*, *Græci*, tirent leur origine, et je lui demande s'il est plausible de croire que les Perses eussent ainsi appelé leurs ennemis, quand même nous ne serions pas renseignés sur ce point comme nous le sommes. Nous savons pertinemment que tous les Orientaux nommaient les Grecs *Ioniens* (*Yavana*, *Yauna*, יון), en désignant toutes les peuplades helléniques du nom de la nation qui leur était le plus rapprochée, comme les Français appellent les Germains *Allemands*, ou comme les Orientaux modernes donnent, depuis le temps des Croisades, aux peuples européens le nom de *Francs*. Mais il nous reste un témoignage irrécusable du fait que je viens d'énoncer; c'est la scène des *Acharniens* d'Aristophane, où un faux ambassadeur perse gratifie l'Athénien Dicéopolis du nom peu flatteur de Χαυνόπρωκτ' Ἰαοναῦ. On a beaucoup parlé et écrit sur

les mots persans qui précèdent; on a fini par les croire de l'invention du grand poëte comique. Ceci est certainement le parti le plus commode qu'on ait pu prendre. Il faut pourtant convenir que jusqu'ici on ne pouvait être que très-incompétent sur cette question, attendu qu'on ne connaissait pas le persan ancien. Les mots *ἰατ7αμὰν ἔξαρξ ἀναπισσόναι σάτρα* peuvent être du persan de la façon de Dicéopolis; cela est possible, mais pas du tout prouvé. Les Athéniens étaient, à l'époque de la guerre du Péloponnèse, en contact perpétuel avec les Perses; et l'idiome achéménien n'était nullement pour eux ce que le turc était pour M. Jourdain.

Mais admettons même que le prétendu vers persan ne le soit pas, jamais on ne pourrait concéder que le terme Ἰ*αοναῦ* ne soit pas la charge de la vraie forme iranienne. Le public athénien, même le bas peuple, devait savoir comment les Perses l'intitulaient, et le poëte n'aurait pu faire rire ses spectateurs de cet étranger, si tout le ridicule dont il le couvrait n'était pas justifié par la réalité. En outre, le Ἰ*αοναῦ* présente exactement le vocatif persan *Yaunâ;* le *αῦ* est une charge de la vraie prononciation persane de l'*â* long, auquel les Iraniens donnent encore aujourd'hui un son indécis entre *â* et *au*.

Les *Karkâ* ne sont pas les Grecs, cela est sûr; mais quelle est la contrée désignée par ce mot? On a pensé à Barce, Β*άρκη*, qui réellement était soumise aux Perses; le quatrième livre d'Hérodote nous l'atteste. Au besoin, on aurait à faire une toute petite émen-

dation; à changer le *k* initial en *b*. Mais je doute que nous soyons autorisés à procéder à cette correction du texte, qui doit être respecté autant qu'il est possible.

J'ai déjà exprimé dans mon *Lautsystem*, p. 41, une conjecture que je donne encore comme hypothèse; j'ajoute pourtant que jusqu'ici rien n'est venu l'infirmer. Le nom de *Kusiyâ* nous a transportés en Libye, restons-y. Le nom de *Karkâ* est le dernier de la liste, il indique un pays nouvellement acquis et éloigné. Nous savons par Justin (XIX, 1) que Carthage était dans un rapport de dépendance momentanée à l'égard de la Perse, et je crois encore que nous n'avons pas autre chose que le nom de la future rivale du sénat romain. Le nom sémitique קרתחדשת, «ville neuve,» était très-difficile à rendre dans les idiomes étrangers; les Grecs le rendirent par Καρχηδών, les Romains par *Karthago*, preuve qu'il était malaisé de bien prononcer le nom de la ville de Didon. On lit sur une magnifique monnaie sicilienne le nom phénicien קרקת; est-ce Carthage? Il y a eu des savants qui l'ont cru. M. Gesenius lit, il est vrai, le nom autrement.

Je sais, en outre, qu'un savant éminent, M. Dahlmann, a accueilli avec méfiance les notions que l'épitomateur de Trogue Pompée nous transmet à l'égard des Carthaginois; mais je l'avoue, je ne trouve pas ses raisons concluantes. Les Perses pouvaient bien s'arroger une suprématie sur cette reine de la Méditerranée, surtout à cette époque où la puissance

de Carthage était assez affaiblie; ils le pouvaient d'autant plus qu'ils avaient, à quelque distance de cette ville, des dépendances reconnues. Rien, du reste, dans le récit de Justin n'est invraisemblable; le silence d'Hérodote sur ce point ne peut pas nous porter à le rejeter.

Ajoutons, en outre, que le mot *Karkâ* est précédé par un mot *mâdaiyâ*. Ce mot n'est pas un nom propre, j'en donne pour preuve la traduction qui le rend par un tout autre mot que M. de Saulcy lit *Achouyagh;* il y voit le nom arménien d'une peuplade de l'Asie Mineure. Mais pourquoi ce peuple porterait-il un autre nom dans la table achéménienne, lequel nom, par sa terminaison *aiyâ*, ne s'accuse pas comme nom de peuple? J'ai déjà émis l'hypothèse que je soutiens fortement encore, que le mot *mâdaiyâ* est un locatif d'une expression *mâdu* dont nous ignorons le sens. Cela indique peut-être à l'occident ou en Libye.

L'inscription continue en ces termes :

Thâtiy Dârayavus khsâyathiya Auramazdâ yathâ avaina imâm bumim yu. . . . . parâvadim manâ frabara mâm khsâyathiyam akunaus adam khsâyathiya âmiy vasanâ Auramazdâhâ adamsim gâthavâ niyasâdayam tyasâm athaham avu akunava(ñ)tâ yathâ mâm kâma âha yadipadiy maniyêhy! tya ciy akaram avâ dahyâva tyâ Dârayavus khsâyathiya âdaraya patikaram dipim.... i.... hya gâthum baratiy khsnâçâhy adataiy azdâ bavâtiy Pârçahyâ martiyahyâ duraiy ar..... s parâgmatâ adataiy azdâ bavâtiy Pârça martiya duraiy hacâ Pârçâ bataram patiyaźatâ.

Le roi Darius déclare : Lorsque Ormazd vit cette terre malheureuse (?) il me l'a conférée, il m'a fait roi. Je suis roi. Par la grâce d'Ormazd, je l'ai fait rentrer dans l'ordre. Ce que

j'ordonnais aux peuples, ils le faisaient, comme c'était ma volonté. Si tu pouvais agir de manière comme je le fis! (?) Ce sont les pays que le roi Darius gouvernait. Conserve cette image et cette table..... afin que tu le saches. Ainsi tu ne sauvas pas....

C'est, sans contredit, le passage le plus difficile de tous ceux qui nous sont restés dans les inscriptions cunéiformes. Aussi je m'abstiens de le traduire, car à quoi bon faire de nouvelles conjectures qui ne seraient pas plus justifiées que celles de mes devanciers? Nous n'avons pas devant nous un texte grec, latin ou sanscrit; nous commentons un document tronqué parlant dans un idiome dont le dictionnaire surtout ne nous est que très-imparfaitement connu. Il faut aussi avoir quelquefois le courage de son ignorance.

Le commencement du passage, pourtant, n'offre pas de difficulté trop grande; quant au mot *yu... parâvadim*, il est difficile de le reconstruire. Le mot *niyasâdayam* est intéressant, parce que nous y voyons une analogie avec le sanscrit; la racine arienne *had* retrouve la sifflante primitive *s* dans le composé *nisad*, sanscrit निषद् *nishad*, et cette *s* est conservée, contre l'analogie, après l'*a*, où il faudrait lire *niyahâdayam*. Le sens du verbe est «restaurer.» Le persan moderne نشان aurait-il quelque rapport avec ce mot, ce que je n'oserais pas affirmer?

Je voudrais savoir si le mot *ciy akaram* est bien copié et s'il n'y a pas entre l'*y* et le *k* un clou transversal; car le sanscrit चीकरम् *cîkaram* n'y pourrait

guère être retrouvé. J'aimerais mieux lire *tyaciy âkaram*, ou *tyaciy karma;* dans le dernier cas, il n'y aurait qu'un clou transversal à déplacer.

Je crois que le complément de *di* est *pimca*, « et la table. » Quant à *adataiy azdâ bavâtiy*, sa signification est sûre : « Ita tibi ignorantia (peut-être nomen obs- « curum) sit. » Mais il n'y a pas moyen de reconstruire le sens, attendu que le passage *ar..... s* est encore incompréhensible. Le mot *parâgmatâ* est pris comme substantif par M. Rawlinson, qui le rend par « suprématie; » d'autres y voient le verbe *parâ-gam*. Quant à *khsnâç*, sa signification ressort de l'inscription de Bisoutoun. *Daraiy hacâ Pârçâ* veut dire « loin de la Perse. » Le *Pârça martiya* n'est pas le locatif, mais le nominatif; le [illegible] est indéchiffrable pour moi, attendu qu'il peut être *bataram*, *bamaram*, *rataram*, *ramaram*, *thataram*, *thamaram*, *zataram*, *zamaram*, et je ne saurais offrir à mes lecteurs aucune de ces combinaisons.

Le mot *patiyazatâ* offre les mêmes difficultés; qu'est-ce que cette forme grammaticale? Vient-il de *yaz* ou de *az*, et que pourront signifier ces racines, car nous n'avons pas le droit d'y voir la racine *zan*, à moins de la prendre comme imparfait, et de le traduire « Persa longinquo de Persia.... repulit. »

Il y a des choses qu'on ne peut savoir; il faut seulement avoir le bon sens de l'avouer. Tout ce que j'ai pu faire est de rétablir le vrai sens de la phrase *adataiy azdâ bavâtiy*.

L'inscription continue :

Thâtiy Dârayavus khsâyathiya aita tya kartam ava viçam vasanâ Auramazdâhâ akunavam Auramazdâmaiy upaçtâm abara yâtâ kartam akunavam mâm Auramazdâ pâtuv hacâ çaranâ utâmaiy vitham utâ imâm dahyâum aita adam Auramazdâm źadiyâmiy aita maiy Auramazdâ dadâtuv.

Le roi Darius déclare : Ce que j'ai fait, je l'ai accompli tout par la grâce d'Ormazd. Ormazd m'accorda son secours lorsque je fis cette œuvre. Qu'Ormazd me protége de l'injure, moi et ma maison, et mon pays. C'est ce que je demande à Ormazd; c'est ce qu'Ormazd veuille me donner!

Le mot *viçam* veut dire « tout; » c'est une forme estropiée de *viçpam*. Je n'hésiterais pas à la compléter, si d'autres passages des inscriptions de Xerxès ne la confirmaient pas. L'intercalation d'une lettre souffrirait d'autant moins de difficulté, que, dans la ligne suivante même, le deuxième *m* d'*Auramazdâmaiy* a été oublié par le sculpteur.

J'adopte la spirituelle émendation de M. Rawlinson, qui consiste à lire *hacâ çar* pour *hadâ kartâ*, seulement je complète *çaranâ* ou *çarâ*, d'après l'espace qui reste entre les lettres conservées. Ce serait, comme M. Rawlinson le remarque fort bien, le sanscrit शरण « injure. » On ne peut guère admettre que Darius ait dit : « Ormazd me protége avec mon œuvre et mon palais; » on attendrait « Ormazd me protége avec les dieux. » Le *hacâ* après *pâtuv*, est, en outre, justifié par le passage connu de l'inscription H.

La fin de ce paragraphe est le même que dans l'inscription H.

L'inscription de Nakchi-Roustam termine par cette exhortation :

Martiyâ hyâ Auramazdâhâ framânâ hauvataiy gaçtâ mâ thadaya pathim tyâm râçtâm mâ avarada mâ çtrava.

Ô homme, la doctrine d'Ormazd, elle t'a été enseignée; ne quitte pas la voie juste, ne pèche pas, ne tue pas.

Cette interprétation s'éloigne beaucoup de celles qui ont été proposées, il est vrai, mais je la propose avec pleine confiance. Le *martiyâ*, d'abord, est le vocatif du singulier; ceci est prouvé par le *hauvataiy* qui suit. Le *hyâ* qui suit n'est pas, comme l'a cru M. Benfey, le potentiel de *ah* «être,» c'est tout bonnement et nécessairement le corrélatif de *hauva*, forme féminine incontestée. Le savant professeur de Göttingue traduit: «Homme, marche dans la voie de la doctrine d'Ormazd;» il prend *framânâ* pour l'instrumental; il faut avouer que la structure serait un peu hardie. J'aime mieux prendre *framânâ* comme nominatif, avec M. Rawlinson; les féminins en sanscrit ना *nâ*, ne sont pas trop rares.

Quant à *gaçtâ*, il est curieux de voir encore comme jusqu'ici on a tourné autour de la vérité. D'après M. Benfey, ce serait un sanscrit कस्तृ *kastṛ* «illustrateur (*erleuchter*); M. Rawlinson, qui ne se déclare pas sur le sens, donne néanmoins une traduction. Sous l'article *thah*, M. Benfey identifie ce dernier au sanscrit गद् «parler;» c'est erroné, comme nous savons. Nous avons déjà trouvé une autre forme *żad* dans *żadiyâmi*, qui est au verbe *gad* ce que *żam* est à *gam;* et nous avons lieu de nous étonner pourquoi l'on n'a pas cherché ce mot *gad* où il se trouve apparemment. *Gaçtâ* est le participe passé, au nominatif

du féminin, de *gad*, et veut dire « dicta, promulgata. » Est-ce que nous aurions encore à prouver cette loi phonétique du persan, d'après laquelle le *d* et le *t* devant *t* se changent en *ç*? Comme de *bad-ta* se forme *baçta;* de *mad-ta*, *maçta;* de *râd-ta*, *râçtâ*, ainsi *gaçta* dérive de *gad-ta*.

Mâ thadaya pathim tyâm râçtâm a déjà été bien interprété. Le mot *thadaya* est un impératif correspondant au zend *çadaya;* la signification « quitte » semble être juste. Cette circonstance ne nous autorise pas, du reste, à y chercher le verbe *hâ*, comme l'a fait M. Benfey; cette explication est impossible, d'abord parce que le *d* n'est pas un ≡|| *d* devant *i*, mais un simple ||, et ensuite parce qu'il n'y a pas d'exemples de transformation du *ģ* sanscrit en *th* persan.

Nous avons dans *pathim tyâm râçtâm* deux mots nouveaux dont la signification n'est pas douteuse; le mot *pathim*, le sanscrit पथ, l'allemand *pfad*, l'anglais *path*, veut dire « chemin, voie. » *Râçta* est le participe de *râd*, et s'est entièrement conservé dans le راست moderne.

Mâ avarada mâ çtrava sont deux impératifs dont l'*a* final n'a pas été prolongé, comme cela aurait été régulier; *avarada* a déjà été comparé à l'*aparâdha* sanscrit; quant à *çtrava*, mon explication diffère un peu de celles qui ont été données. M. Rawlinson lit *çtabara* et fait dériver ce mot de la racine sanscrite स्तम्भ् *stabh*. Pour expliquer la syllabe *ava*, le savant anglais suppose ici la huitième conjugaison,

que nous aurions déjà vue en *asiyava* (*!!*) et en *varnava.* Il n'y a pas de mot se fléchissant d'après la huitième conjugaison, sauf les racines terminant en *n* et le verbe *kṛ*, dont la conjugaison est estropiée de *kṛṇômi.* Toute cette classe n'est qu'une altération de la cinquième, qui ajoute नु *nu.*

M. Benfey a cru que son *çtarva* était un impératif analogue au sanscrit कुरु « fais; » mais il n'a pas réfléchi qu'alors l'*r* serait un —‹‹ et non un ≡|.

On a tort de ne regarder que le sanscrit qui ne nous représente pas toujours la forme la plus ancienne. *Çtrava* vient d'une racine *çtru*, dont le sanscrit स्तृ *stṛ* n'est qu'une formation estropiée, comme *çṛ* s'est défiguré en *çṛnômi*, शृणोमि. La racine *stru* est parfaitement conservée en grec dans *στρώννυμι*, dans la racine germanique *stru*, dans le goth *strauja*, et l'allemand *streuen.* De la racine perse *çtru* vient, d'après la première conjugaison, l'impératif *çtrava* « tue, » signification que nous connaissons, et dans le sanscrit *stṛ*, dans le latin *sterno*, qui est de la même racine.

SECONDE INSCRIPTION DE NAKCHI-ROUSTAM.

Au-dessous de la première, se trouve une autre inscription en soixante lignes, qui malheureusement est tellement estropiée, que M. Westergaard n'a pas pu la copier. M. Rawlinson dit pourtant que l'on pourrait encore déchiffrer beaucoup de passages; mais les expériences que nous venons de faire à l'égard de l'autre inscription, incomparablement

mieux conservée, ne nous paraissent pas trop encourageantes. Je la donne ici sans traduction, d'après les lignes :

1 *Baga vazarka Auramazdâ hya adâ............*
2 *...f.....m tya va.........adâ si*
3 *yâtim martiyahyâ...............a.........*
4 *â aruvaçtam upariy Dârayavam khsâ*
5 *yathiyam....... iyasay Thâtiy Dârayavus khsâ*
6 *yathiya vasanâ Auramazdâhâ........... kar...*
7 *.......iya tya....â.....tam.............ya*
8 *......dans............athiya n...........*
9 *......s.......ava....yâ......yim kari...is*
10 *........vaçim tya.........................r*
11 *.......iya....im.....riyis........ava....m*
12 *.......m m...........m....dar....us....â*
13 *.........avis â.............miya.....*
14 *yâ.......açtiy darsam dâ..........ya....a*
15 *u...........iyahyâ darsam.........*

etc., etc.

M. Benfey a voulu restituer cette inscription; c'est du temps sacrifié en pure perte. Qu'on me donne une inscription française ou allemande dans cet état, et je ne me chargerais pas de la restituer.

INSCRIPTIONS DE XERXÈS.

Les inscriptions du fils de Darius sont beaucoup moindres en nombre, et n'atteignent pas l'importance historique qu'ont fait valoir les documents restés du fils d'Hystaspe. Le vaincu de Salamine continua les travaux que son père avait commencés à Persépolis; il éternisa son nom par des inscriptions qu'il fit sculpter sur les murs de son palais. Voici la

plus importante, et, il me semble, une des plus anciennes :

INSCRIPTION D.

Baga vazarka Auramazdâ hya imâm bumim adâ hya avam açmânam adâ hya martiyam adâ hya siyâtim adâ martiyahyâ hya khsayârsâm khsâyathiyam akunaus aivam parunâm khsâyathiyam aivam parunâm framâtâram. Adam hhsayârsâ khsâyathiya vazarka khsâyathiya khsâyathiyânâm khsâyathiya dahyunâm paruvzanânâm khsâyathiya akyâyâ bumiyâ vazarkâyâ duraiy âpaiy Dârayava(h)us khsâyathiyahyâ puthra Hakhâmanisiya. Thâtiy khsayârsâ khsâyathiya vazarka vasanâ Auramazdâhâ imam duvarthim viçadahyum adam akunavam vaçiya aniyasciy nibam kartam anâ Pârçâ tya adam akunavam utamaiy tya pitâ akunaus tyapatiy kartam vainatiy nibam ava viçam vasanâ Auramazdâhâ akumma. Thâtiy khsayârsâ khsâyathiya mâm Auramazdâ pâtuv utamaiy khsathram utâ tya manâ kartam utâ tyamaiy pithra kartam avasciy Auramazdâ pâtuv.

C'est un grand dieu qu'Ormazd. Il a créé cette terre-ci, il a créé ce ciel-là, il a créé l'homme, il a donné à l'homme sa supériorité, il a fait Xerxès roi, seul roi de milliers d'hommes, seul maître de milliers d'hommes.

Je suis Xerxès, grand roi, roi des rois, roi des pays bien peuplés, roi de cette vaste terre, au loin et auprès, fils du roi Darius, Achéménide.

Le roi Xerxès déclare : Cette porte, qui montre tous les pays, je l'ai construite. Il y a mainte autre belle œuvre accomplie par cette Perse, que j'ai faite et que mon père a faite. Cette œuvre qui paraît magnifique, tout ceci, nous l'avons fait par la volonté d'Ormazd.

Le roi Xerxès déclare : Qu'Ormazd me protége, moi et mon empire et mon œuvre, et l'œuvre de mon père; qu'Ormazd protége tout cela!

Cette inscription se trouve au portail du palais, au-dessous du grand escalier où sont représentées les différentes nations tributaires de l'empire perse; c'est pour cela que cette porte est nommée *viçadahyu.*

Les deux premiers paragraphes ne contiennent que les formules sacramentelles déjà connues; il n'y a que le nom du maître qui soit changé.

Le nom de Xerxès s'écrit dans la langue des Achéménides *Khsayârsâ;* il est composé de *khsaya,* « règne, » dérivé de *khsi,* « régner, » et de l'élément *ârsâ,* que nous avons déjà maintes fois retrouvé dans les noms persans. Quant à la signification de la dernière partie du mot, nos connaissances ne suffisent pas pour en établir l'acception d'une manière incontestable. Néanmoins, la signification de cette syllabe qu'a donnée M. Burnouf dans son Commentaire sur le Yaçna est la plus vraisemblable; il explique *arsa* par « œil, » identique au sanscrit अक्षन्, ce qui se serait formé de *arkshan.* Il y a, en effet, les noms zends de *Çyâvârsan,* persan سیاوش, pazend *Çyâvakhsh,* ce qui signifie « ayant des yeux bruns, » ensuite *Byârsan,* « ayant deux yeux. » Il est possible que la dernière syllabe du nom de Xerxès ait la même signification que les noms zends cités, bien que la déclinaison en soit autre; l'accusatif de *khsayârsâ* n'est pas *khsayârsânam;* il n'est que *khsayâr-*

sâm, ce qui fait supposer un génitif *khsayârsâhâ*. J'expliquerais alors le nom du roi perse « œil dominateur, » ou « lumière dominatrice. »

Le même élément se trouve aussi dans le nom *Ὀάρσης* (Plut. *Artax.*), *Aorses* (Tac. *Ann.* XII, 13), anciennement *Avârsâ*; de la racine *av*, « protéger ».

Le nom de *Khsayârsâ* se dit dans la traduction scythe *Khsarasa*, ou *Khaarsâ;* la transcription assyrienne a *Khsharsansha*. Du nom perse ont été formées la transcription grecque *Ξέρξης*, la latine *Xerxès* et *Xersius*, et la forme hébraïque אחשורוש, nom que l'on prenait jusqu'ici pour celui d'Artaxerxe, depuis Josèphe jusqu'aux temps modernes. La découverte des documents cunéiformes nous a démontré que ce nom hébreu n'est que la transcription presque exacte des lettres achéméniennes, sauf le remplacement du *y* par *v*. *Khsayârsâ* se transcrirait lettre pour lettre ainsi : חשירש. Le א prosthétique est une concession faite à l'esprit sémitique, qui a changé aussi les voyelles. De ce nom אחשירש, on a formé le grec *Ἀσσούερος*, le latin *Ahasverus*, ce qui s'éloigne déjà considérablement du nom persan. Par les découvertes des documents persans, nous savons à quoi nous en tenir à l'égard du livre d'Esther; et l'exactitude avec laquelle sont rendus les noms perses, comme la fidélité avec laquelle sont peintes les mœurs des anciens habitants de l'Iran, réfute victorieusement l'opinion de quelques critiques théologiens qui n'y voyaient qu'un livre issu

d'une période beaucoup postérieure. Pour nous, le récit est toujours d'une précieuse importance, parce que le style du texte original se rapproche plus du style persan que ne pouvaient le faire toutes les traductions de textes persans que nous trouvons dans les auteurs grecs.

Le nom d'Ahasverus se montre encore une fois dans le livre d'Ezras, et est également à assimiler à Xerxès, ce qui cadre aussi beaucoup plus avec le texte hébreu même.

Nous avons ici le nouveau groupe *imam duvarthim viçadahyam*, que je traduis par « ce portail montrant tous les peuples; » il faut se rappeler que cette inscription accompagne les bas-reliefs représentant les habitants des provinces du vaste empire perse. Il faut regretter que Xerxès n'ait pas, comme l'avait fait son père, énuméré en même temps les nations soumises. Quant à *duvarthim*, je le considère comme une autre forme à côté de *duvara*, ce que l'inscription de Bisoutoun nous montre, augmenté de la syllabe *thi*, égale à *thiya*.

Je lis *viçadahyum*, et non *viçadahyaum*, parce que je ne vois aucune raison pour cela.

Aniyasciy est pour *aniyad-ciy*, comme *avasciy* pour *avad-ciy;* il n'y a que le sanscrit et le latin qui aient conservé ce *d* du neutre dans अन्यद्, *anyad* et *aliud*. Ce n'est nullement un ablatif employé dans le sens d'instrumental, c'est tout bonnement un nominatif neutre.

Anâ Pârçâ a été pris pour un locatif par M. Raw-

linson, qui l'assimile au sanscrit अस्मात्, *asmât*, qui est un ablatif pour lequel M. Rawlinson réclame la signification de l'instrumental ou du locatif. Quant à la substitution de l'ablatif pour l'instrumental, je n'en vois aucune preuve, d'autant plus que le *asmât* sanscrit se trouve en zend *ahmâd*, et serait partant le persan *amâ*. En outre, nous avons ici l'instrumental et pas autre chose; *anâ* est une forme très-antique, auprès de laquelle le sanscrit एन ne paraît qu'une forme abâtardie; elle trouve des analogies en *aniyanâ* et *tyanâ*, en sanscrit *anyêna* et *tyêna*. La forme achéménienne nous retrace l'instrumental de la langue mère, qu'elle a mieux conservé que le sanscrit. Le sanscrit dit encore *giri-nâ* et *kêtu-nâ;* il a remplacé l'antique *dêva-nâ* par un *dêvêna* plus moderne.

Anâ Pârçâ veut dire alors « avec cette Perse, aidé par ce peuple perse; » si Xerxès avait voulu dire « dans cette Perse, » rien n'aurait empêché d'écrire *âmiy Pârçaiy*. Je me déclare décidément contre l'opinion du savant anglais, qui veut voir ici « dans cette Persépolis, » et, en outre, dans le nom de *Pasargades*, le persan *Pârçakarta*. A la première opinion, s'oppose la grammaire; à la seconde, la tradition grecque, qui aurait rendu le nom facile à prononcer par Περσάκερτα, comme elle a rendu celui de *Tigrânakarta*, Τιγρανόκερτα.

Dans *Utamaiy tya pitâ akunaus*, la tmèse est curieuse. Jamais, du reste, Xerxès ne parle de ses ouvrages sans mentionner aussi ceux de son père,

dont le règne glorieux avait grandi la Perse, que le sien devait déjà habituer à la décadence.

Les mots *tyapatiy kartam vainatiy nibam* renferment, selon moi, une tmèse, pour *tya kartam pativainatiy nibam*, « et l'œuvre qui paraît magnifique. » Je ne vois pas d'autre moyen que celui que je viens d'indiquer, et qui me semble excessivement simple. Le mot *pati-vain* veut dire alors « paraître, » peut-être le verbe est-il employé à la voix moyenne.

Le mot que M. Rawlinson lit *viçma*, est mieux transcrit par *viçam*.

Avasciy, le neutre, pour *avad-ciy*, comme aussi *cisciy* pour *cid-ciy*.

Le mot *pitâ*, « père, » a au génitif *pithra*, et en ceci l'achéménien accuse un état plus antique de l'idiome que ne le fait le sanscrit par son génitif *pitur*. Je crois, en outre, que ce génitif a donné naissance à la forme moderne پذر, qui se trouve à côté de پدر, provenant de l'accusatif *pitaram*. Du mot *pithra*, « père, vieillard, » s'est développé le persan moderne پیر, qui n'a maintenant que cette dernière signification. Ce sont deux formes identiques dans le fond que پدر et پیر, comme il y a également پسر à côté de پور, « fils, » provenant de *puthra*.

INSCRIPTION G.

Khsayârsâ khsâyathiya vazarka
khsâyathiya khsâyathiyâ-
nâm Dârayavahus khsâyath-
iyahyâ puthra Hakhâmanisiya.



Xerxès, roi grand, roi des rois, fils de Darius, Achéménide.

Cette inscription se répète souvent sur les portails, sur les fausses fenêtres, et même sur la robe du roi.

INSCRIPTION E.

Baga vazarka Auramazdâ hya i-
mâm bumim adâ hya ava-
m açmânam adâ hya martiya-
m adâ hya siyâtim adâ mar-
tiyahyâ hya khsayârsâm kh-
sâyathiyam akunaus aivam par-
unâm khsâyathiyam aivam paru-
nâm framâtâram. Adam khsayârs-
â khsâyathiya vazarka khsâyathiya
khsâyathiyânâm khsâyathiya dahy-
unâm paruvzanânâm khsâyathiya
ahiyâyâ bumiyâ vazarkâyâ
duraiy ûpaiy Dârayavahus khs-
âyathiyahyâ puthra Hakhâmanisiya.
Thâtiy khsayârsâ khsâyathiya va-
zarka vasanâ Auramazdâhâ ima had-
is adam akunavam mâm Auramaz-
dâ pâtuv hadâ bagaibis utama-
iy khsathram utâ tyamaiy kartam.

C'est un grand dieu qu'Ormazd. Il a créé cette terre-ci, il a créé ce ciel-là, il a créé l'homme, il a donné à l'homme sa supériorité, il a fait Xerxès roi, roi seul de milliers d'hommes, seul arbitre de milliers d'hommes.

Je suis Xerxès, roi grand, roi des rois, roi des pays bien peuplés, roi de cette vaste terre, au loin et auprès, fils du roi Darius, Achéménide.

Le roi grand Xerxès déclare : Par la grâce d'Ormazd, j'ai·

construit cette demeure. Qu'Ormazd me protége avec les dieux, moi et mon empire, et mon œuvre!

Cette inscription, sculptée sur les piliers du palais de Xerxès, et auprès de l'escalier qui conduit à la terrasse, ne contient absolument rien de neuf, si nous exceptons toutefois un mot aussi intéressant qu'important pour nous, comme nous verrons plus tard.

C'est le mot *hadis*, substantif neutre, correspondant exactement au sanscrit सदस्, *sadas*, au latin *sedes*, au germanique *sit* et *Sitz*, et au grec *ἕδος*. La racine *had*, avec le suffixe neutre très-rare *is*, a formé ce mot, qui signifie exactement *sedes regia*, l'allemand *Königssitz*, «palais, demeure du roi.»

La traduction scythique a *Hadisati*, [illegible]; cette version est très-précieuse pour nous, pour expliquer la petite inscription commençant par *ardaçtâna*.

Nous aurions encore à relever la leçon anormale *ahiyâyâ* pour *ahyâyâ*; il est connu que l'*y* se joint immédiatement à l'*h*, sans l'intermédiaire de la voyelle *i*.

INSCRIPTION A.

Baga vazarka Auramazdâ
hya imâm bumim
adâ hya avam açmâ-
nâm adâ hya martiya-
m adâ hya siyâti-
m adâ martiyahyâ
hya khsayârsâm khsâ-

*yathiyam akunaus ai-
vam parunâm khsâyath-
iyam aivam parunâm
framâtâram. Adam kh-
sayârsâ khsâyathiya
vazarka khsâyathiya khs-
âyathiyânâm khsâyath-
iya dahyunâm paruvza-
nânâm khsâyathiya
ahiyâyâ bumiyâ va-
zarkâyâ duraiy â-
paiy Dârayavahus khs-
âyathiya puthra Hakh-
âmanisiya. Thâtiy kh-
sayârsâ khsâyathiya va-
zarka tya manâ kartam
idâ utâ tyamaiy
apataram kartam ava v-
içam vasanâ Auramazdâ-
ha akunavam mâm Aura-
mazdâ pâtuv hadâ ba-
gaibis utâmaiy khsathra-
m utâ tyamaiy kartam.*

C'est un grand dieu qu'Ormazd. Il a créé cette terre-ci, il a créé ce ciel-là, il a créé l'homme, il a donné à l'homme sa supériorité, il a fait Xerxès roi, seul roi de milliers d'hommes, seul arbitre de milliers d'hommes.

Je suis Xerxès, roi grand, roi des rois, roi des pays bien peuplés, roi de cette vaste terre, au loin et auprès, fils du roi Darius, Achéménide.

Le grand roi Xerxès déclare : Ce que j'ai fait ici, et ce que j'ai fait ailleurs, je l'ai tout accompli par la grâce d'Ormazd. Qu'Ormazd me protége avec les dieux, moi et mon empire, et mon œuvre!

Cette inscription se trouve auprès de l'escalier

qui conduit dans la salle de colonnes. Elle ne contient pas beaucoup de nouveaux faits. Près d'elle se trouvent deux tables, où rien n'est sculpté; probablement elles étaient destinées à recevoir les versions scythique et babylonienne. M. Rawlinson trouve l'orthographe employée dans cette inscription meilleure que dans les autres inscriptions du palais de Darius; je ne vois dans ces documents que des traces de défiguration de la langue, telles que *ahiyâyâ*, *paruvzanânâm* et d'autres.

Nous avons à constater que Xerxès a ici, comme déjà dans l'inscription précédente, changé la formule solennelle *Thâtiy*, etc. en *Thâtiy Khsayârsâ khsâyathiya vazarka*. Cette manière de s'intituler se retrouve dans le grec *ὁ βασιλεὺς μέγας*.

Le mot *apataram*, « en dehors », est curieux; nous l'avons déjà vu à Nakchi-Roustam, dans *apataram hacâ Pârçâ*, « ailleurs qu'en Perse ». Il est ici mis en opposition avec *idâ*, « ici ».

M. Rawlinson a déjà remarqué que la forme ancienne de Bisoutoun *Auramazdâha* se trouve ici; il aurait pu ajouter que l'écriture *Auramazdâhâ* est contre la règle stricte, parce qu'après l'*a* final, il y a un *s* élidé.

INSCRIPTION C.

Baga vazarka Auramazdâ hya imâm bumim
adâ hya avam açmânam adâ hya marti-
yam adâ hya siyâtim adâ martiyahyâ
hya khsayârsâm narthaham akunaus aivam pa-
runâm narthaham aivam parunâm framâtâram.

Adam Khsayârsâ narthaha vazarka narthahanam narthaha dahyunâm paruv zanânâm narthaha ahyâyâ b-umiyâ vazarkâyâ duraiy âpaiy Dârayava-hus narthahahyâ pathra Hakhâmanisiya. Thâtiy kh-sayârsâ narthaha vazarka vasanâ Aurahya Mazdâha i-ma hadis Dârayavus narthaha akunaus hya manâ pitâ mâm Auramazdâ pâtuv hadâ Baga-ibis utâ tyamaiy kartam utâ tyamaiy pithra Dârayavahus narthahahyâ kartam avasciy Auramazdâ pâtuv hadâ bagaibis.

C'est un grand dieu qu'Ormazd. Il a créé cette terre-ci, il a créé ce ciel-là, il a créé l'homme, il a donné à l'homme sa supériorité, il a fait Xerxès roi, seul roi de milliers d'hommes, seul arbitre de milliers d'hommes.

Je suis Xerxès, roi grand, roi des rois, roi des pays bien peuplés, roi de cette vaste terre, au loin et auprès, fils du roi Darius, Achéménide.

Le grand roi Xerxès déclare : Par la volonté d'Ormazd, Darius, mon père, construisit cette demeure. Qu'Ormazd me protége, lui avec les dieux, moi et mon œuvre et l'œuvre de mon père, le roi Darius ; qu'Ormazd, avec les dieux, protége tout cela !

Cette inscription se trouve dans le palais que Niebuhr a marqué G. Elle nous indique que c'est Darius, fils d'Hystaspe, qui a bâti cette partie du grand palais, incendié par Alexandre.

Elle est remarquable surtout à cause d'une forme grammaticale que nous lui devons à elle seule, c'est *Aurahya Mazdâha*. Le mot *Auramazdâ*, que nous trouvons toujours sous cette forme en persan ancien, se trouve constamment séparé en deux : *Ahurô Mazdâo*, génitif *Ahurahê Mazdagho*. Il n'y a que ce passage parmi les documents persans qui nous

montre le nom du dieu suprême décomposé dans ses éléments.

Nous voyons aussi ici, pour la première fois, le second nom pour indiquer roi, et qui s'écrit en deux lettres, 𐎴 𐏋.

Le premier signe est connu; c'est un *n*. Le second ne l'est pas; il ne se trouve que dans ce mot très-souvent employé, et surtout dans les inscriptions plus récentes de Darius fils d'Hystaspe.

M. Lassen, pour trouver un mot qui signifiât « roi, » proposa *narpa*, en le rapprochant du sanscrit नृप *nṛpa*. Cette hypothèse est sans doute spirituelle; seulement, je me permettrai d'objecter à l'éminent indianiste, que d'abord cette forme *narpa* ne se trouve justifiée par aucun autre mot persan, comme on pourrait bien s'y attendre. Ensuite, on ne voit pas pourquoi le 𐎼𐎱 *rp* se serait estropié en 𐏋; comme on peut bien comprendre la défiguration de 𐎰 𐎼 en 𐏂. Il y a encore un autre moyen d'expliquer l'existence du 𐏂, c'est la fréquente application de la combinaison *thr*, raison qui ne peut guère s'alléguer pour la combinaison *rp*.

M. Rawlinson exprime le 𐏋 par *g*, mais il ne nous cache pas son doute. M. Lövenstern voulait lire *nasra*, je crois, mais sans alléguer aucune autre raison que celle qu'en hébreu l'aigle se dit נֶשֶׁר.

J'abandonne l'idée que le signe 𐏋 soit une lettre, j'y vois un sigle-d'abréviation. Nous avons dans l'inscription d'Artaxerxès Ochus le sigle 𐏈 et 𐏉 pour exprimer *dahy*, et le sigle 𐏍 pour exprimer *bumi;*

je reconnais le même principe dans le mot qui nous occupe.

A mesure que les différentes écritures vieillissent, les abréviations se font remarquer. L'écriture se meut dans un cercle, elle se développe d'un système syllabique dans un système alphabétique, puisque l'esprit humain connaît et apprécie toujours le composé avant les parties. Mais cet instinct qui le pousse à simplifier, le porte aussi à introduire dans l'écriture des signes qui ne sont que les combinaisons des lettres simples, le porte à employer des abréviations. Si l'instinet philosophique le guidait pour recomposer les syllabes en lettres, l'esprit pratique le reconduirait à un résultat semblable au point de départ, bien que différent quant au principe.

Quel est maintenant le mot qui, en même temps, signifie en Persan « roi, » et qui s'écrit de manière que le sigle en question en puisse être formé?

Je n'en connais qu'un seul que je propose : *narthaha*, écrit =⟨ ≡| |⟨| ⟨=⟨. On n'a conservé qu'un clou perpendiculaire et le crochet final, ce qui donne |⟨.

Il me reste maintenant à prouver l'existence du mot proposé. *Narthaha* signifie « celui qui commande aux hommes, maître des hommes, roi. » Ai-je besoin de rappeler ici les mots sanscrits नृप, नृपति, नृपाल, नृदेव, नरदेव, नरसिंह, नरेन्द्र, qui tous signifient « roi. »

Notre mot, cependant, ne se trouve pas en sanscrit avec cette signification; il l'a perdue et changée; il est une nouvelle preuve curieuse du changement de signification entre les mêmes mots, en sanscrit

et en arien, changement que nous avons vu en sanscrit *dasyu* et persan *dahyu*, en sanscrit *déva* et persan *daêva*, en sanscrit *manya* et zend *mainiya*.

नृशंस, *nṛçansa*, littéralement « commandant les hommes, puissant, » indique en sanscrit maintenant « destructif, méchant ; » en ceci, comparable au français *tyran*, qui a subi presque la même transformation de sens que le mot indien. Une autre forme du mot, au contraire, नाराशंस *narâçansa*, dans le dialecte des Vêdas, veut dire « roi des hommes, » et est un des douze Âprîs. Cette distinction entre les deux formes est un pur caprice de langage, comme il s'en trouve par milliers.

Une autre forme de ce même mot s'est conservée dans le zend *nairyaçaǧha*, écrit à tort *nairyôçaǧha;* c'est le *Neriosengh* des Parses, le nom d'un *Ized* dans le Zendavesta, et celui du traducteur connu du Yaçna.

Le persan devait avoir cette expression *nariyathañha;* à côté de celle-ci devait subsister l'équivalent du sanscrit *nṛçañsa, narthaha*, le nom d'où s'est formé le nom illustre de Narsès, Ναρσῆς, en persan نرسى.

Narthaha, accusatif *narthaham*, devait se contracter en *narthâ*, accusatif *narthâm*, et réellement, nous trouvons cette contraction indiquée dans l'accentuation du grec Ναρσῆς, qui forme son génitif Ναρσῆτος.

Narsès, نرسى, est le nom de plusieurs rois sassanides ; nous savons comment ces monarques se nommaient : ou ils adoptèrent les noms d'anciens rois de Perse, comme Ardéchir et Khosrou, ou ils prirent

tout simplement les noms de dieux, comme Hormuz, Behram (*Vehreran*, *Vĕrĕthraghna*), ou ils s'appelèrent roi tout court comme Shahpour et Narsès. Shahpour «fils du roi,» était le fils d'Ardéchir-Babegan, qui le premier s'était intitulé شاهانشاه. Narsès prit pour nom le substantif que s'étaient attribué les anciens rois de l'Iran, dont les Sassanides avaient la prétention de restaurer la dignité.

Il reste incertain, toutefois, s'il faut lire *narthaha*, ou mieux employer la forme contractée *narthâ;* je me suis décidé pour la première alternative.

L'inscription n'offre pas d'autres difficultés.

INSCRIPTION DU MONT ELVEND (F. LASSEN).

Baga vazarka Auramazdâ
hya mathista bagânâm
hya imâm bumim ad-
â hya avam açmânam
adâ hya martiyam ad-
â hya siyâtim adâ
martiyahyâ hya khsa-
yârsâm khsâyathiyam
akunaus aivam parun-
âm khsâyathiyam aivam
parunâm framâtâram.
Adam khsayârsâ khsâ-
yathiya vazarka khs-
âyathiya khsâyathiyânâm khs-
âyathiya dahyunâm par-
uzanânâm khsâyathiya
ahiyâyâ bumiyâ va-
zarkâyâ duraiy âpaiy

*Dârayavahus khsâyathiya-
hya putra Hakhâmanisiya.*

C'est un dieu grand qu'Ormazd. Il est le plus grand des dieux; il a créé cette terre-ci, il a créé ce ciel-là, il a créé l'homme; il a donné à l'homme sa supériorité; il a fait Xerxès roi, seul roi de milliers d'hommes, seul arbitre de milliers d'hommes.

Je suis Xerxès, grand roi, roi des rois, roi des pays bien peuplés, roi de cette vaste terre au loin et au près, fils du roi Darius, Achéménide.

Cette inscription a été trouvée près de Hamadan, sur une montagne. Elle ne présente absolument rien de nouveau. Le mot *paruzanânâm* est ici bien écrit; en ceci, elle se distingue avantageusement de tous les autres documents de Xerxès.

Après *Auramazdâ* se trouvent ici les mots qui se lisent aussi dans l'inscription *H : hya mathista bagânâm*, « il est le plus grand des dieux. »

INSCRIPTION DE VAN (K. LASSEN).

*Baga vazarka Auramazdâ hya mathi-
sta bagânâm hya imâm bum-
im adâ hya avâm açmânam
adâ hya martiyam adâ hya
siyâtim adâ martiyahyâ
hyâ khsayârsâm khsâyathiyam
akunaus aivam parunâm kh-
sâyathiyam aivam parunâm
framâtâram. Adam khsayârsâ
khsâyathiya vazarka khsâyathiya
khsâyathiyânâm khsâyathiya da-*

hyanâm paruv zanânâm khsâyathiya ahyâyâ bumiyâ vazarkâyâ duraiy âpaiy Dârayavahus khsâyathiyahyâ puthra Hakhâmanisiya. Thâtiy khsayârsâ khsâyathiya Dârayavus khsâyathiya hya manâ pitâ hauva vasanâ Auramazdâha vaçiya tya nibam akunaus utâ ima çtânam hauva niyastâya kañtanaiy yanaiy dipim naiy napistâm akunaus paçâva adam niyastâyam imâm dipim nipistanaiy. . . . .

C'est un grand dieu qu'Ormazd. Il est le plus grand des dieux; il a créé cette terre-ci, il a créé ce ciel-là, il a créé l'homme; il a donné à l'homme sa supériorité; il a fait Xerxès roi, seul roi de milliers d'hommes, seul arbitre de milliers d'hommes.

Je suis Xerxès, grand roi, roi des rois, roi des pays bien peuplés, roi de cette vaste terre, au loin et auprès, fils du roi Darius, Achéménide.

Le roi Xerxès déclare : Le roi Darius mon père a fait, par la grâce d'Ormazd, mainte belle œuvre, et a aussi érigé cette colonne.

Cette inscription se trouve à Van, gravée dans le roc; nous ne savons pas à quelle occasion le monarque perse la fit faire. Toutefois, la fin du document nous parle d'une œuvre de Darius, exécutée en ces lieux, nommée *çtâna*, qui pourtant était dépourvue d'inscription. Xerxès, en fils pieux, remédia à ce défaut et signala à la postérité l'auteur des travaux exécutés en cet endroit.

Quant au mot *çtâna*, sanscrit स्थान *sthâna*, persan ستان, nous ne savons pas au juste ce qu'il désigne par ce terme. La traduction médique le rend par [cuneiform] *achtana*, alors le même mot. MM. Lassen et Westergaard le traduisent par *propylæa*. M. Rawlinson n'y voit que *place* simplement; il ne veut regarder dans cette inscription qu'un souvenir que Xerxès laisse à la postérité d'une visite rendue par le monarque de Perse; nous verrons plus tard si cette interprétation est admissible.

Je proposerai le terme général « demeure, » peut-être « maison, » attendu que ستانه veut dire encore aujourd'hui « seuil. »

Les deux premiers paragraphes n'offrent absolument rien de nouveau; il n'y a que le troisième et dernier qui nous montre quelques formes très-intéressantes.

Jusqu'au mot *akunaus*, tout est facile. « Le roi Darius, mon père, a fait avec le secours d'Ormazd, mainte belle œuvre, et . . . . il a aussi visité cette place, » continue M. Rawlinson.

Mais quel mot veut dire « visiter? » Le mot *niyastâya*, auquel le savant anglais attribue ce sens n'est évidemment pas un verbe neutre; le mot *avâ-çtâya* est déjà reconnu comme verbe causal, et quant à ce point, nous sommes heureux qu'un juge éminent, M. Bopp, de Berlin, soit du même avis. La syllabe *ya* indique le verbe factitif; *ni-stâ* veut dire « stare « in aliqua re; » *nistâya* « poser, ériger. » Cette interprétation a été déjà trouvée par M. Benfey, qui a

heureusement comparé la conservation de l'*s* au lieu du *ç* à la forme *niyasâdayam*, lue dans le texte de Nakchi-Roustam. Le sens de la phrase est alors « a exécuté mainte belle œuvre, et a aussi érigé cette demeure. »

Le savant professeur de Göttingue a trouvé à peu près le sens de la phrase; mais son explication philologique laisse beaucoup à désirer. Il change d'abord le texte *kataniy* en *katasiy*, et ajoute que ce changement pourrait à peine être nommé une conjecture: je ne sais pas, mais à coup sûr ce n'est pas une correction.

M. Benfey explique son *katasiya* par *kat*, védique *kat* « quod, » et *siy* « à lui. » Cette combinaison, si elle a jamais existé, devrait au moins être *kasaiy*, mais nullement *katsaiy*, attendu que le *d* devant *s* s'élide ou s'assimile. Et admettons même qu'elle existât ici dans la même forme et avec la signification « et à lui, et le, » comment M. Benfey a-t-il pu trouver son interprétation, si ce n'est en faisant abstraction des mots qui composent le texte?

M. Rawlinson lit le mot en question *vatanaiy*, d'après une copie de M. Boré, qui lit ⊣⋿. Mais le clou horizontal est encore problématique; en outre, la copie de Schultz s'accorde avec celle de M. Boré, en écrivant seulement deux clous horizontaux après le coin vertical. Je persiste donc à lire un *k* ici, d'autant plus que l'explication du savant anglais pour *vatanaiy* est philologiquement impossible et repose, en outre, sur une erreur matérielle. Le participe

du verbe sanscrit वद् *vad* ne se dit pas *vata*, comme le prétend M. Rawlinson, mais *udita;* et si le verbe subsistait dans l'idiome des Achéménides, il aurait donné ou *vadita*, ou *udita*, ou *vaçta*, mais jamais *vata*. S'il faut lire *kataniya*, M. Rawlinson propose le sanscrit *kath*, ce qui, en persan, se dirait *kath*, s'il a jamais existé, mais dans lequel je vois une racine essentiellement indienne.

L'interprétation du mot en question me paraît pourtant très-simple. Je lis *kañtanaiy*, et j'y vois tout bonnement l'infinitif de *kan* « fouiller, graver. » La racine persane renferme les deux sens; nous avons déjà lu *viyaka*, de *vi-kan*, zend et persan; nous connaissons le persan moderne کندن et le substantif کنند, کان à côté du mot کندك « graveur, » کندکی « sculpture, gravure. » Le même mot *graben*, qui dans les idiomes germaniques signifie « creuser, fouiller, » n'a-t-il pas en grec le sens d'écrire?

L'infinitif *kañtanaiy* est employé absolument, usage que nous lui connaissons déjà, et se rapporte à *yanaiy dipim*.

Yanaiy, que MM. Rawlinson et Benfey dérivent de *yaniya*, a été aussi étrangement interprété. M. Benfey veut voir en *yaniya*, le sanscrit *yagniya*, qui cependant se transcrirait *yaçniya*, et le sens de « table inaugurable; » *einweihungstafel* est aussi excessivement douteux. M. Rawlinson le comparait au sanscrit *yasmin*, comme *anâ* à *asmât;* mais nous avons déjà examiné la solidité de ce rapprochement.

Yanaiy est tout simplement « qui non, » composé

de *ya*, équivalent à *hya* et *naiy* « non. » Le relatif *ya* a été évincé par le démonstratif *hya*, mais le radical paraît en *yâtâ*, *yathâ*, *yâvâ* et d'autres mots. La combinaison antique de *ya* et de *naiy* semblerait peut-être peu plausible; mais je rappellerai l'usage de la forme latine *quin*, pour *qui non*.

Le mot *nipistâm* se trouve écrit sans *i* : je crois que c'est un oubli, évité deux lignes plus bas. C'est, du reste, le participe au féminin de *nipis*, نبشتن ou نوشتن, « écrire, » dont l'infinitif *nipistanaiy* paraît plus bas. La locution *nipistâm akunaus* est tout achéménienne, nous l'avons déjà retrouvée sur le roc de Bisoutoun en *ditam cakhriyâ*.

Le mot *akunaus* se rapporte aussi, quant au sens, à *kañtanaiy*, dont la position devant le pronom relatif n'a rien de surprenant pour qui s'est occupé de ces inscriptions achéméniennes. Le sens de la phrase est alors littéralement :

Sculpendo qui ni tabulam, ni eam scriptam fecit. Cela veut dire : « Qui ne fit ni ciseler la table, ni y mettre une inscription. »

La fin de l'inscription est tronquée. Je crois que, guidé par la traduction babylonienne, il faut compléter le document ainsi qu'il suit :

paçâva adam ni-
yastâyam imâm dipim nip-
istana[*iy akunavam mâm Aurama-*
zdâ pâtuv hadâ bagaibis utâma-
iy khsathram utâ tyamaiy kartam.]

Ensuite j'y mis cette table, et j'y fis inscrire une inscrip-

tion. Qu'Ormazd me protége, avec les dieux, moi et mon empire, et mon œuvre!

Le reste n'offre pas de grandes difficultés. Quant à *nipistana*, M. Rawlinson a cru voir aussi l'infinitif moderne نبشتن en *tana*, sans pourtant donner à ce mot la prolongation nécessaire.

INSCRIPTION DU VASE DU COMTE DE CAYLUS.

Ce vase, où le nom de Xerxès se trouve en caractères cunéiformes et hiéroglyphiques, a été d'une grande importance pour les premiers déchiffrements de l'écriture cunéiforme. En elle-même, la légende est très-peu importante. La voici :

Khsayârsâ narthaha vazarka.

Xerxès, roi grand.

Les inscriptions de Xerxès sont maintenant épuisées. Il nous reste pourtant quelques inscriptions, d'une très-petite étendue du reste, lesquelles me semblent postérieures au règne de Darius, bien qu'elles portent réellement son nom. Deux d'entre elles seront attribuées au règne de Darius-Ochus; j'y classerai aussi la troisième, bien que je ne sois pas sûr qu'elle appartienne à ce règne.

Nous nous occuperons maintenant d'une inscription très-intéressante, de celle d'Artaxerce Ier, surnommé Longue-Main, Μακρόχειρ, en persan *drâża dâçta*.

INSCRIPTION DE VENISE.

Cette inscription est écrite en quatre langues; d'abord dans les trois idiomes des inscriptions achéméniennes, et ensuite en hiéroglyphes. La circonstance que l'inscription se trouve en persan, en scythique et en babylonien, est une preuve, selon moi certaine, de l'antiquité de cette inscription. Elle est gravée sur un vase égyptien de porphyre gris, maintenant conservé à Venise.

La défiguration du nom du roi Artaxerce, par laquelle cette inscription est remarquable, ne pourrait en rien infirmer cette assertion, en raison de laquelle je classe ce document sous le règne d'Artaxerce Ier [1].

Le vase, comme le texte, n'est pas fait en Perse, il est fait en Égypte, alors dépendante de la Perse; ainsi l'atteste le style de ce vase. L'orgueil du peuple régnant n'aurait jamais consenti à se servir des caractères de ses esclaves, bien qu'il ne dédaignât pas les signes des nations qui avaient jadis été ses maîtresses.

[1] Ces conclusions étaient rédigées comme elles se trouvent ici, lorsque j'eus connaissance de l'article de M. Letronne et de M. de Longpérier sur ce sujet. Le savant illustre dont la France et les études archéologiques déplorent la perte, a conclu que l'inscription était de l'âge d'Artaxerce Ier, appuyé seulement sur des considérations archéologiques et sur les faits historiques que je viens d'énoncer. S'il y a une satisfaction pour la peine de mon modeste travail, c'est certes là plus grande que d'avoir abouti aux conclusions auxquelles s'était arrêté un érudit tel que l'était M. Letronne.

Les Perses ne firent cette concession à leurs anciens maîtres, qu'autant que leur règne n'était pas encore inébranlablement assis sur ses bases, qu'autant qu'elle était ordonnée par les circonstances, et que l'idiome du peuple perse n'était pas encore assez étendu pour pouvoir se passer des autres langues. Aussi nous voyons que, vers la fin de l'empire perse, et probablement déjà avant, on s'était débarrassé de cette habitude antique et quelque peu incommode. L'inscription d'Artaxerce-Ochus ne se trouve que dans le langage achéménien, qui avait alors évincé les autres dialectes.

L'inscription en langue achéménienne est :

Ardakhcasca narthaha vazarka.

D'autres lisent *Ardakhcasda;* je crois que la forme terminant en [illegible]– est préférable à celle qui finit [illegible] *d.* Je ne vois dans cette forme que la transcription en caractères cunéiformes de la forme égyptienne, transcription opérée, du reste, sans grande connaissance de l'idiome persan, et probablement avec encore moins d'exactitude, quant aux dialectes scythique et babylonien. Le nom égyptien est *Artasarssha*, d'après M. Gardener. Il se trouve encore en Égypte gravé dans les rocs sur la route de Quéné à Kosseir.

Je ne nierai pas que *Artakhcasda* ne se recommande par une circonstance de haute gravité, c'est-à-dire par l'écriture en hébreu de ce nom, qui varie entre ארתחששתא et ארתחשסתא. La substitution du *d* à l'hébreu ת, prouverait que l'auteur ne sut pas distin-

guer ces deux lettres, et réellement nous les trouvons employées l'une pour l'autre dans le système hiéroglyphique.

Le vase n'est donc pas moderne, par la seule raison de la défiguration du nom royal;

Parce qu'il représente le nom du roi sous la forme mutilée, connue déjà chez les Hébreux du temps d'Artaxerce-Longue-Main;

Parce qu'il n'émane pas d'un Perse;

Parce que l'inscription du dernier Artaxerce présente encore l'ancienne forme *Artakhsathra*, qui, du reste, s'est conservée presque sans altération jusqu'aux Sassanides [1].

Le vase date, comme il est presque sûr, du temps d'Artaxerce Ier :

Parce qu'Artaxerce-Mnémon n'a jamais régné sur l'Égypte;

Parce qu'Artaxerce-Ochus n'y a régné qu'une année, l'Égypte étant indépendante depuis 404 jusqu'à 359 avant J. C.;

Parce qu'aux temps d'Ochus, on ne fit plus d'inscriptions trilingues.

INSCRIPTIONS DE DARIUS NOTHUS.

INSCRIPTION L. LASSEN.

J'y comprends, mais sans avoir des preuves concluantes, l'inscription L. Lassen.

[1] Voir le Mémoire de M. de Longpérier sur les monnaies sassanides.

Aucune inscription d'Artaxerce-Longue-Main ne se trouve plus à

Ardaçtâna athañgina Dârayavahus narthahyâ vithiyâ karta.

Chambranle de pierre (?) fait dans le palais du roi Darius.

Cette courte inscription se trouve répétée beaucoup de fois sur les chambranles des fenêtres et des portes, et, petite comme elle est, elle offre les plus grandes difficultés pour l'expression. Aussi tous les interprètes des textes persans l'ont toujours expliquée à leur guise.

M. Westergaard traduit :

Alta (hæc) arx (est) Darii regis gentis palatium.

M. Lassen :

Altis substructionibus (exstructa) arx gentis Darii hominum tutoris.

M. Benfey :

Œuvre formant une haute demeure, bâtie par l'ordre du roi Darius.

M. Rawlinson :

Exécuté par Ardastâ, architecte, dans le palais du roi Darius.

C'est une émendation sur la version proposée par le savant anglais : « Fait par Ardastâ, l'architecte, parent du roi Darius. »

Persépolis. Mais ce roi, pendant son long règne, a fait beaucoup de constructions dans sa résidence; nous avons encore un fragment de la traduction assyrienne d'une inscription qui nous l'atteste. Nous parlerons plus bas de ce remarquable tronçon d'inscription.

M. de Saulcy, d'après le texte médique, propose :

Pavillon réservé du roi Darius. Littéralement : Du noble palais de Darius, pavillon d'habitation bien construit.

Cette dernière traduction, il nous semble, se rapproche le plus de la vérité.

Empressons-nous de le dire, nous avons ici deux termes techniques de l'architecture persane, pour lesquels nous nous efforcerions en vain de chercher le vrai sens. Mais nous avons déjà assez gagné, il me semble, si nous avons constaté quel genre d'idée est représenté, et par les mots *athagina* et *ardaçtâna*.

Commençons par le premier. Nous le trouvons aussi dans l'inscription d'Artaxerce-Ochus, en combinaison avec le mot *ustasanam; ustasanam* est apparamment un substantif, accompagné par l'adjectif *atha(ñ)ginam*.

Quant au mot *ardaçtâna*, où se trouve-t il? Exclusivement sur les chambranles des portes et des fenêtres; il ne sera pas trop hardi de supposer que ce mot ne veuille dire que l'objet au-dessus duquel on le trouve.

Ensuite, *ardaçtâna* signifie littéralement : « hautement placé, » et personne n'en disconviendra, la langue des Achéménides ne pouvait pas choisir un nom plus significatif.

Le mot *arda*, du reste, comme on l'a remarqué déjà, est le sanscrit ऊर्ध्व, *ûrdhva*, « élevé. » Le composé *ardaçtâna* est du genre masculin.

Le mot *ardaçtâna* a été expliqué par tous les sa-

vants par « haut, élevé ; » j'y vois plus qu'un simple adjectif ; le scythique a entièrement rendu ce mot par [cuneiform], *artastana*, ce serait une preuve de plus que le mot n'est pas un simple qualificatif.

Quant à *atha(ñ)gina*, je suis en doute ; c'est le seul mot difficile de l'inscription. J'ai adopté dans la traduction le rapprochement que M. Rawlinson fait avec le سنگ persan, de sorte que *athagina* ou *athañgina* signifierait « de pierre ; » mais le sens est excessivement douteux. Je m'empare bien de cette interprétation du savant anglais, mais je trouve sans aucune chance de probabilité son explication de *ardaçtâna ;* il y voit un nom propre à l'instrumental, *Ardasta*, nom de l'architecte. M. Rawlinson, que son génie a admirablement guidé à Bisoutoun, en a été délaissé à Persépolis très-souvent ; on s'étonne comment le savant interprète de Bisoutoun, lui qui est en possession des textes médique et assyrien, n'a pas reculé devant la simple remarque que le clou vertical manque dans les traductions ; que ce nom, en conséquence, ne pourrait être un nom propre. En outre, l'instrumental serait *Ardaçtâ*, et non *Ardaçtâna*.

Dârayavahus narthakahyâ semble se rapporter à Darius, fils d'Hystaspe ; mais le mot [cuneiform] me fait douter que ce soit Darius lui-même qui ait fait inscrire son nom sur l'encadrement et les chambranles des portes et fenêtres. Un autre roi, comme Xerxès ou son fils, n'aurait probablement pas manqué d'y

ajouter que ce fut lui qui avait fait graver le document; tandis que Darius Nothus pouvait facilement graver ces inscriptions, surtout dans ce sens si vague dans lequel elles sont conçues, sans avoir besoin de mentionner le vrai constructeur de la salle. En outre, ces chambranles pourraient bien être son œuvre même.

Il faut même s'étonner que le règne de Darius II n'ait rien ajouté à la splendeur du palais des rois de Perse, puisqu'une femme telle que Parysatis était le vrai monarque.

S'il y a un passage des inscriptions de Bisoutoun où le *vith* est le plus clairement exprimé, le plus sûrement explicable et le plus singulièrement méconnu, c'est certes celui-ci. La traduction scythique le traduit clairement : [illegible], *hadisativa*, au locatif du même mot, que nous avons vu comme interprétation du persan *hadis*, « palais. » *Vithiyâ*, que nous lisons ici, ne peut être que le locatif tout régulier de *vith*, sanscrit विश्, *viç;* l'accusatif constaté par de nombreux passages, *vitham*, nous défend de supposer une autre forme de nominatif. *Vith* veut tout bonnement dire « la maison, le palais, » M. Benfey y a vu, à tort, je crois, le contraire de *kâra*, « les paysans assujettis et dépendants. » Il est aussi surprenant qu'il ait voulu assimiler le *vithiyâ* à un sanscrit विज्ञया, *vignayâ*, qui n'existe pas, et qui, s'il existait, ne s'exprimerait en persan que par *vizdâyâ*.

L'inscription explicable, sauf le mot *athanqina*, veut dire :

Chambranle (ou fenêtre) exécuté dans le palais du roi Darius.

Il existe encore deux inscriptions, probablement de Darius-Nothus, ce sont :

INSCRIPTION DE LONDRES.

Adam Dârayavus nárthaha.

Je suis le roi Darius.

Cette inscription, conçue dans les trois langues, est sur un petit cylindre conservé dans le musée Britannique.

INSCRIPTION DE SUEZ.

Dârayavas narthaha vazarka.

Cette inscription se trouve près de l'embouchure de l'ancien canal conduisant du Nil à la mer Rouge. Je ne sais pas si le document, très-peu important, existe dans les trois langues, attendu que je ne peux disposer ici des ouvrages cités par M. Rawlinson. Si les trois langues n'y sont pas exprimées, l'attribution à Darius-Nothus de cette inscription me paraît assez fondée.

INSCRIPTION D'ARTAXERXÈS-OCHUS.

Baga vazarka Auramazd-
â hya imâm bumâm
adâ hya avam açmân-
âm adâ hya martiyam

adâ hya sâyatâm a-
dâ martihyâ hya mâ-
m Artakhsathrâ khsâyathi-
ya akunaus aivam paruv-
nâm khsâyathiyam aiva-
m paruvnâm framatâram.
Thâtiy Artakhsathrâ khs-
âyathiya vazarka khsâya-
thiya khsâyathiyânâm
khsâyathiya dahyunâm
khsâyathiya ahyâyâ
bumiyâ (?) adam Artakhsathrâ kh-
sâyathiya puthra Artakhsathrâ
Dârayavus khsâyathiya
puthra Darayavus Artakhsa-
thrâ khsâyathiya puthra Arta-
khsathrâ khsayârsâ khsâya-
thiya puthra khsayârsâ Dâra-
yavus khsâyathiya puthra
Dârayavus Vistâçpahy-
â nâma puthra Vistâçpahy-
â Arsâma nâma puthra Ha-
khâmanisiya. Thâtiy A-
rtakhsathrâ khsâyathiya
imam ustasanâm athaga-
nâm mâm upam mâm
kartâ. Thâtiy Artakhsathr-
â khsâyathiya mam Aura-
mazdâ utâ Mithra baga pañ-
tuv utâ imâm dahyum
utâ tya mam karta.

C'est un grand dieu qu'Ormazd. Il a créé cette terre-ci, il a créé ce ciel-là, il a créé l'homme, il a donné à l'homme sa supériorité, il a fait Artaxerce roi, seul roi de milliers d'hommes, seul arbitre de milliers d'hommes.

Artaxerce, roi grand, roi des rois, roi des pays, roi de cette vaste terre, déclare : Je suis (Artaxerce), fils du roi Artaxerce, Artaxerce fut fils du roi Darius, Darius fut fils du roi Artaxerce, Artaxerce fut fils du roi Xerxès, Xerxès fut fils du roi Darius, Darius fut fils du nommé Hystaspe, Hystaspe fut fils du nommé Arsamès Achéménide.

Le roi Artaxerce déclare : Cet édifice de pierre (?), le mien, fut fait par moi.

Le roi Artaxerce déclare : Qu'Ormazd et le dieu Mithra me protégent, moi et ce pays, et mon œuvre!

Nous avons devant nous la plus récente de toutes les inscriptions cunéiformes, datant de 350 ans avant J. C. environ; elle est, partant, à peu près de 160 ans plus jeune que l'inscription de Bisoutoun, et d'environ 190 ans plus moderne que le document de Mourghâb. Il n'y a pourtant pas une inscription des rois Achéménides, le document de Bisoutoun toutefois excepté, qui égale de loin celle-ci en importance. Nous voyons dans ce texte la plus précieuse de toutes les reliques persépolitaines, presque toute l'histoire de Perse, dans une aride nomenclature de ses rois, il est vrai; mais ce maigre récit justifie entièrement tout ce que les Grecs nous ont transmis sur l'histoire des successeurs de Darius.

La table émane d'Artaxerce, fils d'Artaxerce, fils de Darius, fils d'Artaxerce, fils de Xerxès, fils de Darius, fils d'Hystaspe, fils d'Arsamès; nous y reconnaissons l'auteur d'une partie du palais de Persépolis, Artaxerce III, surnommé Ochus, le vainqueur des Égyptiens.

On a faussement attribué cette inscription à Ar-

taxerce-Mnémon; mais cette erreur n'émane que d'une interprétation vicieuse du texte de l'inscription.

Celle-ci nous est transmise en deux exemplaires tout identiques, à l'exception d'une seule lettre. Elle accuse déjà un état de l'idiome qui devait inévitablement pencher vers sa perte. On se demande à juste titre s'il est même probable que la langue de Darius existât encore dans le peuple; le document nous montre une orthographe qui témoigne, ou de l'ignorance crasse du peuple, ou de la décadence rapide de la langue, ou probablement des deux circonstances réunies. La langue était déjà mourante, quatre-vingts ans après elle était morte, pour faire place à un idiome nouveau, le pehlevi.

Nous voulons maintenant relever toutes les erreurs et barbarismes dont ce texte regorge.

Ligne 2. *bumâm* au lieu de *bumim*.
4. *açmânâm* au lieu de *açmânam*.
5. *sâyatâm* au lieu de *siyatim*.
6. *martihyâ* au lieu de *martiyahyâ*.
7. *Artakhsathrâ* au lieu de *Artakhsathram*.
8. *khsâyathiya* pour *khsâyathiyam*.
8 et 10. *paruvnâm* au lieu de *parunâm*.
10. *framatâram* pour *framâtâram*.
11. *Artakhsathrâ* au lieu de *Artakhsathra*.
16. *Artakhsathrâ khsâyathiya* pour *Artakhsathrahyâ khsâyathiyahyâ*.
18. *khsâyathiya* pour *khsâyathiyahyâ*.
19. comme l. 16.
20. *Artakhsathrâ* au lieu de *Artakhsathra*.

21. *khsayârsâ khsâyathiya* au lieu de *khsayârsâha khsâyathiyahyâ.*
23. comme l. 18.
25. *Vistaçpahyâ* pour *Vistâçpa.*
26. *Arsâma* au lieu de *Arsâmahyâ.*
27. comme l. 20.
29. *imam ustasanâm athaganâm* au lieu de *ima ustasanam athaginam,* ou *imâ ustasanâ athaginâ.*
30. *mâm upa mâm* au lieu de *manâ.*
31. *kartâ* n'est pas en rapport avec *imam,* etc.
34. *dahyum* pour *dahyâum.*
35. *tya mâm kartâ* pour *tya manâ kartam.*

Ayant énuméré les barbarismes qui annoncent déjà suffisamment que les beaux jours de la littérature achéménienne (et certes il y en a eu) étaient passés, nous aborderons les questions de détail de cette remarquable inscription.

Le premier paragraphe est calqué sur les modèles que nous connaissons déjà, sauf la substitution du nom d'Artaxerce aux noms de Darius et de Xercès. Le nom d'Artaxerce se disait en Perse *Artakhsathra,* la prolongation de la voyelle finale, telle qu'elle se trouve dans l'inscription, est un solécisme. La première partie, *arta,* veut dire « vénérable, grand, » nous l'avons vu dans plusieurs mots ; c'est le sanscrit *ṛta,* le zend *asa.*

L'élément de *khsathra,* « empire, » existe en persan moderne, شهر, avec le sens de « ville ; » le masculin *khsathra* veut dire « un grand roi, » et la forme شهر s'est encore conservée avec cette signification dans le pazend شهرور, zend *khsathravairya,* persan

khsathravariya. La signification de *khsathra* était d'abord celle du sanscrit क्षत्र, *kshatra*, « soldat, » de sorte que le père de l'histoire a bien raison quand il prétend que Ἀρταξέρξης voulait dire *μέγας ἀρήϊος*, « le grand guerrier. »

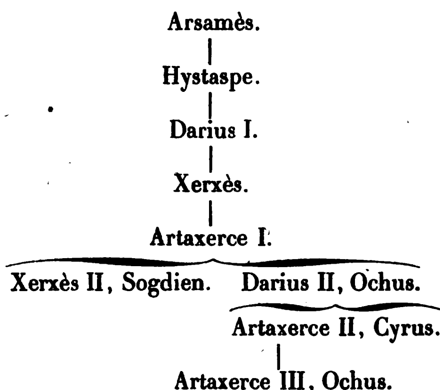
Hérodote a aussi prétendu que Ξέρξης signifiait *ἀρήϊος*, « guerrier; » du moins la signification que l'étymologie doit assigner à ce nom approche de l'opinion émise par l'historien grec. Mais en ceci les Grecs se sont-ils trompés, lorsqu'ils voyaient dans le dernier élément du mot *Artaxerce* le nom de Xerxès? Il est curieux de voir que la défiguration française du nom *Artaxerce*, s'accorde mieux avec le nom original que celui dont elle est dérivée.

Inutile d'ajouter que ce nom s'écrit en hébreu ארתחששתא, d'où s'est formé le perso-égyptien *Ardakhcasca* ou *Ardakhcasda*. La transcription scythique de ce nom est [illegible], que je propose de lire *Artakhchaarcha;* le nom est très-curieux, parce que les Scythes, ou ceux qui parlaient cette langue, ont fait la même faute que le grec, en identifiant la deuxième partie du nom à celui de Xerxès.

La forme assyrienne est *Sartakhshatra*, שׂרתחשחתר; le שׂ a été trouvé par M. de Longpérier et constaté par M. de Saulcy sur un précieux fragment d'inscription babylonienne, dont l'original persan est perdu, et dont nous nous occuperons tout à l'heure.

Le pazend et le pehlevi ont fait [illegible], ארתחשתר et ארתחשחר, le persan moderne l'a défiguré en اردشير.

J'ai déjà rectifié les barbarismes de l'inscription; mais, pour démontrer son importance, je me contente de mettre à côté la table généalogique de l'inscription, confirmée par les historiens grecs :



Quant au nom *Ochus*, que porte l'auteur de cette inscription, j'ai tâché déjà de l'expliquer. Il se trouve, d'après M. Champollion-Figeac, dans une inscription égyptienne, et il s'écrit *Okouch*. Ce savant ne dit pas où l'inscription se trouve, de sorte que nous ne pouvons pas vérifier si la deuxième lettre est véritablement un *k;* dans ce cas, notre explication donnée serait probablement erronée.

Le troisième paragraphe donne le mot *ustasanâm*, forme vicieuse dans tous les cas; c'est ou pour *ustasanam*, ou pour *ustasanâ*. Le mot a été expliqué par M. Lassen, comme identique au sanscrit *attakshaṇa*, et ce rapprochement est tout à fait digne de l'éminent orientaliste. M. Rawlinson a attaqué cette opi-

nion, par la raison que la préposition se dit *ud* en *udapatatâ;* mais on peut se demander comment le savant explicateur du document de Bisoutoun peut ignorer une des premières lois phonétiques des langues iraniennes. *T* et *d* devant *t* deviennent *ç* après *a*, et *s* après *i* et *u*.

Quant au mot *athaganâm*, nous n'avons rien à ajouter à ce qui a été dit plus haut.

Mâm se dit probablement pour *manâ;* le *upâ mâm* est curieux, parce qu'il rappelle tout à fait le grec ὑπό, construit avec le génitif. La forme *kartâ* est peut-être la vraie, et sert de complément à *ustasanâ; imam* est faux dans tous les cas.

Le dernier paragraphe est remarquable, parce qu'il nous fournit, pour la seule fois, le nom du dieu Mithra. Je ne dirai rien ici sur cette divinité, sur laquelle M. Félix Lajard vient de publier ses savantes recherches; je tâcherai seulement de prouver que la deuxième opposition faite à M. Lassen, de la part du savant anglais, est également peu fondée.

Le nom de Mithra s'écrit 𐎷 𐎫 𐎼; c'est l'antique forme conservée dans ce document si récent. 𐎷 indique la syllabe *mi*, et la combinaison 𐎫 𐎼 n'est pas encore représentée par 𐏂. M. Rawlinson n'admet pas l'identité de ces deux écritures; il en exprime une par *tr*, l'autre par *thr*. Je ne vois aucune raison pour cette opinion. Le mot *khsathra*, par exemple, sanscrit क्षत्र, *kshatra*, zend *khsathra*, persan شهر, s'écrit en langue achéménienne par un 𐏂; son dérivé *khsathrita*, au contraire, avec 𐎫 𐎼; le nom du dieu

Mithra, sanscrit *mitra*, zend *mithra*, persan مهر, s'écrit par les deux signes, comme il aurait pu se rendre par un simple 𐏂. Le mot *puthra* adopte ce dernier signe, et pourtant le *th* est rendu évident par le mot moderne پسر.

Le 𐏂 n'est qu'un équivalent des lettres 𐎰𐎼, lues *thr*, non *thar*. Ces signes peuvent être employés l'un pour l'autre; l'emploi du 𐏂, qui semble plus récent d'origine, s'est maintenu au détriment de la combinaison des lettres. C'est ainsi que nous trouvons en hébreu le signe ﭏ pour אל; en sanscrit le क्ष, *ksh*, pour क्‌ष; en grec, ξ pour γσ, κσ, χσ; ψ pour πσ, etc. ς pour στ; en latin, *x* pour *cs*. Qui ne sait que les inscriptions plus antiques donnent KC au au lieu de Ξ, CS au lieu de X, sans qu'on prononce KC autrement que Ξ?

Le 𐏂 n'est qu'une abréviation d'écriture; nous en trouvons plusieurs dans cette inscription; nous avons déjà signalé les 𐏏 𐏐 𐏑 pour *bum*, et 𐏌 ou 𐏍 pour *dah*.

Retournons au mot *Mithra*. Comme en sanscrit, ce terme a deux significations : l'une est celle d'*ami*, l'autre le nom d'une divinité. La langue moderne les a conservées toutes les deux; à côté du مهر « le soleil, » nous voyons *mhr*, مهر « amitié. » L'ancien persan nous a fait reconnaître la dernière signification dans beaucoup de noms propres; je me contente d'alléguer ici : Ἀσπαμίτρας (Ctés. 29) *Açpamithra*, « ami des chevaux, » pour lequel quelques

manuscrits lisent Σπαμίτρας, *Çpamithra*, « ami des chiens. » Nous lisons, en outre (Plut. *Alcib.* 30), Σουσαμίθρης « ami des lis ; » et Συσιμίθρης (Curt. VIII, 2, 4), *Çacimithra* « ami de la lumière ; » la même signification paraît avoir eu Ῥεομίθρης (Xén. *Cyr.* VIII, 8 et ailleurs), dans lequel je reconnais *Rayamithra* ou *Raivamithra*.

Le nom du dieu *Mithra* se trouve également dans maint nom propre ; je citerai avant tout le célèbre Μιθριδάτης, Μιθραδάτης et Μιτράδατης, anciennement *Mithradâta* « donné par *Mithra*. » Ce nom se trouve aussi dans le מתרדת du livre d'Esdras. Le *Meherdates* de Tacite nous montre déjà clairement l'existence d'une langue rapprochée de l'idiome actuel. Je citerai, en outre, Μιθροβάτης, *Mithrabatâ*, « éclairci par Mithra, » et le Μιθραγάθης, le *Mehergan* moderne, le zend et perse *Mithragâtha*. Le Talmud nous montre מסרדי, comme nom d'une fête païenne.

Voilà les inscriptions perses des Achéménides. Nous avons déjà parlé d'un fragment précieux d'une inscription assyrienne du temps d'Artaxerce-Longue-Main, et qui, selon toute apparence, était conçue dans les termes connus. La pénétration de M. de Saulcy, bravant courageusement le retard mis dans la publication des textes de Bisoutoun, a déchiffré ce document, dont nous n'avons qu'un côté. Voici la traduction du fragment d'après M. de Saulcy :

Le premier . . . . moi . . . . des rois, roi des peuples . . . . roi de cet univers . . . . de Xerxès . . . . Achéménide . . . . Artaxerce

. . . . par la volonté. . . . . cette demeure . . . . mon père. . . . . j'ai construit certes. . . . . protége fortement. . . . . ainsi que mon empire.

On pourrait reconstruire le texte perse ainsi, à partir de *moi* :

Adam [*Artakhsathra khsâyathiya vazarha khsâyathiya*] *hhsâyathiyânâm khsâyathiya dahyunam* [*paruzanânâm khsâyathiya ahyâyâ bumiyâ*] *vazarkâyâ* [*duraiy âpaiy*] *Khsayârsâha* [*khsâyathiyahyâ puthra Dârayavahus khsâyathiyahyâ, napâ*] *Hakhâmanisiya.*

Thâtiy] *Artakksathra* [*khsâyathiya*] *tya manâ kartam* [*vasanâ Auramazdâha*] *ima hadis* [*akunavam. . . . . Khsayârsâ khsâyathiya*] *hya manâ pitâ. . . . . .* [*Mâm Auramazdâ*] *pâtuv* [*hadâ bagaibis vithibis*] *utâ tya manâ khsathram* [*utâ tya manâ kartam.*]

INSCRIPTION D'ARSACE.

Il nous reste encore à mentionner un petit monument qui pourtant ne manque pas d'intérêt. Il nous donne le nom persan d'Arsace, et nous pouvons de nouveau constater l'exactitude des inscriptions grecques. Je copie cette inscription d'après M. Benfey, parce que je ne connais pas l'original. Elle est ainsi conçue :

Si cette leçon est juste, elle se transcrit :

Arsaka nâma athiyâbusana.

Le nommé Arsaka, fils d'Athiyâbusane.

Je supplée alors la septième et la huitième ligne :

[illegible]
[illegible]

mais je ne saurais garantir cette reconstruction, qui pèche, comme celle de M. Benfey, en faisant subir à ce texte une correction quelque peu arbitraire. Ce savant lit : *Arsaka nâma athiyâbuçana naqahyâ,* et traduit : « Le nommé Arsaka, chambellan supérieur du roi. » L'interprétation est spirituelle, bien que très-forcée. M. Benfey identifie le *athiyâbusana* à un sanscrit *adhyâbhûshana* qui n'existe pas, comme le savant lui-même l'avoue. Le mot پوشيدن existe en persan et signifie « orner »; mais la préposition *adhi* se dirait *adi* et non pas *athi*. Ensuite, la transition de l'idée à « chambellan » est hasardée. Nous laissons pourtant à l'explication tout son mérite, et nous avouons même ne pouvoir proposer quelque chose de plus sûr. J'aimerais pourtant mieux voir le nom du père que l'indication de l'emploi, ce qui est plutôt dans nos mœurs que dans celles des anciens et des Orientaux. Ainsi, je complète l'inscription, bien que sous une réserve extrême.

Arsaka nâma Athiyâbusanahyâ puthra,

Le nommé Arsace, fils d'Asiabusanès.

Quant au nom du père prétendu, je m'abstiens de l'expliquer. Peut-être c'est « ornement d'*Athiyâ*, » que je suppose dans le nom Ἀσιαδάτης (Xén. *Cyrop.* VI, 3), et que je voudrais identifier avec le zend *âçya*. Si l'on voulait faire un calembour persan, peut-être meilleur que mainte étymologie qui a la prétention de frapper juste, on pourrait le traduire par « desséchant l'eau du moulin, » en joignant le mot persan آسيا « moulin, » au mot *âb*, pour *âp* « eau, » et *usana* « celui qui dessèche. » Une autre étymologie serait, et je m'étonne même que M. Benfey n'y ait pas pensé, de *atya*, persan *athiya* « cheval, » et *âbusana* « ornant; » de sorte que le mot entier signifierait « ornant les chevaux, Ἱπποκόμος, » peut-être « palefrenier ». Mais tout ceci n'est qu'une collection d'hypothèses; il faut avouer que le dernier mot est, à l'heure qu'il est, encore un mystère pour nous.

Voilà toutes les inscriptions conçues dans la langue des Achéménides, écrites en caractères cunéiformes du premier système. Nous sommes au bout des modiques ressources que le temps destructeur nous a laissées; espérons que l'avenir nous déterrera mainte relique de ces époques reculées. Nous connaissons maintenant tous les signes de ce système conservés dans les documents accessibles jusqu'à ce jour; il est pourtant possible que de nouveaux textes nous fassent connaître des caractères encore inconnus. Il ne sera pas inutile de jeter un coup d'œil rétrospectif sur les résultats des recherches.

Les lettres suivantes sont entièrement connues :

g, *t*, *d*, *th*, *p*, *b*, *m*, *n*, *r*, *v*, *y*, *s*, *ç*, *h*.

Les lettres suivantes se trouvent devant les voyelles désignées :

k devant *a* et *u*.

kh devant *a*.

c devant *a* et *i*.

f devant *a*.

z devant *a*.

ź devant *a* et *i*.

Il est possible que des découvertes ultérieures nous donnent encore des signes pour les consonnes suivantes :

k devant *i*.

kh devant *i*.

kh devant *u*.

c devant *u*.

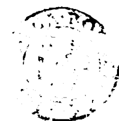
f devant *i*.

f devant *u*.

z devant *i*.

z devant *a*.

ź devant *u*.



Je dis possible, mais ce n'est pas sûr; puisque les Perses peuvent s'être servis des caractères connus dans les combinaisons énoncées ci-dessus; mais comme il est probable que ce dernier principe s'applique à quelques-unes de ces syllabes, il est aussi vraisemblable qu'il y en ait eu quelques autres qui se soient exprimées par des signes encore ignorés de nous.

